

**RECUEILLIR ET RESTITUER LA PAROLE A PROPOS D'UN
SUJET TRAUMATIQUE**

Loryne BONNEFOY

Mémoire de Master 2 - Spécialité Son

Directeur de mémoire interne : Éric URBAIN

Responsable universitaire : Corsin VOGEL

Rapporteur : Sylvain LAMBINET

Novembre 2021

MERCI

à Éric, Florent et Corsin,

à Eva, Colin, Camille et Jade de m'avoir fait confiance et donné leur parole,

à Charlotte Rouault d'avoir répondu à mes questions,

à Hippolyte pour sa présence dès le début, ses conseils et relectures,

à Justine pour sa dernière relecture,

à mes parents et ma grand-mère, pour qui les derniers mois ont été compliqués à supporter, et j'en suis désolée,

à Jade encore sans qui ce projet n'aurait sûrement jamais existé,

à Luiji pour trop de trucs,

à Agathe et Lily de m'avoir redonné envie de terminer,

à Arthur et Sarah d'avoir vécu ce mémoire au plus proche,

à Alexandre de m'avoir écoutée quand c'était à mon tour de devoir parler,

à Hugo et Lucas pour ces trois ans de rires et de bons moments partout où on allait ensemble, à Coline pour les cinq, et à toute la promo SON 2021, présente, soudée et motivée jusqu'à la fin.

RESUME

Le traumatisme est un sujet difficile à aborder. Il joue un rôle très fort dans le rapport aux souvenirs et à la parole de la personne qui l'a vécu.

On propose ici d'étudier son impact sur la mémoire, et la parole pour réussir à obtenir des interviews destinées à réaliser un documentaire radiophonique dont le sujet est le suivant : *Parler de son agression sexuelle*.

Mots-clés : Documentaire radiophonique, interview, traumatisme, parole, écoute, viol, violences, inceste.

ABSTRACT

Trauma is difficult to discuss. Its weight on the victim's memories and willingness to speak is massive. We will study here its impact on memory, and speech in order to obtain interviews on the following subject: Talking about one's sexual assault.

Keywords: Radio documentary, interview, trauma, speech, listening, rape, violence, incest.

SOMMAIRE

MERCI	2
RESUME.....	3
ABSTRACT	4
SOMMAIRE	5
INTRODUCTION.....	9
PARTIE 1 :.....	11
Comprendre le traumatisme et en parler.....	11
1. LE PSYCHO-TRAUMATISME.....	12
1.1 Définition du psycho-traumatisme	12
1.2 La dissociation.....	12
1.3 La perte de mémoire	13
1.4 Du côté de l'agresseur	16
2. LA CONSTRUCTION DU SILENCE AUTOUR DE L'ÉVÉNEMENT TRAUMATIQUE.....	18
2.1 Traumatisme lié à des violences : exemple de l'inceste.....	18
2.2 Traumatisme historique public : la seconde guerre mondiale	21
3. SORTIR DU SILENCE	24
3.1 Parole de nécessité publique.....	24
3.2 Faire parler l'inconscient.....	26
3.3 Raconter la mémoire corporelle	26
3.4 L'entretien non-directif	28

PARTIE 2 :..... 30

Interviewer une personne traumatisée 30

1. L'INTERVIEW.....31

1.1 Classification des types d'interview31

2. APPLIQUER L'ENTRETIEN NON-DIRECTIF À L'INTERVIEW DE DOCUMENTAIRE RADIOPHONIQUE : L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF.....33

2.1 Préparation de l'entretien.....33

2.1.1 Définir le lien entre l'interviewé et le sujet33

2.1.2 Se positionner en tant qu'interviewer35

2.1.3 Choisir l'interviewé36

2.1.4 Documentation40

2.1.5 Prise de Contact.....41

2.2 La rencontre41

2.2.1 Lieu et position dans l'espace choisi41

2.2.2 Déroulement de l'entretien.....43

3. MISE EN PRATIQUE : RÉALISATION DES INTERVIEWS UTILISÉES POUR LA PARTIE PRATIQUE DU MÉMOIRE44

3.1 Préparation des interviews44

3.1.1 Définir le lien entre l'interviewé et le sujet44

3.1.2 Se positionner en tant qu'interviewer45

3.1.3 Choisir l'interviewé et prise de contact.....46

3.2 Les rencontres.....48

3.2.1 Lieu et posture48

3.2.2 Les questions48

3.2.3 Ressentis.....49

3.3 Retour d'expérience et analyse d'extraits avant montage.....49

3.3.1 Jade.....49

3.3.2 Colin.....50

3.3.3 Eva.....52

3.3.4 Camille.....54

3.4 Bilan de l'expérience55

PARTIE 3 :..... 58

Restitution de la parole à propos du traumatisme : Choix de formats et montage. Entretien avec Charlotte Rouault.

..... 58

1. LES FORMATS DOCUMENTAIRES.....59

1.1 La série documentaire59

1.2 Le format unique60

2. CONSTRUCTION D'UN RÉCIT.....62

2.1 Les modes documentaires selon Bill Nichols.....62

2.2 Utilisation des modes par Charlotte Rouault, dans *Sœurs de camp* (2013) et *L'autre peine* (2019)63

PARTIE 4 :..... 68

Partie Pratique du mémoire..... 68

1. CHOIX DU FORMAT.....69

2. ÉPISODE MONTÉ : COLIN70

2.1 Reconstituer l'histoire.....70

2.2 Utilisation des modes documentaires.....71

2.3 Utilisation des extraits de bandes sonores de films71

2.3.1 *Le Chant de la Mer (Song of the Sea)*, Tomm MOORE, 2015.....71

2.3.2 *Billy Elliot*, Stephen DALDRY, 200072

2.3.3 *Les 5 Légendes (Rise of the Guardians)*, Peter RAMSEY, 2012.....72

3. TEST DE PERCEPTION DE L'AUDITEUR.....73

3.1 Réponses et statistiques par question73

3.2 Analyse des résultats par rapport aux attentes.....83

CONCLUSION..... 86

BIBLIOGRAPHIE..... 88

ANNEXES..... 92

- 1. Questionnaire.....92
- 2. Entretien avec Charlotte ROUAULT94
- 3. Jade.....109
- 4. Colin127
- 5. Eva146
- 6. **Camille.....164**

INTRODUCTION

Un week-end où je rentre chez ma mère il y a trois ans, après mon installation à Paris, je parle d'une soirée passée au bar avec des amis. Elle me coupe d'un air affolé :

« Comment es-tu rentrée ? Seule ? Fais attention, dans la rue, le soir, tu pourrais te faire agresser, on ne sait pas sur qui on peut tomber. »

Pour elle, comme pour beaucoup, le danger est là : dans la rue, par un homme sûrement saoul, tard, seule. Pas dans les semaines de vacances passées chez un grand-père dont les journées sont rythmées par les trop nombreuses siestes et douches, desquelles on rentre pleins de cauchemars et avec une peur du bain à ne plus pouvoir y tremper les orteils. C'est en lisant ces mots de Giulia FOÏS (2020) beaucoup plus tard : « J'ai eu de la chance. J'ai eu le bon viol. Alors parfois, j'ai pu dire. » que je comprends ce sentiment de honte qui m'avait prise au cours de cette discussion. C'est absurde de qualifier un viol de « bon » et pourtant... Une idée de *comment ça doit se passer* existe et rend les autres moins entendables, alors que le « bon viol » dont elle parle est finalement largement minoritaire dans les cas d'agressions recensés. Une obsession est née : écouter des témoignages et faire entendre ces voix que l'on n'écoute pas. Je décide alors de me lancer dans la réalisation d'une série documentaire dont le sujet est : *parler de son agression sexuelle*.

Le sujet de recherche de ce mémoire est un préambule à la réalisation de ce projet documentaire. C'est une première approche de la parole à propos du traumatisme.

On étudiera d'abord le trauma et le fonctionnement de la mémoire qui y est associée ainsi que les raisons extérieures au traumatisme qui poussent la victime au silence. On essaiera de comprendre l'endroit où trouver une brèche vers l'expression du traumatisme par la parole.

Dans une deuxième partie on s'intéressera aux pratiques de l'interview radiophonique et des entretiens menés en psychothérapie pour trouver un croisement entre les deux,

adapté au sujet du documentaire, à son contexte de production et au fait qu'il soit destiné à une éventuelle diffusion.

Le résultat de ces recherches sera mis à l'épreuve par la réalisation de quatre interviews selon le procédé défini dans la deuxième partie. On analysera ensuite de courts extraits issus de ces interviews, significatifs des points forts et des points faibles de la méthode pour la compléter après une expérience pratique.

Une fois cette parole obtenue, il restera la question de comment la restituer avec respect sans pour autant que le documentaire soit trop difficile à écouter du fait du sujet abordé. C'est une problématique qui sera discutée avec Charlotte ROUAULT, puis mise en pratique et testée auprès d'un public dans une quatrième partie.

Dans la suite du mémoire, pour toute mention du genre « documentaire radiophonique » on se référera à la définition donnée par Christophe DELEU (2013) à savoir « dispositif à caractère didactique, informatif et (ou) créatif, présentant des documents qui suppose l'enregistrement de sons, une sélection de ceux-ci opérée par un travail de montage, leur agencement selon une construction déterminée, leur mise en ondes définitive effectuée par un travail de mixage, selon une réalisation préétablie, dans des conditions qui ne sont pas celles du direct ou du faux direct. ».

Les entretiens que j'ai réalisés sont ceux de Jade, Colin, Eva et Camille. Ils portaient sur les violences sexuelles vécues par ces quatre personnes. Leurs noms ont été changés dans le texte. Des extraits retranscrits sont utilisés comme illustration de certains propos tirés de recherches bibliographiques effectuées en parallèle. Ils ne servent pas de justification. C'est un complément de recherche basé sur le vécu qui se prête au sujet du mémoire. Ils sont disponibles dans leur quasi-intégralité en annexe.

PARTIE 1 :

Comprendre le traumatisme et en parler

1. LE PSYCHO-TRAUMATISME

Dans cette partie nous étudierons les mécanismes de protection de base qui entrent en action au moment où une personne vit un événement traumatique. Le but est de comprendre le rapport direct entre le traumatisme et le silence des victimes.

1.1 Définition du psycho-traumatisme

Le psycho-traumatisme constitue l'ensemble des défenses mises en place par un individu suite à un événement dont la charge émotionnelle dépasserait celle qu'il est capable de supporter. L'événement en question peut être de plusieurs natures : viol, violences physiques ou morales, perte d'un proche, accident, etc.

Les personnes victimes d'un traumatisme peuvent présenter plusieurs symptômes se manifestant à des degrés et des temporalités différentes suivant le choc comme par exemple -de façon non-exhaustive- des troubles de l'alimentation, de l'humeur, de la personnalité. On observe également une plus grande vulnérabilité à la dépression, l'alcoolisme ou l'anxiété. Parmi les différentes séquelles, on s'intéressera particulièrement à l'amnésie post-traumatique, liée à la dissociation qui s'opère pendant l'événement. Celle-ci rend les souvenirs poreux ou inexistant, donc difficiles à exprimer.

« Y a eu beaucoup de culpabilité de ma part parce que je ne me souviens pas. [...] Parce qu'admettre que vous avez des trous de mémoire et admettre que t'as pas accès à tous tes souvenirs, c'est admettre aussi que c'est possiblement pas vrai. »

Extrait d'un entretien avec Eva, 26 ans, Mai 2021.

1.2 La dissociation

Dans le premier épisode d'*Ou peut-être une nuit*, Charlotte PUDLOWSKI interview la psychiatre Muriel SALMONA, spécialiste des violences sexuelles et violences faites aux enfants. Elle explique le phénomène de dissociation qui intervient au moment où l'événement traumatique a lieu :

« La violence génère un trauma et ça génère un stress extrême dont on pourrait mourir. Le cerveau disjoncte pour déconnecter les émotions, pour pouvoir survivre. C'est un système de base universel au niveau trauma. » (In PUDLOWSKI, 2021)

On trouve dans le cerveau un noyau appelé amygdale cérébrale, responsable de générer les hormones du stress¹, elle joue un rôle d'alarme face principalement à la peur, au dégoût ou au danger (STOOP Ron, 2018). Dans une situation de stress intense, l'amygdale n'est plus contrôlée par les fonctions supérieures du cerveau et la sécrétion des hormones monte en puissance. Or, une trop grande quantité d'adrénaline-cortisol est dangereuse pour l'organisme et peut conduire au décès du sujet. Alors, le cerveau disjoncte, arrêtant ainsi la sécrétion de ces hormones et plongeant la personne dans un état de dissociation qui a comme caractéristique de couper toute sensation de stress, de douleur, de peur ou de danger. La personne dissociée n'a plus d'alarme, elle perd toute capacité de réaction car ses émotions sont annulées par l'inactivité de l'amygdale. La dissociation est souvent décrite par les personnes l'ayant vécue comme la sensation de sortir de leur corps, de regarder la scène de l'extérieur ou d'être morte. Une personne qui se dissocie une fois est plus susceptible de recommencer par la suite. Dans certains cas elle peut même rester dissociée plusieurs jours, mois ou années à la suite de l'événement. La dissociation peut aussi être à l'origine de comportements violents par la suite chez une victime, car celle-ci, en vivant la scène de l'extérieur, ne sait plus à qui s'identifier au cours de l'événement traumatique, d'elle-même ou de l'agresseur. Elle joue également un rôle primordial dans la possibilité de perte de mémoire des victimes suite à l'événement. (SALMONA, 2021)

1.3 La perte de mémoire

En 1972, Endel TULVING définit deux systèmes de mémoire au sein de la mémoire à long terme : la mémoire épisodique et la mémoire sémantique.

La mémoire épisodique correspond aux souvenirs liés à des indications de lieu, de temps et de ressenti de la personne. Elle se décompose en deux sous-catégories : la mémoire épisodique rétrospective, qui concerne le souvenir passé et la mémoire

¹ Adrénaline et cortisol.

épisode prospective qui permet d'imaginer le futur, de se projeter, se rapprochant de ce qu'on peut appeler l'imagination.

La mémoire sémantique elle, concerne les informations générales et concepts à propos de l'information encodée.

Ces deux systèmes de mémoire peuvent être regroupés dans ce qu'on appelle la mémoire déclarative (ISINGRINI, TACONNAT, 2008) dans laquelle on peut plonger par un effort conscient pour récupérer une information.

En opposition à la mémoire déclarative, on définit la mémoire non-déclarative, qui inclut la mémoire procédurale, celle de l'apprentissage de procédés visuels, moteurs et cognitifs, qui est appelée de manière inconsciente par l'individu.

Ainsi, on obtient le schéma suivant :

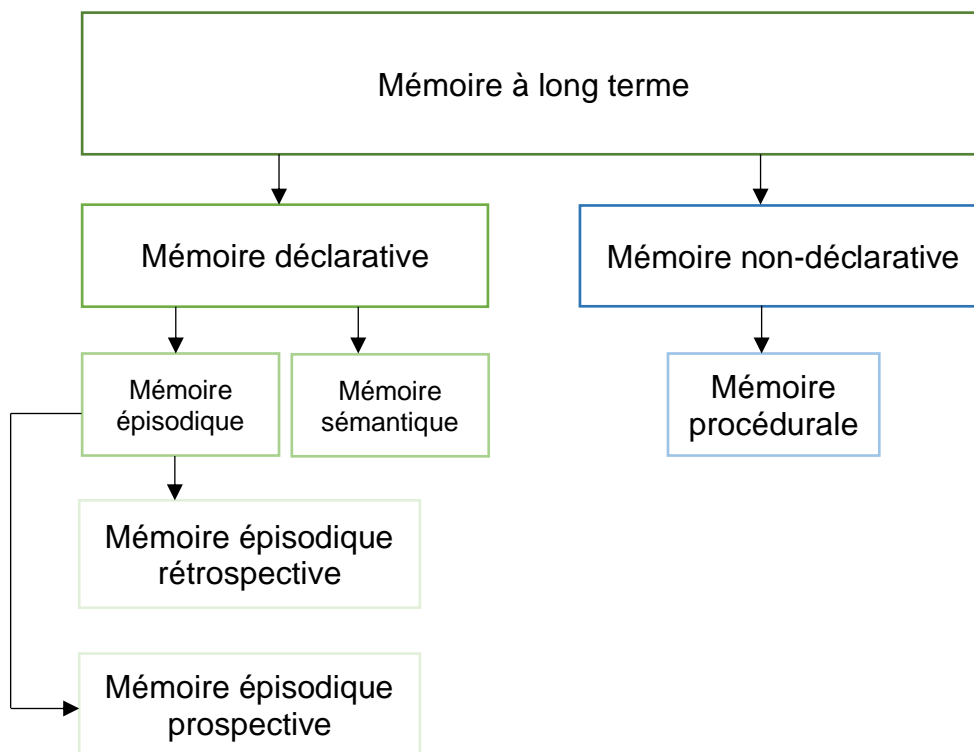


Figure 1 : Emboîtement des différents systèmes de mémoire.

Illustration personnelle. (TULVING)

Les recherches en neurosciences (PHELPS, 2004) ont montré que l'amygdale cérébrale est impliquée dans l'encodage des souvenirs. L'amygdale cérébrale agit

d'abord de façon logique sur la mémoire procédurale, c'est elle qui inscrit nos réactions face à une odeur dérangeante par exemple, ou qui nous fait reconnaître la peur face à une image.

Elle a aussi un impact sur la mémoire épisodique rétrospective. Les souvenirs sont plus enclins à durer lorsqu'ils font appel à des émotions fortes. L'amygdale cérébrale étant à l'origine de la sécrétion des hormones de stress, son rôle est prédominant dans l'inscription des souvenirs liés à la peur. Dans son fonctionnement normal, elle permet un encodage renforcé du souvenir. Mais quand une personne dissocie, l'arrêt de son fonctionnement peut avoir des conséquences très lourdes sur le souvenir associé au moment de la dissociation. Comme les émotions disparaissent, le souvenir s'efface plus facilement, voire ne s'inscrit pas du tout. C'est la raison pour laquelle les personnes victimes d'événements traumatiques ont souvent du mal à exprimer clairement ce qu'il s'est passé, et peuvent avoir des discours incohérents. Certaines ne se souviennent même de rien, c'est ce qu'on appelle l'amnésie post-traumatique.

Le schéma suivant, issu du mémoire de fin d'étude de Liza LAMY (2020) le montre bien :

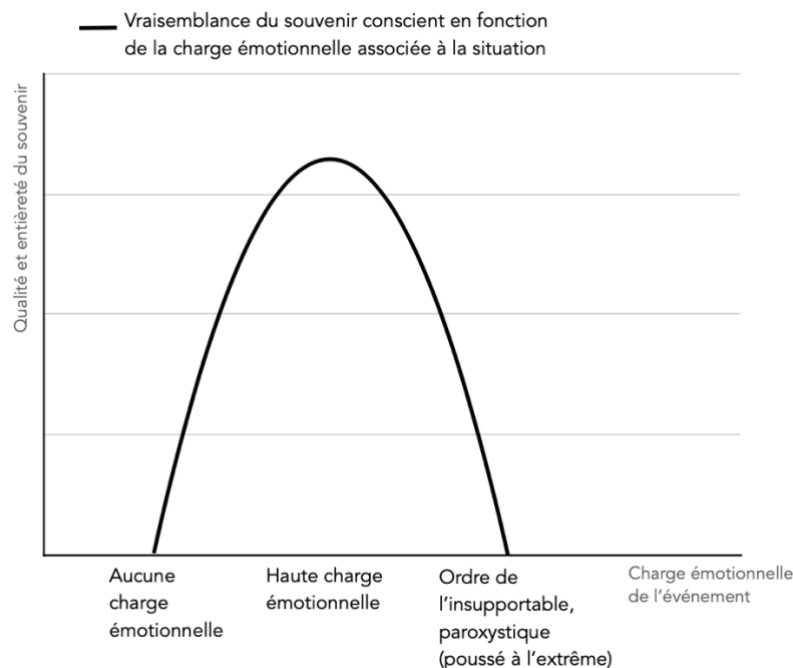


Figure 2 : modélisation empirique de la qualité du souvenir conscient en fonction de la charge émotionnelle de la situation. (LAMY, 2020)

Le fait de ne pas se souvenir, ramène à la victime une difficulté dans l'expression de son traumatisme. Au-delà de ne pas savoir dire ce qui n'existe pas dans sa mémoire, la peur de raconter quelque chose de faux qui pourrait nuire à d'autres constitue une forte barrière dans l'accès à la parole.

« Quand je suis dans les moments où vraiment je me souviens de plein de choses, là dans ma tête je me dis « ok oui c'est bon c'est sûr », mais l'instant d'après je me rappelle pas et du coup bah je me dis mais non mais si ça se trouve c'est pas vrai, donc du coup j'ai pas du tout envie de dire des choses fausses quoi, c'est ça qui... qui me fait aussi culpabiliser, ouais c'est d'accuser à tort. »

Extrait d'un entretien avec Jade, 19 ans, Mai 2021.

1.4 Du côté de l'agresseur

La dissociation est un phénomène qui entre également en jeu dans le comportement de l'agresseur car un humain en pleine possession de ses moyens n'a pas la capacité émotionnelle de commettre des violences aussi fortes.

Dans la suite du mémoire, nous ferons le choix de nous concentrer uniquement sur les difficultés à sortir du silence de la part des victimes. En revanche il est important de noter qu'on peut observer une manifestation de cet oubli lié à la dissociation de l'agresseur dans d'autres travaux comme *Shoah* de LANZMANN qui, pour ce film, a interrogé des nazis ayant participé aux violences perpétrées dans les ghettos ou dans les camps :

« Vous n'avez aucun souvenir de cette période ?

Très peu. Je me souviens mieux de mes voyages en montage d'avant-guerre que de la période de guerre et du temps à Varsovie. C'étaient des temps durs. C'est un fait : on a tendance à oublier, Dieu merci, les mauvais moments plus facilement que les bons.

Je vais vous aider à vous souvenir. [...]

Il² écrit votre prénom pour la première fois le 7 juillet 1941.

Le 7 Juillet 1941 ? C'est la première fois que je rapprends une date.

Puis-je prendre des notes ? Après tout cela m'intéresse aussi. Donc
en juillet, j'y étais déjà ? »

*Extrait d'une interview traduite depuis l'allemand entre **Claude LANZMANN** et Franz GRASSLER, commissionnaire Nazi du Ghetto de Varsovie durant la seconde guerre mondiale.*

2 minutes 10 (03:46:16 - 03:48:26)

Shoah, Claude LANZMANN, 1985

On peut donc dire que, face au traumatisme, la victime entre dans un état de protection, appelé la dissociation. Celle-ci est en grande partie responsable de l'oubli, qui lui-même est à l'origine d'un blocage de la parole.

On considérera que c'est l'une des premières raisons du silence de la victime, directement liée à l'événement, qu'il nous faut comprendre pour réussir à l'aborder au cours d'une interview.

² Adam Czerniakov, dans le journal qu'il a tenu chaque jour qu'il a passé dans le ghetto de Varsovie avant son suicide le 23 juillet 1942.

2. LA CONSTRUCTION DU SILENCE AUTOUR DE L'ÉVÉNEMENT TRAUMATIQUE

L'événement en lui-même n'est pas le seul responsable du silence qui se construit autour du traumatisme.

Il y a une grande part de responsabilité dans l'entourage plus ou moins direct des victimes dans le cas des psycho-traumatismes. On étudiera l'exemple de l'inceste qui peut ensuite être généralisé à tous les traumatismes liés à des violences (violences physiques et morales, harcèlement, agressions sexuelles, etc.) autour desquels le silence se construit sensiblement de la même façon.

On verra également l'impact de la sphère publique dans le cadre d'un traumatisme commun comme celui de la seconde guerre mondiale. Bien qu'elle soit largement étudiée désormais, elle reste parfois sensible à aborder dans certains cadres.

2.1 Traumatisme lié à des violences : exemple de l'inceste

Au-delà de l'oubli, le silence se construit souvent en réaction à l'absence d'écoute. Dans le cadre de l'inceste par exemple, on peut observer trois strates principales d'enfermement de la victime dans son silence (DUSSY, 2013).

La première est celle de l'agresseur, dont les deux principales cartes sont celle de la menace de violences physiques ou celle de l'amour trop puissant porté à l'enfant. C'est être élevé en pensant : « qui aime bien, châtie bien » et apprendre aux victimes que ceux qui les aiment le plus sont ceux qui les dominent et leur font du mal. La figure hiérarchique empêche l'enfant de parler car c'est pour lui un rapport qui relève de la normalité.

La deuxième strate de silence est celle instaurée par la famille proche. Elle part du postulat que l'enfant serait naturellement vulnérable, et qu'il faudrait donc le protéger en lui interdisant l'accès à certaines ressources au cours de son éducation, entre-autre au vocabulaire concernant le corps ou les violences. (PITERBRAUT-MERX, 2020) Ainsi, l'enfant se retrouve en incapacité de mettre des mots sur ce qu'il se passe et ne peut raconter les faits. Or, s'il ne parle pas dès la première fois, la

culpabilité de n'avoir rien fait pour l'empêcher ensuite participe au fait de s'enfermer dans un silence vis-à-vis de la famille.

« Quand j'avais 10 ans, 11 ans, j'avais pas les mots. [...] Je pense que vu qu'au moment où je l'ai vécu je n'ai pas pu mettre de mots dessus, je n'ai pas pu le faire pendant très longtemps après. Ou j'ai pas voulu faire ça pendant très longtemps. »

Extrait d'un entretien avec Camille, 21 ans, Mai 2021.

La peur du reproche entre également en jeu : pour beaucoup de victimes, parler a été synonyme de colère et de mise à distance. Cela s'explique entre autres par le dégoût du lien de sang avec l'agresseur et la peur d'avoir cette violence en soi également de la part des proches. Beaucoup nient avoir été au courant de ce qui se déroulait sous leurs yeux et l'inceste reste un tabou énorme dans les familles alors que c'est une des violences les plus courantes en France³.

« Je travaille un peu avec mon père et puis je me dis bon, je peux lui faire confiance, je peux lui en parler, donc je me vois dans la voiture et il me ramène chez moi et je lui dis. Je lui dis : « *Voilà papa, je sais que tu te sens pas bien parce que tu te sens exclu de quelque chose, je sais que tu n'arrives pas à savoir ce que c'est, c'est de ma faute, c'est moi qui ai demandé à maman de ne pas te le dire, je me sentais pas prête à te le dire, ton père m'a violée pendant des années.* »

Première réaction : il s'est énervé. Il s'est mis à gueuler dans la voiture et il m'a dit de sortir donc je suis sortie, il s'est pas énervé contre moi, il s'est énervé avec lui-même je crois et il est parti en trombe. Je pensais qu'il allait le tuer, je pensais qu'il allait voir mon grand-père et qu'il allait le tuer. Pas du tout, absolument pas, il a fait comme si de rien n'était, voilà. »

Extrait d'un entretien avec Eva, 26 ans, Mai 2021.

³ Selon une enquête réalisée par l'INED de 2015 à 2020, 1 personne sur 10 a été victime d'inceste en France.

La troisième et dernière strate de silence est celle du reste des gens autour : il est assez clair que personne ne veut en entendre parler. Tal PITERBRAUT-MERX témoigne sur la difficulté d'aborder l'inceste dans le milieu universitaire au moment où elle écrit sa thèse⁴ :

« Quand on discute de mon sujet, les premiers propos qui sortent c'est "ça doit être dur, ça doit être dur", oui pour moi c'est dur mais enfin pour eux ça ne l'est pas, d'entendre deux mots sur un sujet. [...] Je trouve ça hyper dangereux parce que c'est une manière de me faire taire, de me dire, c'est désagréable, à la pause-café, on n'a pas envie d'entendre parler de ça. Ils n'ont pas de problème à développer des propos complexes sur Bourdieu mais par contre mentionner le mot inceste, quelle horreur, autant se taire et parler de choses plus agréables ».

Extrait d'une interview de Tal PITERBRAUT-MERX

« Apprendre à se taire », *Ou peut-être une nuit*, Charlotte PUDLOWSKI, 2021

Ces trois sphères du silence sont directement en contact avec les victimes et représentent la première source extérieure de dissuasion de prise de parole. À celles-ci s'ajoutent le peu de sanctions appliquées par la justice⁵ et la lourdeur des procès engagés, qui ne facilitent pas une prise de parole en confiance de la part des personnes concernées.

⁴ Thèse en cours à l'ENS Lyon, titre provisoire : *Les relations adulte-enfant, un problème pour la philosophie politique*.

⁵ 5716 condamnations pour agressions sexuelles en 2015 pour 35 000 plaintes déposées, soit 16,3% des plaintes qui aboutissent sur un procès condamnant l'agresseur. Source : Ministère des Familles de l'Enfance et des Droits des Femmes, 2016

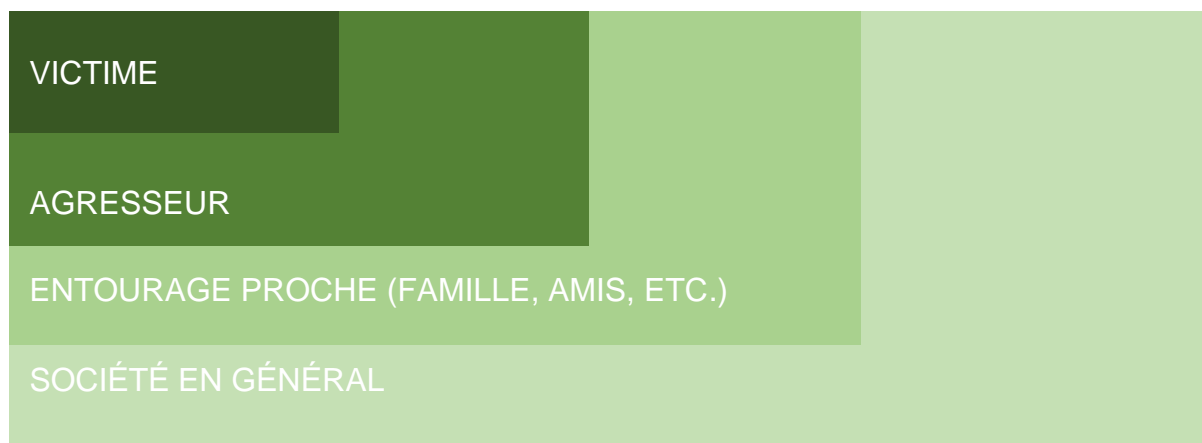


Figure 3 : Les différentes strates de silences dans le cadre d'un traumatisme lié à des violences. Illustration personnelle.

2.2 Traumatisme historique public : la seconde guerre mondiale

Le traumatisme causé par la période de violence qu'ont été les années de guerre a de complexe qu'il est multiple et fait appel à des groupes de mémoires différents qui entrent souvent en opposition. Cela cause une affluence des témoignages dans lesquels il est difficile de faire le tri.

La difficulté à reconnaître sa culpabilité lors de ces événements, fait que la France, jusque dans les années 70 ferme les yeux sur tout un pan de son histoire, et lorsque Marcel Ophüls sort *Le Chagrin et la Pitié* en 1971, qui donne à voir la passivité de la population sous le régime de Vichy, le documentaire n'est pas accepté par la télévision publique, seul le cinéma le diffusera. Beaucoup d'histoires similaires ont eu lieu par rapport à la reconnaissance de la culpabilité de la France dans le génocide juif, et la volonté d'étouffer cette honte a causé une grande part de silence et de tabou autour de cette guerre. Annette WIEVORKA (1992), historienne spécialisée dans la Shoah et l'histoire des juifs au XXe siècle, parle de « Grand Silence ».

En 2005, des historiens se réunissent et écrivent une pétition « Liberté pour l'histoire » qui dénonce les lois mémorielles⁶ et leur impact sur le travail de l'historien qui est d'expliquer, sans condamner. Ces lois leur imposent un cadre de travail qui correspond à la volonté de l'État et qui empêche l'objectivité supposée de l'historien :

⁶ Loi déclarant un point de vue officiel de l'État sur un événement historique.

« L'histoire n'est pas la mémoire. L'historien, dans une démarche scientifique, recueille les souvenirs des hommes, les compare entre eux, les confronte aux documents, aux objets, aux traces, et établit les faits. L'histoire tient compte de la mémoire, elle ne s'y réduit pas. »
(AZÉMA, et al., 2005)

La culpabilité de l'État et sa volonté d'étouffer une certaine vérité participent aux mythes qui se construisent autour de l'événement. Et lorsque la parole que l'on a à donner n'est pas celle qui a été décidée, elle est d'autant plus difficile à exprimer.

La multiplicité des points de vue et le fait que les événements soient encore suffisamment récents pour que des personnes ayant vécu cette guerre soient encore vivants, n'aide pas. La parole autour d'un événement aussi gros et impliquant la mort d'autant de personnes, ainsi que la culpabilité d'une grande partie de la population ne pourra se libérer qu'avec le temps quand il n'y aura plus autant d'implication personnelle et que les historiens auront réussi à démêler les différents points de vue. C'est un travail en cours, qui prendra des années et qui nécessite la liberté des historiens.

Au-delà du traumatisme lié à l'expérience personnelle, on a vu dans cette partie que l'entourage proche et l'opinion publique peuvent jouer un rôle important dans le silence qui se construit autour de l'événement traumatique. Dans le cadre du traumatisme personnel, c'est une construction progressive par strate, qu'il est difficile de déconstruire car la personne est seule à lutter contre un agresseur, un entourage proche et un tabou de société, alors qu'elle est déjà fragilisée par ses propres difficultés à parler de son traumatisme. Dans le cas du traumatisme public, on assiste à une construction brutale d'un silence qui masque les hontes en se cachant derrière une fausse figure de héros. La déconstruction de ce silence passe en grande partie par le travail des historiens, mais aussi par des travaux documentaires comme ceux d'OPHÜLS ou LANZMANN. Ces derniers n'ont pas l'objectivité des travaux d'historiens, mais ils ouvrent vers des histoires alternatives. Ils participent à ouvrir des nouvelles voies d'expression du vécu de l'événement pour des populations qui auraient été oubliées ou étouffées. Ce tabou historique n'entrant pas en jeu dans les

entretiens menés pour ce mémoire, on limitera son développement dans les prochaines parties.

3. SORTIR DU SILENCE

Face à ces deux moteurs de silence que sont l'oubli et l'injonction à se taire, il nous faut trouver des solutions pour réussir à accéder à la parole de la victime sur son traumatisme.

Nous allons donc étudier plusieurs solutions pour définir celle qui paraît la plus pertinente à utiliser pour mener une interview destinée à un documentaire radiophonique durant laquelle on voudrait recueillir un témoignage de victime sur son traumatisme.

3.1 Parole de nécessité publique

Un ami à moi, il travaillait comme barbier, c'était un très bon barbier
de ma ville.

Quand sa femme et sa fille, arrivèrent dans la chambre à gaz...

Je ne peux pas.

63 secondes de silence

Allez Abe tu dois continuer. Tu dois le faire.

Je ne peux pas. C'est trop horrible.

S'il te plait. On doit le faire. Tu le sais.

Je n'en suis pas capable.

Tu dois le faire. Je sais que c'est très difficile. Je sais et j'en suis désolé.

Laisse-moi avec ça s'il te plait.

S'il te plait, tu dois continuer.

Je t'ai dit qu'aujourd'hui ce serait très compliqué.

Abe parle en Yiddish

Ok continuons.

Alors qu'a-t-il répondu quand sa femme et sa sœur sont arrivées ?

Elles ont essayé de lui parler, et [...]

*Extrait d'une interview traduite depuis l'anglais entre **Claude LANZMANN** et Abraham BOMBA, Barbier interné à Auschwitz, chargé de couper les cheveux aux femmes et enfants avant leur extermination dans les chambres à gaz.*

5 minutes (00:31:15 - 00:36:15)

Shoah, Claude LANZMANN, 1985

Il arrive à plusieurs reprises que des témoins s'arrêtent de parler dans le documentaire de Claude LANZMANN. À chaque fois, la réaction du réalisateur/interviewer est la même. Comme dans cet extrait, il n'abandonne pas, et insiste sur la nécessité d'obtenir le témoignage de la personne. Tant que l'histoire n'est pas terminée, il ne coupe pas, permettant des silences extrêmement longs, nous laissant deviner l'horreur du souvenir qui se rejoue dans la tête du témoin au moment où il se tait. La force du devoir de parole, la nécessité de témoigner pour l'histoire et la postérité, l'utilisation du pronom « on » par LANZMANN pour signifier au témoin que lui aussi fait un travail difficile avec ce documentaire, a raison du silence des hommes qui, bouleversés, terminent de raconter.

Cette méthode d'approche se justifie dans ce documentaire qui traite d'un sujet historique, en revanche elle est difficilement applicable lorsqu'il s'agit d'aborder un traumatisme lié à des violences personnelles. Ainsi, ce n'est pas celle que l'on retiendra dans notre cas.

3.2 Faire parler l'inconscient

La métakinébiologie est une médecine alternative théorisée par Philippe BERTHOLON (2012) qui se base sur l'idée que le corps a une mémoire des événements que le cerveau n'a pas supporté. Elle est mise en avant dans les stages de développement personnel et parmi les différentes techniques utilisées on trouve celle de la respiration holotropique (GROF, 2014). Cela consiste à se mettre en hyperventilation afin de faire baisser le taux de dioxyde de carbone dans le sang ce qui entraîne une diminution du flux sanguin dans le cerveau provoquant des hallucinations ou un resurgissement d'images enfouies dans l'inconscient.

L'hyperventilation est une pratique qui, mal exécutée, peut devenir dangereuse. Ainsi, il n'est pas conseillé de l'exercer sans un professionnel pour superviser. Dans *Le souffle du phacochère*, Yohan Fish (2012) assiste à une séance lors de laquelle une femme revit un accident de voiture dans lequel elle a tué un motard. Le retour du souvenir est extrêmement brutal et la présence d'un accompagnant est nécessaire pour qu'elle ne cède pas à la panique.

À l'écoute de ce documentaire, il semble évident que cette pratique, bien qu'elle donne accès au souvenir traumatique, n'est pas du tout adaptée au format de la parole documentaire. La personne entre dans un état second qui pourrait s'apparenter à celui d'une personne sous drogue, elle n'a pas vraiment conscience de ce qu'elle dit ou fait, ce qui pose aussi des questions éthiques par rapport à l'utilisation de cette parole captée. L'hyperventilation ne peut servir à recueillir une parole consciente et développée adressée à un auditeur, destinée à servir un sujet, comme on l'attendrait dans le cadre d'un documentaire sur un traumatisme quel qu'il soit. L'utilisation de cette technique reviendrait finalement, comme le fait Yohan FISH, à la documenter en elle-même, pas à aborder le traumatisme qui ressort à l'instant t.

3.3 Raconter la mémoire corporelle

Les victimes de violences, si elles ne se souviennent pas forcément des événements, sont en revanche souvent sujettes à des pulsions de dégoût ou de panique face à une personne, une odeur, un lieu leur rappelant l'agression. Leur corps peut se souvenir de certaines choses qui vont leur paraître inexplicables.

« Le jour où j'ai accepté d'en parler, comme je disais au début, mon corps est mon meilleur ami, il s'est passé un truc super chelou. C'est-à-dire que, sont apparues sur mon bras, des espèces de tâches rouges. Il y a un souvenir violent qui remonte et ces tâches apparaissent, j'en parle à ma psy, je lui dis « *Bah voilà, c'est très bizarre mais j'ai ces tâches-là qui sont apparues, on dirait des piqûres d'insecte mais très condensées, sur un même endroit enfin, très bizarre...* » Elle fait les gros yeux, elle me dit « *Est-ce que ça vous évoque quelque chose ?* », donc je lui dis « *Bah c'est apparu au moment où je me suis souvenue de ça* ». On en parle, la séance est hardcore, je pleure, je sors de là, le lendemain, je me réveille et à la place de ces espèces de petites tâches, c'est des ecchymoses, j'ai deux ecchymoses sur le bras. Une ecchymose comme si on m'avait tenu le poignet, et une ecchymose comme si on m'avait mordue. Il y a des traces de dents sur mon bras. Alors, première chose que je fais, je mets mes dents en me disant que si ça se trouve c'est moi qui me suis mordue dans la nuit, enfin j'en sais rien. Ça ne correspond pas. Donc je prends en vidéo en me disant au moins y a une preuve parce que voilà... J'en parle à ma psy et elle me dit « *Oui, le corps est miraculeux c'est une façon de valider ce dont vous vous souvenez, c'est une manière qu'a votre corps de communiquer avec vous en vous disant, oui ça s'est bien passé* ». »

Extrait d'un entretien avec Eva, 26 ans, Mai 2021.

Dans le cas d'Eva, la mémoire corporelle va encore plus loin et lui fait revivre physiquement certains événements. C'est un bon moyen de parler du trauma lorsque celui-ci n'est pas facile à exprimer, les sensations décrites peuvent tout aussi bien raconter une histoire et la personne ne se voit pas obligée de poser des mots directement sur ce qu'elle a vécu. L'implication des sensations physiques est aussi intéressante dans l'exercice du documentaire sonore. Elle laisse une liberté au documentariste de traduire une sensation en son. La création sonore dans le cadre d'un témoignage direct et cru sur l'événement est plus délicate, il est difficile d'utiliser le son d'une façon autre qu'illustrative lorsque l'événement décrit se suffit à lui-même.

Avoir conscience de l'existence de cette mémoire corporelle peut aider le documentariste à orienter ses questions pour obtenir une parole.

3.4 L'entretien non-directif

L'entretien non-directif est une notion amenée en psychothérapie par Carl ROGERS (1945). Il consiste à laisser s'exprimer la personne interrogée sans la diriger, analyser les tendances de parole spontanées lorsque celle-ci n'est pas canalisée. L'entretien est lancé par une question large qui oriente sur le thème de la séance, puis on assiste dans le meilleur des cas à la construction d'un discours monologique qui pourrait s'apparenter à celui construit par les enfants lorsqu'ils jouent seuls (VALSINER, VEN DER VEER, 2000). L'ordre des pensées, la quantité du flux de parole, la clarté du propos, ainsi que le vocabulaire utilisé sont ensuite des marqueurs analysés par le psychothérapeute pour comprendre la situation de la personne en face et son état face à l'exercice de la parole.

Cette méthode d'approche semble adaptée au cas qui nous intéresse, car s'il est difficile pour une personne traumatisée de parler, la liberté totale de se perdre dans ses pensées et de parler sans être bridée peut se révéler utile pour accéder au fond de ce qu'elle aurait à dire. Il faut cependant prendre en compte que l'interview réalisée en documentaire radiophonique, n'a pas pour but premier d'être thérapeutique. Le témoin ne sortira pas soigné et, à moins de réaliser un portrait, sa parole sera ensuite utilisée pour servir un sujet documentaire. On peut donc s'inspirer de l'entretien non-directif pour préparer les interviews mais il faut l'adapter au fait que l'objet d'étude ne soit pas l'individu mais l'histoire qu'il raconte et qu'elle est destinée à une diffusion publique.

CONCLUSION

On sait désormais que le traumatisme est un sujet difficile d'accès car différentes strates de silence se construisent autour. La première est liée à un comportement neurologique de protection du cerveau appelé la dissociation qui cause des pertes de mémoires. La deuxième est celle causée la pression sociale, qu'on peut décomposer en trois : l'agresseur, l'entourage proche, l'injonction au silence de la société.

Il y a plusieurs façons d'accéder à la parole de la victime. La plus utilisée en psychothérapie est celle de l'entretien non-directif. Il permet un accès au fonctionnement de pensée de la victime révélant par-là beaucoup de ce qu'elle a pu vivre lorsque l'entretien est bien analysé.

Après avoir étudié les raisons qui rendent difficile la parole à propos du traumatisme, le documentariste, peut se lancer dans la recherche d'un croisement entre l'interview radiophonique « classique », et de l'entretien non-dirigé psychothérapeutique. Le but serait, à travers cette méthode, d'accéder à des témoignages mais aussi à des chemins de parole plus alternatifs comme celui de la mémoire corporelle qui constitue une matière intéressante pour le documentaire.

PARTIE 2 :

Interviewer une personne traumatisée

1. L'INTERVIEW

Le mot interview est un anglicisme emprunté du mot français « entrevue ». Il désigne une pratique journalistique consistant à recueillir les propos d'une personne au cours d'un entretien. La différence entre l'interview et l'entretien est que celle-ci est destinée à être lue, écoutée ou regardée, appuyant publiquement le propos d'une enquête. L'entretien lui, ne sert pas à prouver mais est utilisé comme auxiliaire de recherche pour un journaliste, sociologue, psychologue, enseignant ou toute personne en situation de recherche. La radio étant un média de diffusion, quand un journaliste se trouve en situation de questionner quelqu'un dans le but de, promouvoir son travail, documenter un sujet ou raconter son histoire, on parle d'interview. Après avoir été un procédé utilisé dans la presse écrite pendant des années, elle fait son apparition à la radio dans les années 1930. (DELEU, 2013) Le passage du son analogique au son numérique donne la possibilité aux journalistes d'aborder des sujets de plus en plus intimes au cours de ces interviews.⁷

1.1 Classification des types d'interview

Dans le cadre d'une recherche sur la communication, Edgar MORIN (1966) s'est intéressé à la classification des types d'interviews à la radio-télévision et au cinéma. Voici les catégories qu'il retient :

L'interview-rite : interview qu'on pourrait qualifier de conventionnelle, attendue, c'est celle du champion lors d'un événement sportif. Elle se tient lors de cérémonies, rencontres officielles et n'a pour but que de témoigner de la présence de monde par la voix de quelqu'un qui dirait une banalité.

L'interview anecdotique : c'est « l'interview potin », celle où la conversation reste en surface, l'ambition n'est pas d'apprendre sur le projet abordé avec la célébrité mais bien de réussir à obtenir l'anecdote croustillante.

⁷Avec le passage au numérique, la durée d'enregistrement est moins limitée et la pratique du montage est simplifiée.

L'interview dialogue : un lien se crée entre l'interviewer et l'interviewé, ils discutent et cherchent ensemble une vérité à propos du sujet pour lequel l'interviewé avait d'abord été invité.

Les néo-confessions : c'est l'interview qui relève de la psychologie sociale, où l'interviewer s'efface au profit de la parole de son invité qui plonge délibérément ou non au plus profond de lui-même pour nous livrer son témoignage.

On ajoutera une nuance supplémentaire à la dernière catégorie, précisant sa fonction dans son utilisation en documentaire radiophonique :

L'interview-confession : elle consiste à plonger dans l'intériorité d'un individu, et donner au personnage interrogé, la place de sujet. Ou alors elle peut être utilisée dans l'intérêt de l'auteur pour dévoiler un aspect du monde qui les intéresse à travers le témoignage. Elle se définit par le fait que « son esthétique vise à reproduire les altérations de la vie, ses bégaiements, ses lapsus révélateurs, ses hésitations. » (DUPONT, VAUME, 1969) mais la sélection opérée par le documentariste, le fait qu'il monte et réorganise, ne peut donner totalement à l'interview-confession le statut de radio-vérité qu'elle prétend avoir.

Dans le cas du sujet traumatique, il nous faut définir le mode de tenue des interviews mais on peut considérer que celles-ci entreront dans cette catégorie de néo-confessions/interview-confession.

2. APPLIQUER L'ENTRETIEN NON-DIRECTIF À L'INTERVIEW DE DOCUMENTAIRE RADIOPHONIQUE : L'ENTRETIEN SEMI-DIRECTIF

2.1 Préparation de l'entretien

La phase de préparation de l'entretien documentaire est très importante dans le processus de réalisation de celui-ci. C'est là qu'on définit le rapport entre l'interviewer et l'interviewé, et la nature de l'interaction.

2.1.1 Définir le lien entre l'interviewé et le sujet

« Si l'interview vise à rédiger un portrait, le sujet est l'interviewé, dans tous les autres cas, l'interviewer cherche à entendre, comprendre, cerner la relation de l'interviewé au sujet » (RÉMOND, 2007)

À l'opposé de l'entretien non-directif, on trouve l'entretien directif, qui pose un cadre très défini, duquel l'interviewé ne doit pas sortir. Poussé à son paroxysme celui-ci peut prendre la forme du sondage, où les choix de réponses sont définis à l'avance par l'interviewer. Dans l'idée de l'interview sur un sujet traumatique, cette forme n'est pas pertinente car elle attend des réponses fermées qui n'entreront pas dans le récit d'une expérience de la façon la plus naturelle possible.

On s'intéressera plutôt à une technique dite « semi-directive », plus adaptée au fait de traiter d'un sujet que celle de l'entretien non-directif qui s'appliquerait lui plutôt à la réalisation de portraits. L'entretien semi-directif consiste à mélanger plusieurs types de questions plus ou moins ouvertes ou fermées, afin de laisser de la liberté au témoin tout en le recentrant lorsque cela est nécessaire pour obtenir de la matière concernant le sujet traité. On peut observer plusieurs formes d'interview semi-directives qui correspondraient à cette idée de liberté un minimum dirigée comme celle de l'entretien en entonnoir qui consiste à resserrer la forme des questions au fil de la discussion, ou l'entretien en lanterne qui alterne entre des questions ouvertes et fermées :

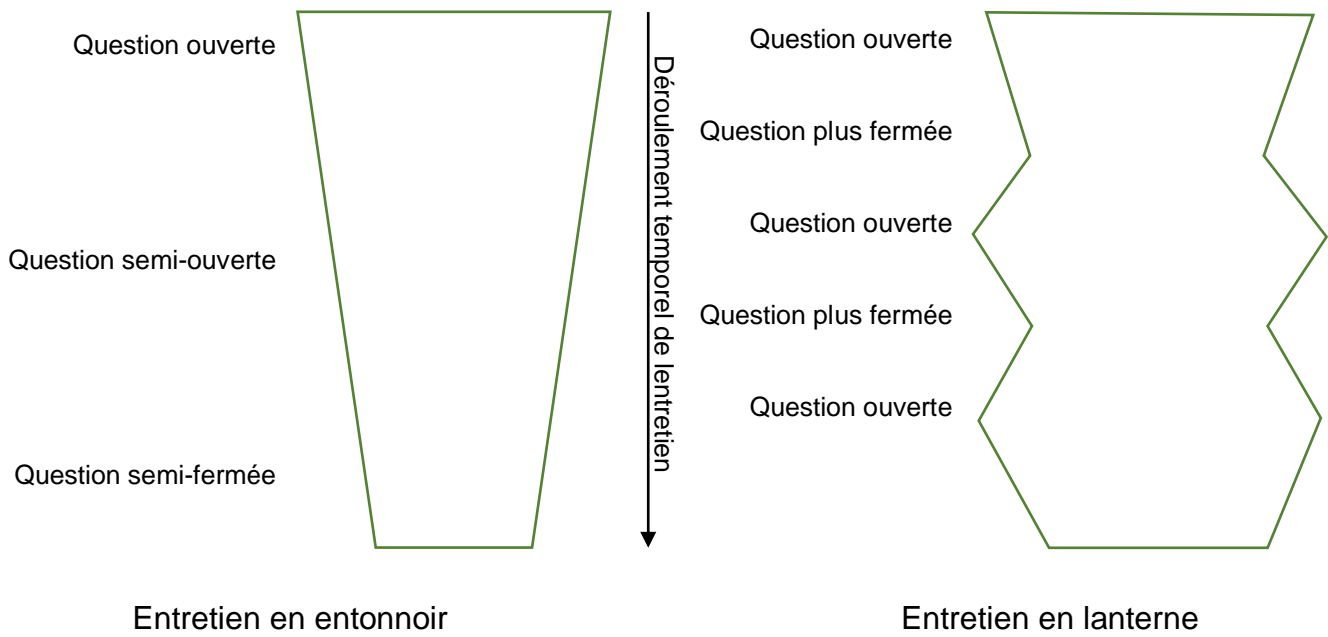


Figure 4 : Déroulement des interviews semi-directives. Illustration empruntée à Édith RÉMOND, 2007, p.37.

Le sujet du documentaire doit faire le lien entre les deux interlocuteurs, et c'est ensuite à l'interviewer, par ses questions de définir à quel point le sujet fusionne avec l'interviewé. Celui-ci devient ou non le sujet même du documentaire. (RÉMOND, 2007)

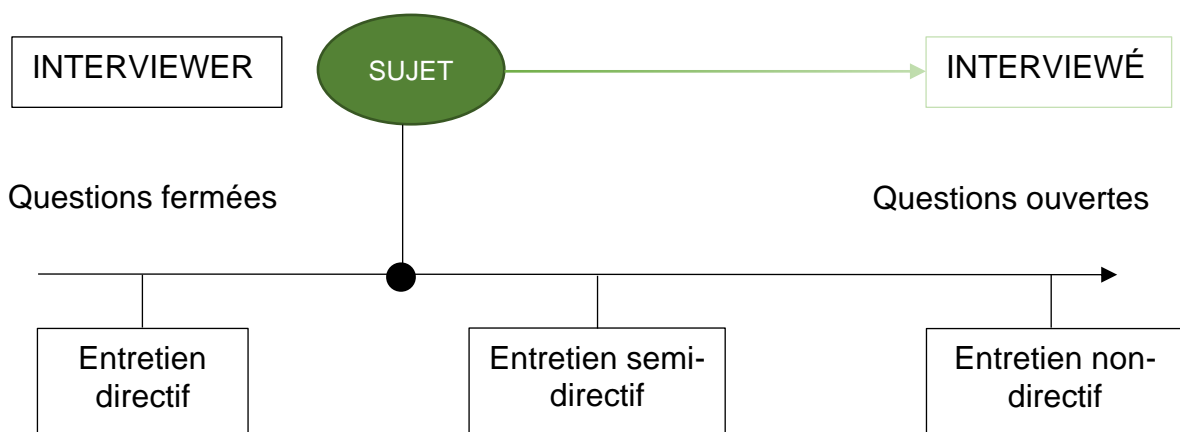


Figure 5 : Lien entre le sujet et l'interviewé, selon l'ouverture des questions posées. Illustration personnelle inspirée de celle d'Édith RÉMOND, 2007, p.46.

Le documentariste doit donc opérer un choix dans sa façon de mener l'interview pour obtenir le rapport sujet-interviewé qui l'intéresse. Ce rapport, au-delà des questions posées dépend également du choix de la personne interrogée et de la position dans laquelle l'interviewer se place face à elle.

2.1.2 Se positionner en tant qu'interviewer

La méthode de l'entretien semi-directif telle qu'elle est définie par Luc VAN CAMPENHOUDT et Raymond QUIVY repose sur ces trois points principaux :

« L'interviewer doit s'efforcer de *poser le moins de questions possible.* »

« L'interviewer doit s'efforcer de *formuler ses interventions d'une manière aussi ouverte que possible.* »

« *A fortiori, l'interviewer doit s'abstenir de s'impliquer lui-même dans le contenu de l'entretien* »

Elle permet de garder une possibilité d'intervention pour recadrer vers le sujet si nécessaire, tout en laissant une grande liberté à l'interviewé qui ne doit pas se sentir dirigé ou agressé. Le traumatisme étant un obstacle à la parole, il y a une grande part de responsabilité à la recueillir lorsqu'elle est donnée. On veut à tout prix éviter que la personne regrette, ou qu'elle ne se sente pas écoutée. Cela représenterait un danger pour elle, qui pourrait ne plus vouloir parler de nouveau, si elle considère l'entretien comme une mauvaise expérience associée au fait qu'elle se soit exprimée.

Dans ce type d'interview, il est également nécessaire de prendre en compte le rapport social entre les deux interlocuteurs. Les écarts de classe sociale, le statut hiérarchique de l'un par rapport à l'autre, le genre, l'âge, les convictions politiques et religieuses, sont des critères non négligeables dans le rapport qui s'instaure. On recherche une parole libre, il est donc important que la personne interviewée se sente à l'aise face au documentariste. C'est à lui de présenter une attitude sereine et bienveillante face à ces différences pour essayer de neutraliser autant que possible ces positions qui instaurent un rapport de force entre les deux. (VAN CAMPENHOUDT, QUIVY, 2011)

Dans le cadre d'interviews destinées à une diffusion radiophonique, la position du documentariste a de cela compliqué qu'elle doit répondre à une double attente : celle de l'interviewé, et celle de l'auditeur.

Le public attend de lui qu'il soit « son délégué exigeant qui comme lui sait se faire critique et ne pas s'en laisser conter » (DUPONT, VAUME, 1969)

Si on considère que les temps de production accordés en documentaire radio sont plus longs que ceux de la radio directe ou du radioreportage, alors le documentariste peut se permettre, sans l'oublier totalement, de reléguer au deuxième plan cette attente du spectateur. Elle entre en jeu à plusieurs moments dans la préparation de ses interviews, mais au moment de l'entretien, il semble plus judicieux de se concentrer sur la relation qu'il noue avec son interviewé que sur celle qu'il a encore le temps de construire avec son public.

2.1.3 Choisir l'interviewé

Il faut maintenant « choisir » la ou les personnes à interviewer.

« L'interviewé pertinent est celui qui va nous surprendre, nous apprendre quelque chose de nouveau et d'intéressant » (RÉMOND, 2007)

En opposition à cette définition Édith RÉMOND donne trois types d'interviewés qui pourraient nuire à une bonne tenue de l'interview par rapport au sujet à traiter :

Le bon client : « Le bon client est la solution de facilité de l'interviewer. »

Il répond toujours présent quand il est appelé, n'a pas besoin d'être guidé, il sait adapter son contenu au format de l'émission, il informe sans dérouter. C'est un habitué de la parole qui donne le « juste nécessaire » au journaliste.

Le briscard de la com' : « L'important est qu'il ait vendu sa soupe et personne ne va vraiment l'en empêcher. »

Ses interventions sont contrôlées, il sait ce qu'il doit dire et de quoi il va parler. C'est souvent le cas des personnalités publiques en promotion.

Les vraies gens : « Instrumentalisés dans la presse, transformés en caricatures, les vraies gens sont l'illusion de la base. »

Souvent trouvés dans le contexte du micro-trottoir les vraies gens sont les non-experts, ils donnent leur avis, souvent tranché, en quelques mots. Ils s'adressent à l'auditeur, et sont montés de sorte à exprimer tous les avis, c'est se placer « devant l'expression de la France dite profonde »

Dans notre cas, on cherche à obtenir un ressenti de la part de la personne ayant vécu un traumatisme. La première définition d'Édith RÉMOND tient toujours mais ces trois types d'interviewés ne sont pas ceux auxquels on ira se confronter. On les retrouve surtout dans les interviews-rite, anecdotique ou dialogue, mais les profils étant facilement identifiables et destinés à satisfaire un public plus qu'un sujet, leur présence dans une interview dite « confession » est peu probable.

Pour nous les risques d'une interview sans matière intéressante sont principalement liés à l'oubli de la personne et aux mécanismes de construction du silence autour de l'événement, étudiés dans la première partie. On peut donc définir d'autres catégories de témoins pour qui un schéma de parole se dessine, qui ne dépend pas tant de l'attente de l'interviewer et d'un public, mais plutôt de la relation de l'interviewé à son souvenir et/ou à l'interviewer.

La personne qui n'a jamais parlé : Face à une personne qui n'a jamais parlé, les difficultés peuvent être multiples. Si celle-ci appréhende trop, sa parole peut se bloquer, ou elle tournera autour du sujet et finalement parlera d'autre chose. La responsabilité de la personne qui mène l'interview est importante, elle devient la première à qui l'on parle, se mettant dans une position de confident qui peut s'avérer délicate dans certains cas. Il est nécessaire d'être très préparé face à un témoin comme celui-là, pour savoir réagir en cas d'évitement du sujet, ou pour poser des barrières si les attentes de l'interviewé sont trop hautes et qu'il pense trouver une aide thérapeutique en la personne du documentariste, dont le métier n'est pas de soigner mais de documenter.

Illustration par l'expérience personnelle : le week-end où j'ai mené les interviews avec Colin, Eva, Jade et Camille, un ami de ma colocataire logeait chez nous. Il s'est beaucoup intéressé à mon sujet et un après-midi il m'a demandé s'il pouvait témoigner. Je ne pouvais pas l'enregistrer à ce moment-là donc je lui ai proposé un créneau le lendemain matin. Le soir il était sorti et je réfléchissais à cette interview, j'avais très peu d'informations sur ce qu'il voulait dire, je ne me souvenais pas avoir précisé que je me concentrais sur les violences sexuelles uniquement et surtout le matin il m'avait montré ses mains pleines de blessures en m'expliquant qu'il avait cassé une vitre d'énervement la veille. Je lui ai donc renvoyé un message pour lui repréciser le sujet qui m'intéressait et confirmer avec lui que c'était bien de ça qu'il voulait parler. De façon assez évidente avec le recul, ce n'était pas ce qu'il voulait aborder. Ça a été un moment très compliqué pour moi parce qu'il m'a complètement ignorée les jours qui ont suivi, j'ai senti une sorte de reproche lié au fait d'avoir finalement refusé de mener l'interview. En prétendant vouloir donner la parole à propos d'événements traumatiques je venais de la refuser à quelqu'un et ça a beaucoup questionné ma position. Je pense avoir fait le bon choix, car je n'étais pas préparée psychologiquement à entendre des récits autres que ceux sur les violences sexuelles, et les faits étaient trop récents pour lui, il plaçait beaucoup d'attentes en ma personne et je n'ai pas du tout la capacité de gérer ça. La psychiatrie n'est pas mon métier, je ne suis même pas documentariste, ce travail que je mène m'intéresse beaucoup mais il reste important que je me protège et fasse confiance à mes ressentis pour le mener à bien sans me mettre en danger.

La personne qui a un suivi psy : Une personne suivie, même si elle n'a pas de souvenirs précis, saura raconter son histoire. Certaines la connaissent parce qu'elles ont réussi à la reconstituer avec l'aide du psy, d'autres s'en sont toujours souvenu et ont pris l'habitude d'en parler avec lui. Le trauma peut rester flou, même en étant suivi, mais la personne aura appris à l'exprimer autrement, à travers des sensations

corporelles ou des images par exemple, qu'elle sait désormais analyser grâce à un travail en collaboration avec quelqu'un dont c'est le métier.

Dans ce cas il est plus simple pour l'interviewer d'avoir accès à une parole complète. La personne habituée à parler de son traumatisme pourrait se rapprocher de la catégorie du « bon client » vue précédemment mais les écueils de l'histoire préparée et du discours construit sont souvent évités, car les émotions invoquées sont trop fortes pour passer du côté de l'habitude. Cela peut aussi être plus simple pour un interviewer débutant de commencer par interroger une personne de ce type, il y a moins de risques à la replonger dans des souvenirs qu'elle ne voudrait pas atteindre, elle connaît ses limites et n'attend pas de l'interview qu'elle soit thérapeutique. Il faut cependant faire attention de ne pas se laisser embarquer, perdre le contrôle et s'éloigner du sujet principal.

L'artiste : Dans la série *Violé.e.s : une histoire de domination*, réalisée par Clémence ALLEZARD et Séverine CASSAR en 2020, on entend beaucoup de témoignages d'artistes. On trouve entre autres, ceux de Mathilde Forget, musicienne, Annie Ernaux, écrivaine, Coralie Fargeat, réalisatrice, Andréa Bescond, danseuse, actrice, réalisatrice. Ces témoignages sont très intéressants, la facilité à s'exprimer de chacune, acquise grâce au fait de savoir parler des événements à travers des moyens auxiliaires, fait que l'auditeur se sent guidé, il n'a pas d'efforts à faire pour comprendre leur vécu. Ces témoignages d'artistes sont intéressants et amènent une dimension plus accessible à la compréhension du traumatisme pour quelqu'un qui ne l'aurait pas subi. En revanche, ils ne se suffisent pas à eux-mêmes pour traiter d'un sujet traumatique commun, car la facilité d'expression présentée peut créer des distances avec l'auditeur victime, qui ne se reconnaît pas dans cette aisance et a plus de mal à s'identifier. Cela peut lui poser question sur la légitimité de ses propres difficultés à s'exprimer quand il est mis face à ceux qui n'en ont pas ou plus.

L'expert : Les témoignages d'experts ont une visée informative, ils vont souvent confirmer un propos, valider une expérience en donnant des clés de compréhension à l'auditeur. Ces interviews ne présentent pas de difficulté particulière au moment de la réalisation. Elles servent au montage surtout, comme liant entre les différents témoignages par exemple ou pour recentrer le sujet.

On retrouve ce procédé dans beaucoup de documentaires comme la série sur l'inceste de Charlotte PUDLOWSKI, *Ou peut-être une nuit*, mentionnée précédemment ou encore dans *Sœurs de camp* de Charlotte ROUAULT qu'on entend visiter le camp de Brens avec un guide en parallèle des témoignages des anciennes internées.

Finalement n'y a pas un « bon type » de personne à interviewer. Le documentariste doit savoir à l'avance face à quelle situation il se trouve, dans l'idée de préparer correctement son interview, sans risque pour la personne interviewée et en gardant en tête sa volonté de traiter d'un sujet destiné ensuite à un auditoire. Il a également la possibilité de mener plusieurs entretiens avec la même personne si cela lui semble nécessaire, ou d'interroger plusieurs personnes pour obtenir des témoignages qui se complètent, s'opposent ou se confondent.

2.1.4 Documentation

Avant l'interview, une phase de documentation sur le sujet est nécessaire. Dans le cas d'une interview classique, celle-ci permet au documentariste de gagner la confiance de l'interviewé : il connaît son sujet donc celui-ci se sent en confiance pour témoigner, il sait que ses propos seront ensuite correctement utilisés. De même cela évite d'être mené en bateau et de collecter des informations fausses. L'interviewer doit cependant faire attention ensuite à ne pas trop étaler ses connaissances au cours de l'entretien. L'interviewé pourrait penser qu'il n'a pas tant d'intérêt par rapport au sujet, or il est primordial d'instaurer une relation qui lui donne de l'importance, sinon celui-ci risque de ne plus parler. (RÉMOND, 2007)

Pour aborder un sujet traumatique, il est nécessaire de comprendre les ressorts du traumatisme vécu et de savoir à quel stade de la libération de la parole en est l'interviewé.

Le documentariste doit bien garder en tête qu'il n'est pas médecin. Lorsqu'il travaille sur un sujet compliqué comme le trauma, la préparation comprend une partie qui le concerne directement, à savoir qu'il doit être capable de se protéger et connaître ses limites face aux choses qui peuvent lui être racontées. Il peut par exemple écouter des témoignages sur le sujet en amont : sans confirmer qu'il ait la capacité de faire parler, il saura au moins s'il peut recevoir. Il doit aussi se protéger de la part de

responsabilités qui peut lui être inculquée face à un témoin qui n'aurait finalement pas été prêt à parler. C'est là l'importance de bien savoir à qui il aura affaire avant l'entretien, pour ne pas se trouver dans une position inconfortable après.

2.1.5 Prise de Contact

La prise de contact a un rôle important dans le déroulé de l'interview. C'est là que le documentariste doit présenter son projet, de façon claire pour éviter les quiproquos avec la personne à interroger. C'est aussi à ce moment qu'il se présente et qu'il choisit où se situer entre le rapport hiérarchique ou d'égalité qu'il peut instaurer avec l'interviewé.

La prise de contact peut être directe de la part du documentariste, c'est-à-dire qu'il a repéré son témoin et qu'il le contacte en lui faisant part de son envie de l'interroger pour son projet. Ou alors, il peut faire passer une annonce, par différents biais (réseaux, association, entourage, etc.) et attendre d'être contacté directement par des personnes volontaires se sentant concernées par le sujet. Cette deuxième solution est plus risquée dans le sens où elle peut amener des témoins qui ne correspondraient pas forcément aux attentes, d'où l'importance d'avoir un minimum d'échanges avant la rencontre. Elle peut aussi être bénéfique car la démarche de prise de parole vient de l'interviewé lui-même.

Une fois toutes ces étapes accomplies, le documentariste peut se considérer prêt à rencontrer la personne pour une première interview.

2.2 La rencontre

Bien préparée, la rencontre se fait plutôt naturellement, il reste cependant quelques conditions à définir pour son bon déroulement comme la position dans l'espace et comment commencer l'entretien car le début définit beaucoup sur son déroulement entier.

2.2.1 Lieu et position dans l'espace choisi

« Le *cadre spatio-temporel* doit favoriser l'expression de la personne interviewée, ce qui suppose qu'il convienne à l'objet d'étude et

réponde à certaines exigences techniques comme l'isolement, le calme et la discrétion, de sorte que l'interviewé se sente à l'aise » (VAN CAMPENHOUDT, QUIVY, 2011)

Dans la même idée, Édith RÉMOND (2007) définit plus précisément trois règles à appliquer pour le choix du lieu :

Règle n°1 : « **Éviter** les lieux publics », source de nuisances sonores qui pourrait déranger, à la fois la prise de son mais aussi la parole si la personne se voit obligée de forcer la voix, ou déconcentrée par l'activité autour.

Règle n°2 : « **Ajuster** le lieu à l'objectif de l'entretien⁸ ». Cela peut également donner une matière sonore intéressante pour le contexte, hors interview.

Règle n°3 : « **Choisir** une position spatiale favorisant une impression d'égalité et de coopération entre l'interviewer et l'interviewé » (RÉMOND, 2007) Le face à face peut suggérer une confrontation, côte à côte les regards sont plus fuyants, une position à 90° est recommandée.

Encore une fois, ces règles définies sont appliquées à des interviews destinées à des reportages de presse, radio ou écrite. En documentaire radio, l'auditeur accepte une plus grande variation des positions et des lieux qui, à défaut de faciliter la compréhension, apportent une sensation de réel et de mieux accéder à l'interviewé quand il est enregistré dans une situation active. De plus l'interview « en activité » comme celle d'Abraham BOMBA dans *Shoah* de LANZMANN (1985), peut aussi aider certains à témoigner, il faut donc être prêt à la considérer, même si elle suppose une position moins idéale pour l'interviewer et sa prise de son que celle définie précédemment par Édith RÉMOND, Luc VAN CAMPENHOUDT et Raymond QUIVY.

La question de la distance à l'interviewé se pose aussi. Edward T. HALL (1978) définit une distance de l'intime qui fait que la voix enregistrée à moins de 40cm en mono, semble intime de par sa chaleur et précision. Si cet effet est intéressant pour correspondre aux attentes d'un auditeur lorsqu'un sujet personnel est traité, il semble compliqué d'imposer un micro si proche à une personne lorsqu'elle se trouve en

⁸ Implique que parfois il faille déroger à la première règle, pour coller au sujet s'il est sur le terrain.

position de raconter un traumatisme. Pour une prise de son avec une distance plus grande, il sera également plus intéressant de considérer une prise de son stéréo, qui donnera l'effet de proximité avec la personne par ses mouvements dans un espace clair. On ne mise plus sur la prise de voix pour créer l'intime dans la relation entre l'auditeur et la personne qui témoigne mais sur leur présence dans un espace commun.

2.2.2 Déroulement de l'entretien.

Il est important de commencer l'entretien par une mise au point sur les attentes du documentariste, un rappel du projet, une présentation de l'équipe si nécessaire, etc. Cette présentation peut être tournée, afin d'apporter de la fluidité vers la première question, d'amener la conversation plus naturellement, et éviter de couper l'échange avec l'interviewé par un « ça tourne » formel. On démarrera l'entretien par une question ouverte, qui laisse à l'interviewé la possibilité de répondre longuement pour entrer dans la relation d'échange. Des questions plus précises viendront à la fin pour aiguiller vers ce qu'il est nécessaire de détailler plus en profondeur. (RÉMOND, 2007)

La prise de notes systématique pendant l'entretien n'est pas conseillée. Elle oriente trop l'interviewé qui analyse l'intérêt supposément porté à son propos en fonction de l'intensité de la prise de notes. Cela le distrait de son propos et l'oriente rarement dans une bonne direction. Il est tout de même recommandé de noter les quelques mots qui déclenchent une question à poser si celle-ci ne peut être posée à l'instant t, pour y revenir sur la fin et ne pas l'oublier. (VAN CAMPENHOUDT, QUIVY, 2011)

3. MISE EN PRATIQUE : RÉALISATION DES INTERVIEWS UTILISÉES POUR LA PARTIE PRATIQUE DU MÉMOIRE

La partie pratique du mémoire consistera en la réalisation d'une série documentaire dont le sujet est *parler de son agression sexuelle*. Elle aura pour objectif de faire entendre des témoignages de personnes de tous âges et horizons, de montrer qu'il n'y a pas de normes concernant les agressions sexuelles et d'aider les auditeurs à se reconnaître dans certains vécus lorsqu'ils ont du mal à comprendre ou mettre des mots sur ce qui a pu leur arriver. Les interviews que j'ai menées dans le cadre du mémoire, sont un premier essai de témoignages de victimes, et me donnent une idée de ce qu'il est possible d'obtenir par rapport à ce sujet en une seule rencontre. J'en ai réalisé quatre qui constitueront la matière principale des épisodes de cette série. Les interviews sont une mise en pratique des concepts théoriques étudiés dans la partie précédente.

3.1 Préparation des interviews

3.1.1 Définir le lien entre l'interviewé et le sujet

Le sujet du documentaire est : parler de son agression sexuelle.

Nous sommes à la recherche de témoignages personnels, qui parlent du vécu et des ressentis des victimes, de l'impact que l'agression a pu avoir sur leur vie et sur leur rapport à la parole. Le lien entre le sujet et l'interviewé est assez proche ici puisqu'on traite d'une expérience personnelle, on essaiera donc de laisser autant de liberté que possible à l'interviewé. On gardera tout de même en tête que le documentaire concerne les violences sexuelles vécues, et que la limite de fusion entre le sujet et l'interviewé est là où il commencerait à ne plus parler que de lui, en-dehors de ce vécu et de son impact sur sa vie, si cela arrive, il faudra savoir recentrer.

On peut reprendre le schéma vu précédemment :

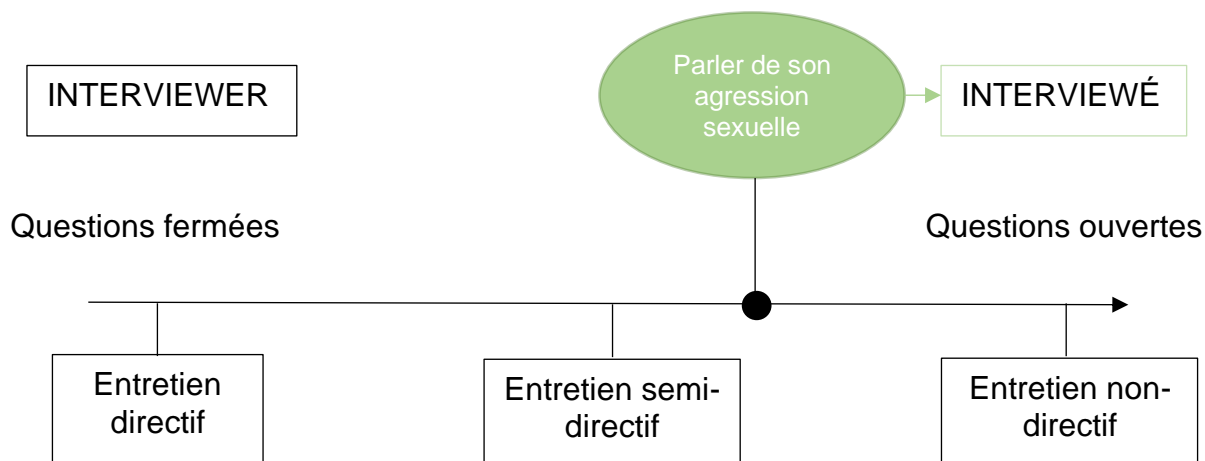


Figure 6 : Lien entre le sujet et l'interviewé, selon l'ouverture des questions posées appliqué à la préparation des interviews sur le sujet « parler de son agression sexuelle ». Illustration personnelle inspirée de celle d'Édith RÉMOND, 2007, p.4

Sur l'axe, on se place proche de l'interviewé, et cela nous oriente vers un entretien entre le semi-directif et non-directif, qui impliquera des questions majoritairement ouvertes.

3.1.2 Se positionner en tant qu'interviewer

Ce documentaire aura pour but de raconter des histoires de violences sexuelles différentes, pour casser les idées qu'un type domine et redonner de la légitimité aux victimes de dire qu'elles aussi ont vécu des violences malgré le fait qu'elles ne correspondent pas à l'idée qu'on aurait pu s'en faire. J'aimerais présenter des modèles et une possibilité d'identification souvent nécessaire dans le processus d'acceptation de l'événement, de libération de la parole et de guérison.

Le public visé est majoritairement féminin⁹, et ses attentes sont la recherche d'une écoute, d'un endroit où elles pourraient parler sans faire face à la pitié, la méfiance ou la peur.

« J'en ai jamais parlé avant parce que j'ai pas eu l'occasion, ou l'envie de le faire, et aussi parce que personne ne me l'a demandé. Et là

⁹ En 2016, 14,5% de la population adulte féminine française déclare avoir vécu au moins une forme d'agression sexuelle, contre 3,9% de la population adulte masculine. 84% des victimes de violences sexuelles sont des femmes. Source : enquête VIRAGE, INED.

c'était comme une question ouverte posée et je me suis dit que peut-être ce serait temps en fait. »

Extrait d'un entretien avec Camille, 21 ans, Mai 2021.

Dans ce cas particulier de la parole sur les violences sexuelles vécues, les attentes des auditeurs sont au plus proches de celles de l'interviewé, la confrontation n'est pas une question qui se pose et on privilégiera une position effacée qui laissera la personne exprimer tout ce qui lui importe.

J'ai choisi pour l'instant d'éviter au maximum de me confronter au problème de la différence sociale. À terme j'aimerais faire parler des victimes d'âges variés et de milieux sociaux qui ne correspondent pas au mien mais pour une première expérience il me semblait plus simple de ne pas avoir à me soucier de ces critères qui auraient impliqué une préparation plus importante : je n'aurais pas pu la mettre en œuvre correctement en parallèle de l'écriture du mémoire, si tard dans le déroulé de l'exercice.

3.1.3 Choisir l'interviewé et prise de contact

Pour ma recherche de témoins, j'ai posté sur le groupe Facebook de l'école l'annonce suivante :

RECHERCHE TEMOIGNAGE PPM

[TW¹⁰ : Viol, violences sexuelles]

Bonsoir à tou.te.s,

Dans le cadre de mon mémoire dont le sujet est : *Recueillir la parole à propos d'un événement traumatique en documentaire radiophonique*, je suis à la recherche de témoignages...

Pour compléter le mémoire, je réalise un documentaire sonore sur le rapport à la parole et au souvenir des victimes de violences

¹⁰ Trigger Warning = Attention le message aborde les sujets sensibles suivants

sexuelles. Je suis donc à la recherche de personnes qui accepteraient de parler de ça avec moi d'ici lundi 24 mai.

Le choix du lieu de l'entretien est laissé libre, c'est où la personne se sent le plus à l'aise de parler. Il peut avoir lieu assis.e, debout ou en pleine activité (cuisine, peinture, promenade etc.), pareil que pour le lieu, c'est libre, on en discutera avant de fixer la date.

Je réprecise bien qu'il n'y a pas d'image, seule la voix sera enregistrée.

Le documentaire n'a pas pour l'instant vocation à être diffusé où que ce soit en dehors de la salle de soutenance, et si cela devait changer, toutes les autorisations seraient demandées et un droit de retrait du projet monté proposé.

Vous pouvez me contacter en privé directement si cela vous intéresse, je laisse également mon numéro si vous préférez appeler pour discuter : 06*****

La prise de contact n'est pas un contrat signé, vous pouvez toujours vous retirer si finalement ça ne convient pas :)

Bonne journée

J'ai choisi ce groupe Facebook parce que je cherchais, comme évoqué précédemment, des témoignages de personnes autour de mon âge et de ma classe sociale. C'était l'endroit le plus évident pour trouver des profils correspondants.

Deux élèves de l'école m'ont contactée à la suite de cette annonce : Colin, 30 ans et Camille, 21 ans. Colin a un suivi psychiatrique, et il a déjà raconté plusieurs fois son histoire. Camille, elle, racontera pour la première fois lors de l'interview.

Agathe (Promo cinéma 2021), a également transmis l'annonce à une amie à elle, Eva, 26 ans qui a accepté de participer. Elle a grandi en banlieue parisienne et est maintenant juriste. Comme Colin, elle est désormais suivie et a déjà parlé de ce qui lui est arrivé.

J'ai contacté par SMS la dernière personne interrogée, Jade, 19 ans, car je connaissais plus ou moins son histoire et voulais lui proposer d'en parler. Elle est étudiante en Arts du Spectacle depuis deux ans. Elle n'a pas de suivi médical, et n'a jamais vraiment raconté ce qu'il s'est passé car elle ne se souvient pas clairement. Elle utilise la musique ou la peinture pour raconter.

3.2 Les rencontres

Les interviews ont eu lieu sur 3 jours, du 21 au 23 mai.

La prise de son pour chacune des interviews est réalisée avec une mixpré6 ainsi qu'un couple stéréo ORTF de Schoeps.

3.2.1 Lieu et posture

J'avais laissé le lieu et l'activité libre dans mon annonce car je voulais que les personnes interviewées se sentent au mieux et ne pas imposer un cadre qui ne leur conviendrait pas, on a défini cela ensemble par téléphone avant chaque rencontre.

3.2.2 Les questions

Tous les entretiens ont démarré par une question sur la chronologie des événements. J'ai fait ce choix car, si la personne se souvient, se baser sur le déroulement au cours du temps me semblait la façon la plus évidente d'avoir un récit qui se construit clairement. Si la personne ne se souvient pas exactement, cela permettait d'aborder le sujet à travers la temporalité du retour des souvenirs qui est plus récente et fraîche dans la mémoire.

J'ai ensuite adapté les questions à cette première réponse en sachant que j'avais noté les axes suivant à aborder s'ils ne l'étaient pas naturellement :

- Quand et comment se manifestent les souvenirs ? (images, sons, flou, couleurs, formes etc.)
- Pourquoi est-ce que tu en as (ou pas) parlé ?
- Quel impact ça a eu sur tes comportements ?
- Comment tu te sens aujourd'hui par rapport à ça ?

J'ai également demandé à chacune des personnes à la fin de l'entretien de me dire comment elles se sentaient avant de parler et puis une fois que l'entretien était terminé.

3.2.3 Ressentis

3.3 Retour d'expérience et analyse d'extraits avant montage

3.3.1 Jade

Résumé de l'entretien : L'entretien a été mené par téléphone le vendredi 21 mai à 10h. Jade devait me parler de l'inceste perpétré par son grand-père subi au cours de son enfance. Elle n'a pas de souvenirs précis, cela fait deux ans qu'elle a compris qu'il s'était passé des choses sur lesquelles elle n'arrive pas encore à mettre le doigt. Nous avons surtout parlé de son rapport à la parole avec son entourage qui est très compliqué à cause de l'absence de souvenir. Elle m'a aussi parlé des blocages physiques liés à cet événement. Elle a 19 ans et n'a pas de suivi psychologique.

Pour l'enregistrement, je me suis assise sur une chaise face au couple stéréo posé sur un pied, le téléphone en haut-parleur à la main, à 50cm du micro.



Jade me décrit sa position :

« Je suis assise sur une chaise à mon bureau, mon téléphone est devant et j'ai un thé. Et du jus d'orange. »

Figure 7 : Entretien avec Jade. Illustration personnelle

C'est l'entretien que j'appréhendais le plus car c'est la personne que je connais le mieux et que c'était la première fois que nous allions aborder réellement le sujet.

C'est aussi une position inhabituelle pour nous de ne pas discuter, et que je lui pose juste des questions auxquelles elle doit répondre en développant, sans être interrompue.

Extrait n°1 : L'aveu surprise - 2 minutes 30s

<https://soundcloud.com/user-954306255/jade-extrait-1/s-ryvq4H7KIB4?in=user-954306255/sets/extraits-memoire/s-4J5grTG9RQv>

[44 :45 - 47 :15]

C'est l'un des moments les plus forts que j'ai vécu au cours des interviews. Il intervient au bout de 45 minutes, donc à peu près aux trois quarts de la durée totale de celle-ci. J'avais appelé Jade pour qu'elle me parle de l'inceste commis par son grand-père durant son enfance. Elle me parle beaucoup de sa difficulté à accéder aux souvenirs, et du fait qu'elle ne peut donc pas raconter ou en parler.

C'est quand je lui demande si cet événement a eu un impact sur ses choix de partenaires dans ses relations amoureuses que je sens le doute qui s'installe, pour la première fois elle hésite en silence. Avant toutes ses hésitations étaient verbales. Je décide donc d'insister avec une question sur cette relation dont j'ai connaissance qui la plonge dans ses réflexions. J'obtiens avec cette question quelque chose que je n'attendais pas de cet entretien : l'aveu d'avoir vécu d'autres relations non consenties au cours de sa vie, qui ont finalement été l'élément déclencheur de la fin de son amnésie post-traumatique. Pour moi c'est à ce moment qu'elle donne vraiment sa parole, et même si elle ne parle pas des agressions que l'on avait prévu d'aborder au départ, on a réussi ensemble à débloquer un endroit dont elle n'avait pas totalement conscience avant cette discussion.

3.3.2 Colin

Résumé de l'entretien : L'entretien a eu lieu chez moi le vendredi 21 mai en début de soirée. Il était soûl lors de l'agression et a repris conscience de ce qu'il se passait pendant celle-ci. Colin m'a d'abord raconté son viol quasiment d'une traite et dans les moindres détails du contexte où c'est arrivé jusqu'au moment où il a en parlé pour la première fois (30 premières minutes de l'entretien). Ensuite il m'a parlé de son rapport à la psychiatrie et à sa famille. Il a 30 ans.

Colin voulait un entretien en intérieur, assis. Il habite actuellement avec son frère, ce qui rendait délicat la tenue de l'interview chez lui, il est donc venu chez moi. Nous nous sommes assis tous les deux sur le canapé à 1m de distance. J'avais le couple à la main orienté vers lui. Je lui ai fait écouter ce que j'entendais au casque avant de démarrer.



Figure 8 : Entretien avec Colin. Illustration personnelle.

De toutes les interviews, c'était la position la plus confortable pour moi, je le voyais bien mais du fait que l'on soit de $\frac{3}{4}$, il pouvait aussi regarder ailleurs quand il voulait, le carnet qu'il a sorti au début lui permettait également de se focaliser sur autre chose que ma présence et celle du micro.

Quand on s'est eu au téléphone, Colin avait déjà commencé à me raconter plein de choses, j'étais donc assez confiante sur le déroulement de l'entretien.

Extrait n°2 : La déviation - 1 minute

<https://soundcloud.com/user-954306255/colin-extrait-2/s-SQcdNmuPoIE?in=user-954306255/sets/extraits-memoire/s-4J5grTG9RQv>

[30 :02 - 31 :02]

On arrive à la moitié de l'interview et c'est là que j'ai perdu le contrôle. Comme il l'explique dans cet extrait, Colin a un gros passif en psychiatrie et finalement à partir de là il ne m'a parlé presque plus que de ça. Quand j'arrivais à poser une question qui le ramenait à son agression, il répondait et repartait sur la psychiatrie ensuite. Comme il me l'a confié à un moment, il ne considère pas son agression comme un traumatisme car pour lui, il a vécu bien pire dans son parcours et on a totalement dévié du sujet initial.

J'ai fait cette interview le même jour que celle de Jade. Peut-être en ayant eu le temps de me reposer entre les deux j'aurais su parer à ce hors-sujet de près d'une demi-heure, mais dans l'état dans lequel j'étais, je n'ai pas su réagir. La fatigue a beaucoup joué dans le fait que je ne me rendais pas compte d'à quel point on déviait du sujet qui m'intéressait à l'origine. C'est en la réécoutant que je me suis aperçue que plus de la moitié de cette interview est inutilisable dans un documentaire sur les violences sexuelles. Je me suis trouvée dépassée face à quelqu'un qui a pris le contrôle de l'interview pour parler de ce dont il voulait parler, c'est assez courant, mais la réponse pertinente à cela de ma part aurait été de plus intervenir pour réussir à recentrer, voire de lui dire quand le sujet n'était plus le bon.

3.3.3 Eva

Résumé de l'entretien : Nous nous sommes rencontrées chez Agathe le samedi à 17h. Eva a été victime d'inceste par son grand-père durant l'enfance. Elle m'a tout raconté sans pause et sans que je pose d'autres questions que la première, qui lui demandait de contextualiser les événements. Elle a commencé par les premiers retours de souvenirs, jusqu'à décrire comment elle se sent aujourd'hui, en passant par son rapport au reste de sa famille, à l'oubli, à la violence dans ses relations et l'accueil de sa parole. Elle a 26 ans et est suivie depuis plus d'un an maintenant.

Eva tenait aussi à ce que l'on se rencontre en intérieur. Nous nous sommes assises face à face dans la chambre d'Agathe, une table au milieu avec des cookies et des verres d'eau posés dessus. Comme pour Colin, elle a écouté le son au casque avant que l'on démarre.



Figure 9 : Entretien avec Eva. Illustration personnelle.

La position face était assez difficile à tenir en tant qu'interviewer. Le fait qu'il y ait la table au milieu mettait une barrière que j'ai dû m'efforcer de compenser en ne lâchant jamais son regard. Elle a parlé sans interruption pendant une heure, ça demandait beaucoup de présence de ma part, le tout en restant silencieuse. Je suis sortie de cette interview vraiment épuisée et je pense que c'est entre-autre lié à la disposition dans laquelle nous étions.

Extrait n°3 : Questions silencieuses - 48 secondes

<https://soundcloud.com/user-954306255/eva-extrait-2-1/s-7m9zg79JyE9?in=user-954306255/sets/extraits-memoire/s-4J5grTG9RQv>

[04 :37 - 04 :50] 13s

<https://soundcloud.com/user-954306255/eva-extrait-2-2/s-nAJk4IBxBij?in=user-954306255/sets/extraits-memoire/s-4J5grTG9RQv>

[50 :42 - 51 :00] 18s

<https://soundcloud.com/user-954306255/eva-extrait-2-3/s-Vppyw4VP1wV?in=user-954306255/sets/extraits-memoire/s-4J5grTG9RQv>

[53 :09 - 53 :26] 17s

Les trois extraits sont très courts et à écouter à la suite.

L'entretien d'Eva a été très particulier car je n'ai posé qu'une seule question au début puis je suis intervenue une unique fois (Extrait n°1) au cours de l'heure d'entretien. Elle a parlé sans pause et n'a jamais dévié du sujet. Pendant l'interview j'avais remarqué ces petits moments où finalement elle répondait à des questions qu'elle se posait elle-même et qui auraient très bien pu être les miennes.

C'est assez déstabilisant parce que ma passivité vocale en tant qu'intervieweuse m'a obligée à être encore plus présente physiquement, à lui donner toujours un soutien du regard ou faire un geste quand elle me prenait à parti au cours de son récit. C'était une position inhabituelle mais aussi enrichissante que celle du silence, d'écouter et d'encourager sans jamais prononcer un mot. C'était très fatigant pour elle qui a parlé pendant une heure sans pause. Pour moi aussi finalement car je ressentais d'autant plus la sienne depuis la place de soutien muet à laquelle j'avais été reléguée.

3.3.4 Camille

Résumé de l'entretien : L'entretien s'est tenu chez elle le dimanche 23 mai à 16h. Camilla a subi des attouchements de la part d'inconnus dans les transports mais aussi de proches de sa famille au cours de son adolescence. C'était la première fois qu'elle parlait, nous nous donc beaucoup concentrées sur les raisons d'une parole prise si tard. Elle a 21 ans.

Je connais très peu Camille mais on a un parcours d'études similaire. Même si elle n'a jamais parlé, elle semblait vraiment décidée à le faire, j'ai l'impression qu'elle a confiance en moi. J'attendais beaucoup de cet entretien car celui pour lequel j'avais le moins d'idées de ce qui pourrait se dire ou se passer.

Extrait n°4 : Passer à côté - 37 secondes

<https://soundcloud.com/user-954306255/camille-extrait-1/s-YI8PFkEvU04?in=user-954306255/sets/extraits-memoire/s-4J5grTG9RQv>

[02 :33 - 03 :10]

C'est un peu l'occasion manquée de toutes ces interviews. En réécoutant le début de ce passage, lorsqu'elle dit « c'était comme une question ouverte posée et je me suis dit, peut-être que ce serait temps en fait », j'ai vraiment pensé « incroyable, il n'y a qu'à la lancer justement sur le fait que l'entretien est ouvert et qu'elle est libre de me dire là maintenant ce qu'elle veut » cela m'aurait permis de voir ce qui sortait dans cette liberté justement. Mais non ! Dans l'action je suis passée totalement à côté de sa phrase et j'ai donc enchaîné sur une question hésitante et manquant de clarté.

C'est mon ressenti sur l'entièreté de cette interview C'était assez frustrant car j'ai le sentiment de ne pas du tout être allée au bout de ce qu'on aurait pu se dire. Mais je sens qu'une deuxième interview serait possible et beaucoup plus intéressante car j'ai eu le temps de réfléchir à ce sur quoi creuser avec elle. Elle m'exprime peu son ressenti, beaucoup plus des avis sur la société. S'il y a une prochaine fois, j'essaierai de poser des questions plus sur elle, quitte à être un peu plus directe. C'est aussi la seule à m'avoir demandé de raconter mon histoire une fois l'interview terminée. J'ai pensé que lui en parler avant aurait peut-être aidé aussi pour l'aiguiller dans l'entretien, mais j'avais peur de lui donner un modèle qu'elle se contenterait de reproduire.

De manière générale en réécoutant toutes ces interviews j'ai remarqué à quel point mon attitude est incertaine. Mes questions sont souvent longues, hésitantes et inachevées, parfois incompréhensibles. J'ai l'impression que ça n'a pas eu un grand impact sur les paroles que j'ai obtenues et c'est assez surprenant. Je me demande si ce manque de confiance en moi perçu n'a finalement pas rassuré les personnes face à moi qui étaient elles aussi dans une position délicate ? Quoi qu'il en soit à l'avenir j'essaierai de travailler là-dessus car ça a tout aussi bien pu être un coup de chance que d'avoir des témoins qui parlent malgré ma façon de m'exprimer si peu certaine. J'ai également réécouté la façon que j'avais de présenter le projet et à l'inverse j'ai trouvé cela clair et précis. Ça a sûrement joué un rôle positif dans la confiance qui m'a été accordée par Jade, Colin, Eva et Camille.

3.4 Bilan de l'expérience

La méthode de préparation qu'on a étudié dans la partie précédente m'a semblée plutôt fonctionnelle au vu du résultat des interviews dont je suis globalement

satisfaite. Les choses qui m'ont mis en défaut ont tenu à des contraintes que je n'avais pas pu anticiper avant de me confronter à l'expérience.

Les interviews ont beaucoup souffert du manque d'espace entre chacune. Ce manque de temps a eu un impact à deux niveaux :

- Je n'ai pas pu réécouter les interviews avant de les avoir toutes faites. Si j'avais eu le temps de le faire j'aurais pu commencer à travailler sur le manque de confiance en moi lorsque je pose des questions, mentionné précédemment. Cela aurait été bénéfique aux interviews plus dirigées comme celle de Camille par exemple, ou encore pour recadrer Colin quand il a digressé.
- L'énergie que demandait chaque interview était beaucoup plus importante que ce que j'avais imaginé. Entre la protection de moi-même face à des témoignages difficiles, le stress avant chaque rencontre, la peur de l'impact de l'interview sur l'autre et donc une vigilance extrême les jours qui ont suivi, la nécessité d'une écoute active sur des temps très long, l'envie de bien faire et de ne pas brusquer l'autre, les trois jours ont été intenses et la fatigue due à toutes ces difficultés n'était pas récupérable sur des temps si courts entre chaque interview. La plupart des erreurs relevées dans la partie précédente sont liées à cela.

Pour le reste je considère le contrat rempli : les quatre personnes qui ont témoigné ont exprimé leur satisfaction quant à leur participation au projet, les témoignages correspondent à ce que je recherchais et cela m'encourage à continuer dans cette voie et réaliser cette série documentaire sur les récits de violences sexuelles.

CONCLUSION

Au cours de cette partie on a vu que l'interview est une forme utilisée dans des contextes assez variés. S'il existe des théories assez poussées sur son déroulement pour des émissions de types journalistiques, ou reportages, on trouve assez peu de conseils sur son application pratique dans le cas du documentaire intime. On a donc essayé de construire une théorie au croisement de l'entretien psychothérapeutique et de l'interview radiophonique.

La grande différence avec l'interview de radio reportage est le lien qui se construit avec l'interviewé, qui prend le pas sur le rapport de l'interviewer à son public. La difficulté principale pour l'interviewer est celle de sa position et de son implication dans le sujet. Il y a des probabilités de dérapages de la part de ses interlocuteurs qui sont décuplées par la force du sujet abordé. L'interviewer doit, tout en manifestant son intérêt et l'importance qu'il porte aux propos de l'autre, réussir à se détacher suffisamment pour ne pas se trouver submergé par un flot d'informations et/ou une place de thérapeute qui n'est pas la sienne.

Après en avoir éprouvé les difficultés dans la pratique de quatre interviews, on va désormais s'intéresser à la construction d'un récit à partir de cette matière obtenue. S'il est complexe de recueillir cette parole, la responsabilité du documentariste face à la restitution de celle-ci l'est tout autant. C'est maintenant à lui de parler en montant et mixant cette parole qui n'était pas la sienne pour la porter vers une écoute publique.

PARTIE 3 :

Restitution de la parole à propos du traumatisme : Choix de formats et montage.
Entretien avec Charlotte Rouault.

1. LES FORMATS DOCUMENTAIRES

Par format on entend, série documentaire ou unitaire. Le choix du format se fait avant le tournage car il a une grande influence sur la façon d'aborder la narration, mais il peut aussi être conditionné par la production qui sera engagée derrière le documentaire.

1.1 La série documentaire

Aujourd'hui le format le plus écouté et attendu est celui de la série documentaire. Il s'est développé grâce au podcast et à la possibilité de réécouter une émission. En 2016, France Culture adapte son ancien format de *Sur les docks*, documentaires uniques de 55 minutes, pour créer *LSD, La série documentaire*, où chaque sujet est désormais traité en quatre épisodes de 55 minutes. Perrine KERVRAN, créatrice de l'émission, considère que ce passage à la série ne change pas grand-chose :

« Nous restons dans la continuité du documentaire. Ce qu'on change essentiellement, c'est le format [...] Aujourd'hui, les auditeurs composent eux-mêmes leurs programmes. Le côté éphémère du documentaire radiophonique perd donc un peu de son sens puisqu'on a la possibilité de rattraper ce qu'on a raté. » (KERVRAN, 2016)¹¹

Ce format rencontre un grand succès notamment dans le traitement des sujets traumatiques liés à des problèmes de société. Le fait d'aborder le sujet en plusieurs fois, permet la déconstruction d'une idée par strates, le développement d'un argumentaire solide. La diffusion en plusieurs fois, puis la possibilité de choisir son rythme d'écoute, a un impact sur la réflexion de l'auditeur qui peut prendre le temps entre chaque idée (correspondant souvent à un épisode) d'assimiler les informations pour mieux comprendre la suivante. Charlotte PUDLOWSKI, l'a compris et utilise tout l'intérêt du format série dans *Ou peut-être une nuit*. Elle déconstruit minutieusement les silences qui courent autour de l'inceste et participe avec ce travail à un premier souffle vers la libération de la parole sur le sujet. L'engouement médiatique est retentissant, elle parle même d'une nouvelle ère :

¹¹ (MANTOUX, 2016)

« Tous ces mots durant cette année. Les témoignages qui ont afflué. [...] J'ai tout suivi. Et puis plus rien. L'éruption médiatique est retombée. Les journaux passaient à autre chose » (PUDLOWSKI, 2021)

La série a eu un impact fort. Certes il s'est tari, mais elle existe toujours. Son format constitue une réelle force et elle restera probablement l'une des meilleures sources d'information en libre accès pour les proches de victimes ou victimes elles-mêmes au cours des prochaines années.

1.2 Le format unique

« Je l'avais proposé à France Culture, parce que je voyais tout de suite un format très long, [...] pas un 20 minutes, plutôt un 55, assez lent, en termes de format, de ligne éditoriale je voyais plutôt ça à France Culture. [...] J'ai pas pensé à la forme en série. Je sais que ça se fait beaucoup en ce moment, même sur Arte Radio, et que ça peut être très intéressant même pour tester de nouvelles formes de narration. Mais moi à ce moment-là c'est pas ce que j'avais envie d'expérimenter. [...] Le documentaire je l'entendais comme une plongée dans l'intimité de ces familles, et pour moi c'était quelque chose d'unitaire, quelque chose de rond, une traversée qu'on fait avec elles. »

Extrait d'un entretien avec Charlotte ROUAULT, documentariste.

Ici Charlotte parle de son documentaire *L'autre peine*, diffusé en 2019, par la RTS et la RTBS¹² qui donne la parole aux familles de prisonniers. France Culture ne l'a pas produit car à l'époque plusieurs documentaires portant sur des thématiques liées à la prison étaient en cours de production. Elle a donc présenté le projet à la bourse Gulliver, qu'elle a obtenue et qui lui a permis de le réaliser. Elle justifie son choix de format par le sujet abordé. Il est linéaire, on part de rien, de la non-attention

¹² RTS : Radio Télévision Suisse (francophone)
RTBF : Radio Télévision Belge Francophone

qui est portée à ces femmes, vers la parole qui leur est donnée, Charlotte les a suivies, et leurs relations ont évolué. On suit cette évolution, qui n'aurait pas été si bien retranscrite dans un format série où elle aurait été coupée, tandis plus court n'aurait pas permis d'assez la développer. Ici le format choisi sert grandement la compréhension des relations qui se construisent au cours d'un tournage documentaire.

Le choix du format est primordial dans le ressenti de l'œuvre par le spectateur. La série peut avoir une portée politique, sociétale, historique ou philosophique très importante, elle est porteuse d'un argumentaire qui se révèle au fur et à mesure des épisodes. Le documentaire unique, lui, est le témoin d'une histoire qui commence, qui avance et qui se termine. Les modes narratifs utilisés dans la série ou dans l'unitaire sont les mêmes, c'est la forme de la narration qui doit changer puisque la durée est répartie différemment.

2. CONSTRUCTION D'UN RÉCIT

2.1 Les modes documentaires selon Bill Nichols

Dans son article « Introduction to documentary » (2002), Bill Nichols définit six modes documentaires qui s'appliquent au documentaire filmé. On peut toutefois les transposer au documentaire sonore, certains s'adaptant plus ou moins facilement. Contrairement au format, qui est choisi en fonction du sujet abordé, le mode utilisé intervient surtout dans l'établissement de la relation entre le personnage et l'auditeur. Celle-ci est orchestrée par l'auteur du documentaire lors du montage principalement, bien que certains choix se font dès la prise de son, ils restent souvent modifiables. (ROUÉ, 2008)

Mode poétique : Le mode poétique vise la compréhension de la volonté de l'auteur par l'auditeur à travers des associations sonores basées sur les qualités tonales ou rythmique du son. Les explications ne sont pas directes, la visée est principalement esthétique. (NICHOLS, 2002)

Mode exposition : C'est un mode qui s'applique surtout au documentaire à l'image, il consiste en un commentaire avec argument logique de ce que l'on voit. La voix-off¹³ ou le personnage de l'expert (défini Partie 2, 2.1.3) pourraient jouer ce rôle de cadre au récit documentaire lorsque celui-ci est uniquement sonore. (NICHOLS, 2002)

Mode observatoire : Ici la prise de son est effectuée en situation, on écoute les personnages évoluer dans un milieu qui leur appartient. Le documentariste n'intervient pas et ne met pas en scène la séquence. (NICHOLS, 2002)

Mode participatif ou d'interaction : Dans ce mode on garde l'interaction entre le personnage et l'auteur. C'est la forme de l'interview plus ou moins brute, car elle peut tout de même être montée. Dans un documentaire basé sur des interviews, ce mode

¹³ La « voix-off » dans le cadre d'un document sonore n'existe pas vraiment, on pourrait la définir comme une voix qui n'est ni d'action, ni de personnage et par une convention de spatialisation qui la placerait souvent en mono et dans une acoustique réduite. Sa fonction narrative peut se rapprocher de celle du narrateur de littérature, et dans le cadre du documentaire on lui donnera une visée principalement informative. (CHION, 1984)

est forcément présent au moment du tournage, le choix de le garder ou d'en changer s'effectue au montage. (NICHOLS, 2002)

Mode réflexif : Ce mode partage les réflexions de l'auteur. Il y a souvent une voix-off personnelle, invitant à suivre l'évolution du cheminement de pensée du documentariste. (NICHOLS, 2002)

Mode performatif : C'est la mise en situation du personnage par le documentariste. Christophe Deleu (2013) définit le documentaire fiction à partir de ce mode dont il serait inspiré car il crée sa propre réalité. (NICHOLS, 2002)

En pratique les modes sont souvent pluriels au sein d'un même documentaire. Les auteurs les mélangent et choisissent en fonction de l'effet qu'ils cherchent à produire sur l'auditeur.

2.2 Utilisation des modes par Charlotte Rouault, dans *Sœurs de camp* (2013) et *L'autre peine* (2019)

Les deux documentaires, *Sœurs de camp* et *L'autre peine*, de Charlotte Rouault utilisent des modes narratifs similaires. On l'entend interagir avec les personnages de son documentaire dans des moments de vie assez légers : l'arrivée ou le départ des appartements des femmes, elles boivent un thé ou un café, une femme parle du « cinéma pour les oreilles ». Ces instants laissent place à la parole, claire et propre des femmes qu'elle a interviewées. Là Charlotte s'efface, on n'entend plus ses questions, l'espace disparaît, la voix le remplit complètement. Les deux procédés alternent ou s'entremêlent parfois, et ce, tout au long des documentaires.

« J'aime bien la complicité avec l'auditeur sur le dispositif qu'il y a. On ne prétend pas que les sons sont arrivés comme par magie dans ses oreilles : il y a un artisanat derrière. Mais le moment de l'entretien c'est le moment où, c'est comme un halo de lumière qui se pose sur la voix. C'est une question de texture de la voix, de matière sonore où je vais essayer d'avoir la voix la plus intime possible pour qu'il n'y ait que ça qui parle à l'auditeur et que tout à coup le dispositif s'efface, quitte à le faire revenir à un autre moment. Ça crée du rythme aussi du souffle,

si je suis tout le temps là c'est chiant, si j'ai envie de me mettre c'est qu'il y a un sens que je sois là. »

Extrait d'un entretien avec Charlotte ROUAULT, documentariste.

Sa présence, elle l'identifie comme une façon d'assumer sa subjectivité. Elle m'a fait part plusieurs fois de cette peur de s'approprier la parole des autres. En se laissant entendre, elle fait comprendre à l'auditeur que ce n'est pas elle qui témoigne, elle écoute. Certes elle a cette fonction en tant que documentariste de devoir travailler avec la parole qui lui a été donnée, mais ce n'est pas la sienne. Elle peut donc se retirer ensuite pour laisser les voix prendre leur place et raconter pleinement leur histoire, car on sait que même si on ne l'entend plus, elle est là derrière. Dans *L'autre peine* elle choisit de s'exprimer en plus à travers une voix-off. Elle m'explique que ce choix a été difficile mais qu'il était nécessaire :

« La voix-off ça a été une décision très compliquée pour moi parce que je travaille pas du tout avec de la voix-off d'habitude. [...] C'est venu pour deux raisons. D'abord une raison liée au sujet lui-même, la prison produit cette honte donc cette difficulté pour les personnes à se dévoiler, parler de leur expérience, qui est quelque chose de très important dans le documentaire, et je me rendais compte que plein de choses ne pouvaient être dites par elles mais qui pour moi étaient très importante, que j'avais ressenties pendant le tournage très fortement. Des silences, des impossibilités d'être enregistrées, comme les compagnes de détenus citées à la fin et je me disais que ça racontait vraiment quelque chose donc il faut que ça apparaisse et comme ça ne peut pas être enregistré, ça peut passer par une voix-off. Après la deuxième chose c'est que j'étais très présente dans toutes les scènes d'interaction avec les femmes il y avait plein de moments qui étaient hyper importants pour moi, porteurs de sens, qui devaient figurer dans le documentaire et un peu malgré moi, alors que d'habitude j'essaie d'être assez silencieuses quand j'enregistre les gens en interaction, et bien là j'étais là. Quelque part les personnes sollicitaient ma présence, donc je me suis dit que ça avait du sens de clarifier ma position par

rapport à tout ça parce que je vais quand même apparaître, être très présente, donc ça permet d'explicitier ce que je fais là, ne pas donner que je suis la cousine de la personne parce qu'il y a des moments de grande proximité, pour clarifier ma position de documentariste. Et après comment je l'ai pensée, écrite, c'est quelque chose qui peut être assez vertigineux parce que quand on commence à écrire on a envie de dire tout ce qu'on pense. Et puis je me suis rendu compte que je parlais trop, et que je commençais à parler à la place des gens. Donc je me suis dit ça c'est pas possible, c'est exactement ce que je ne veux pas faire, donc j'ai plutôt commencé à monter à partir des séquences vivantes que j'avais avec les gens et des entretiens en me disant voilà, cette séquence-là typiquement il faut une voix-off et donc de l'écrire à partir des sons et ce que dit la personne et de faire attention de ne jamais illustrer, répéter, paraphraser ce que disait les personnes, de trouver ma place de documentariste mais laisser de la profondeur au témoignage et au son. Donc c'est presque quelque chose que j'ai fait à la fin d'écrire la voix-off, en cours de montage. »

Extrait d'un entretien avec Charlotte ROUAULT, documentariste.

Comme elle le souligne, cette voix-off a donc deux fonctions : une narrative, qui sert le sujet du documentaire, et une d'établissement de son personnage de documentariste, qu'elle a trouvé nécessaire d'ajouter en plus des séquences de vie où on l'entendait déjà.

Pas de voix-off pour *Sœurs de camp*, en revanche elle choisit tout de même d'ajouter quelqu'un qui ne témoigne pas sur sa propre histoire. Elle fait appel à Rémi DEMONSANT qui joue ce rôle de l'expert, pour apporter « un autre espace dans le documentaire et nous faire naviguer, entre le lien de la mémoire, l'histoire, comment on se reraconte les histoires. » (ROUAULT, 2021). Tout comme pour la voix-off elle insiste sur le fait de l'avoir choisi aussi « parce qu'il avait un côté expert, qu'il connaissait très bien l'endroit, il l'avait étudié et en même temps il avait une sensibilité par rapport à cet endroit-là. À aucun moment on a l'impression qu'il explique ce que disent les femmes ou que ce qu'elles disent illustre son propos ».

Le travail de Charlotte ROUAULT est intéressant sur ce point qu'elle mélange intelligemment les différents modes au sein d'un même documentaire. Cela crée plusieurs dimensions et des espaces clairs pour le spectateur qui sait qui il écoute et comment se placer face au sujet abordé. Elle sait avant même de commencer à tourner dans quels modes elle va se situer et c'est nécessaire pour obtenir des rushes correspondant à ce qu'elle avait imaginé :

« Très souvent j'entends des choses avant même d'avoir commencé à enregistrer. Alors ça va être très général, mais j'entends un rythme, j'entends des univers, par exemple j'entendais très fortement que je voulais qu'on soit dans leur quotidien en dehors de la prison, j'entendais très fort que je voulais aller chez elles, qu'on les entende dans leur cuisine, préparer leur sac, préparer les affaires pour le détenu, qu'on prenne le train ensemble, ça c'était des trucs qui m'habitaient déjà très fort avant le tournage. »

Extrait d'un entretien avec Charlotte ROUAULT, documentariste.

CONCLUSION

La plus grande difficulté pour un documentariste à traiter de la parole des autres surtout lorsque celle-ci relève d'un traumatisme, est de ne pas se l'approprier, et de respecter les limites de celui qui a parlé. Au moment du montage, l'auteur se retrouve souvent seul face à des heures de rushes qu'il va devoir organiser, habiller, pour reconstruire une histoire qui corresponde à celle qu'il a écouté mais qui est passée par le prisme de sa compréhension et de sa sensibilité. Chaque documentariste a sa particularité et sa façon de respecter ces limites. Dans cette partie on a pu étudier celle de Charlotte ROUAULT qui a gentiment accepté de participer à un entretien. On retient de son travail l'importance de faire entendre à l'auditeur sa présence, pour lui rappeler que cette parole, qu'elle tente de retranscrire au mieux, a tout de même été modifiée par son montage. Elle existe et ne s'en cache pas, c'est sa façon de respecter les personnes qu'elle a rencontrées, qui lui ont fait confiance et lui ont parlé.

Il aurait été intéressant de pouvoir entendre d'autres manières de faire, malheureusement aucune autre documentariste contactée n'a répondu. On se contentera donc de celle-ci qui est déjà très riche et peut être exploitée de plein de façons différentes.

Abordons maintenant le travail de montage du documentaire qui constituera la partie pratique de ce mémoire, en tachant d'appliquer certains des conseils reçus.

PARTIE 4 :

Partie Pratique du mémoire.

1. CHOIX DU FORMAT

Je savais avant même de réaliser les interviews que je voulais plutôt me diriger vers une série documentaire. En revanche je ne savais pas très bien quelle forme lui donner : aborder un thème autour de l'agression sexuelle avec plusieurs témoignages par épisode ? Lier plusieurs portraits selon la nature de l'agression ? Faire des portraits individuels ?

Avec la matière sonore disponible qui ne comprenait que les interviews des personnes traumatisées, la première solution a très vite été éliminée. En effet pour aborder un thème précis par épisode comme par exemple, la remontée des souvenirs, il aurait été pertinent d'avoir un ou plusieurs experts qui auraient apporté des informations cadrées en plus des témoignages du vécu de mes personnages. Or cela me semblait peu intéressant car on trouve déjà les séries *Ou peut-être une nuit*, de Charlotte PUDLOWSKI et *Violé.e.s : une histoire de dominations*, de Clémence ALLEZARD et Séverine CASSAR, qui sont très complètes et abordent déjà différents thèmes autour de l'inceste ou du viol. Je n'aurais rien eu à apporter à travers cette approche.

J'ai donc d'abord voulu faire des épisodes basés sur des portraits liés en fonction du « type » d'agression sexuelle vécu. En cours de montage, l'idée s'est transformée : je ferai un portrait par épisode. J'avais en effet beaucoup de mal en montage à lier plusieurs paroles. Lorsqu'elles abordaient le même sujet, l'oubli pour Eva et Jade par exemple, l'une prenait le dessus sur l'autre qui paraissait insignifiante, et je voulais à tout prix éviter ça. Les épisodes basés sur des portraits permettent d'aborder plusieurs fois le même sujet sans que l'auditeur ne se lasse. Celui-ci écouterait les épisodes qui l'intéressent et qui n'ont pas de vocation informative. Je cherche à faire entendre, à travers mon montage, des vécus d'agression avec la subjectivité de la personne qui raconte. Le but de ce projet est d'encourager d'autres personnes à parler, en entendant son histoire racontée par quelqu'un qui en aurait vécu une similaire, pour aider à se l'approprier. Vu la diversité des histoires et des ressentis sur le sujet, pour que le but soit atteint, la multiplicité des portraits est nécessaire.

2. ÉPISODE MONTÉ : COLIN

Pour la partie pratique du mémoire j'ai choisi de monter le portrait de Colin. Je n'avais pas envie de me confronter aux portraits sur l'inceste actuellement et, comme expliqué plus haut, la matière recueillie dans l'interview de Camille n'était pas suffisante, il aurait fallu au moins une interview de plus avec elle pour monter son histoire.

2.1 Reconstituer l'histoire

L'agression de Colin se déroule un soir de semaine à Toulouse il y a 5 ans. Il sortait fêter le diplôme d'un ami. La soirée avance, il boit de plus en plus et est sujet à un black-out. Quand il reprend conscience, il est chez un inconnu qui lui fait une fellation.

L'interview de Colin était très longue. Pendant 30 minutes, il a raconté chaque événement jusqu'au blackout dans les moindres détails. Les 30 minutes suivantes ne concernent plus l'agression sexuelle directement, il parle de son rapport conflictuel avec son père, des nombreuses années de thérapie qu'il a suivies, du diagnostic de son trouble de la personnalité borderline, de deux hospitalisations en psychiatrie.

J'ai choisi de garder quasiment intacte la chronologie de ce qu'il raconte, en commençant par le début de l'interview où il va chercher son carnet pour retrouver la date. Ensuite je garde quelques détails de la soirée montés en parallèle avec un extrait sonore du film *Le chant de la mer*, comme un voyage vers la fin de l'histoire de l'agression. Le montage est pensé comme ce genre de soirées, longues, dont les souvenirs restent flous le lendemain, mais avec quelques détails étonnement précis. On enchaîne avec la fois où il en a parlé devant son père, abordant ainsi rapidement son rapport compliqué à celui-ci. On suggèrera enfin le fait qu'il y a eu d'autres traumatismes, qui ne sont pas prononcés ici, mais qui consistent en son long parcours vers un diagnostic psychiatrique. La fin du portrait est aussi la fin de l'interview. Il s'adresse directement à moi et explique comment il abordait ce moment.

Le fait de garder la chronologie était important pour moi, c'est une façon de comprendre le chemin de pensée de la personne qui parle, malgré mes coupes très nombreuses et franches. D'une heure d'interview il ne reste qu'un peu moins de trois minutes de parole : je tenais à ce que celles-ci soient une représentation du personnage et pas une reconstitution complète de ma part.

2.2 Utilisation des modes documentaires

Le portrait est basé sur l'interview du personnage, on part donc d'une matière qui appartient au mode participatif. J'ai gardé celui-ci au début. Il s'adresse à l'auditeur à travers moi, et nous présente un objet qui lui est cher. Grâce à ce procédé, on peut le suivre plus facilement vers son histoire durant laquelle j'efface toute intervention de ma part ou adresse directe qu'il y aurait pu avoir. On reprend possession de notre corps face à lui quand le documentaire se termine, en repassant par le mode participatif quand il me parle de ce qu'il a ressenti à l'idée de me raconter son expérience d'agression sexuelle.

En dehors de ces deux moments, on se situe plutôt autour du mode réflexif avec l'utilisation des extraits de bandes sonores de films qui correspondraient à une expression de ma part en réponse aux paroles de Colin.

2.3 Utilisation des extraits de bandes sonores de films

Les trois films ont en commun leur rapport à l'enfance. J'ai fait ce choix car le sujet abordé étant très dur, il me semblait nécessaire d'adoucir cette parole avec quelque chose qui ramène à l'imaginaire, comme les films d'animation (*Le Chant de la Mer* et *Les 5 Légendes*). Ils constituent également, à travers leur caractère personnel, une forme d'expression de mon personnage d'auteur dont on n'entend jamais la voix ou l'histoire.

2.3.1 *Le Chant de la Mer (Song of the Sea)*, Tomm MOORE, 2015

Cet extrait intervient lorsque Colin parle de se « reraconter l'histoire ». Celle-ci étant très longue, j'ai choisi de ne garder que quelques bouts, comme des petits souvenirs qui ressurgiraient, montés en alternance avec cet extrait du *Chant de la Mer* (MOORE, 2015) où le personnage est en voiture et énumère les lieux marquants devant lesquels il passe jusqu'à son point d'arrivée. L'utilisation de cet extrait et de sa musique de conte, permet le passage vers l'imagination : tout ce qui est raconté désormais est l'histoire que Colin a reconstituée grâce à ses amis, à son carnet, à sa psy. Il reprend également l'idée des différentes étapes de la soirée, qu'il a minutieusement racontées mais qui ne pouvaient toutes être montées, jusqu'à la fin de celle-ci : « Et le moment où je prends conscience et je me réveille, y a quelqu'un que je connais pas qui a sa bouche autour de mon sexe. »

2.3.2 *Billy Elliot*, Stephen DALDRY, 2000

L'utilisation de *Billy Elliot* semblait assez évidente dans le contexte du rapport conflictuel avec le père. Colin en parle beaucoup dans son interview, mais j'en garde finalement très peu dans le montage final : uniquement ce qui tourne autour de l'annonce de l'agression vécue. J'utilise l'extrait pour accentuer le fait que ça a été une part importante de sa vie, bien qu'elle ne soit pas développée ici. L'extrait est en anglais, au risque que certains auditeurs ne comprennent pas les propos échangés au sein du dialogue. Je pense que les émotions sont suffisamment claires même sans comprendre en détail l'échange entre Billy, son père et sa grand-mère. Le français donnait trop d'importance à ce qui était dit, l'utilisation de l'extrait perdait en subtilité.

2.3.3 *Les 5 Légendes (Rise of the Guardians)*, Peter RAMSEY, 2012

C'est l'histoire de Jack Frost, un personnage de légende pour enfant qui ne peut être vu, et qui en souffre. L'extrait appuie sa déclaration sur le fait qu'il ait vécu d'autres traumatismes plus grands. Pour lui, les nombreuses années avant d'enfin pouvoir établir un diagnostic de son trouble de la personnalité *borderline* ont été plus difficiles à supporter que cette agression sexuelle, et l'ont mené à une tentative de suicide et deux hospitalisations en psychiatrie. Je connaissais Colin et ne savais pourtant rien de toute son histoire. En France, 1 femme sur 7 et 1 homme sur 25 déclarent avoir été victimes au moins une fois d'une forme d'agression sexuelle. Le sujet est de plus en plus abordé, mais le nombre de personnes victimes que l'on côtoie sans en avoir la moindre idée est très élevé. La présence de cet extrait est là pour le souligner, de façon un peu moins grave, plus suspendue.

Après avoir affirmé toutes ces idées sur le portrait monté, on va le soumettre à l'écoute d'autres personnes qui devront ensuite répondre à un questionnaire disponible en annexe p.

3. TEST DE PERCEPTION DE L'AUDITEUR

Le but de ce test est d'identifier l'origine de la narration perçue par l'auditeur.

Lien vers le documentaire écouté :

<https://soundcloud.com/user-954306255/portrait-n1-depart-dune-soiree-arrosee/s-zV9DQe9dBWy?si=4f1bf96d832c46eba7308953e37e498e>

3.1 Réponses et statistiques par question

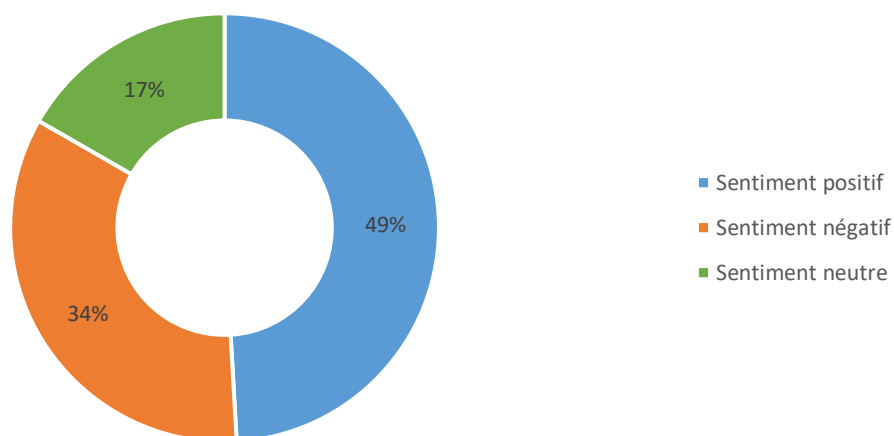
En tout 56 personnes ont écouté le documentaire et répondu au questionnaire.

Question n°1 : *En 3 mots, quel est votre ressenti après cette écoute ?*

54 personnes ont répondu à cette question.

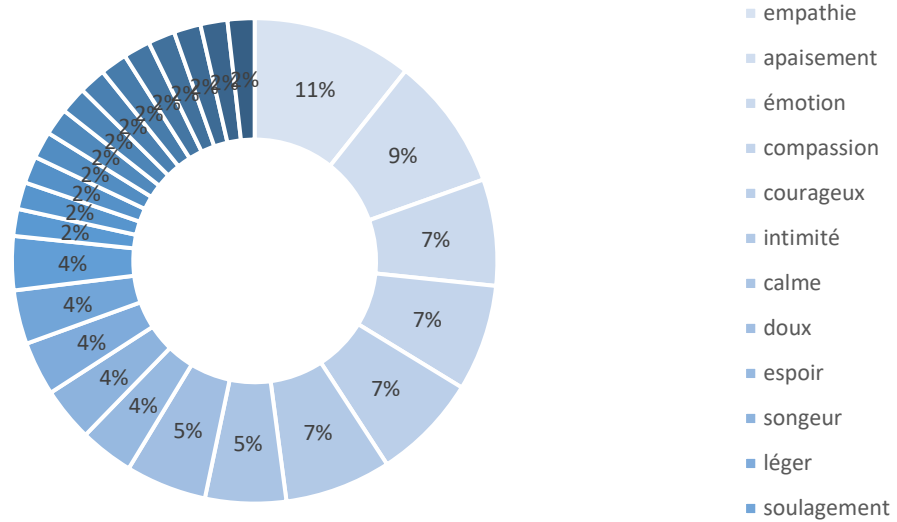
J'ai relevé 114 mots, dont 63 différents que j'ai classés en trois catégories : la catégorie du sentiment positif, celle du sentiment négatif et celle du sentiment neutre. Les mots se répartissent comme tel :

Mots répartis en 3 catégories : sentiment positif, négatif ou neutre (en %) :



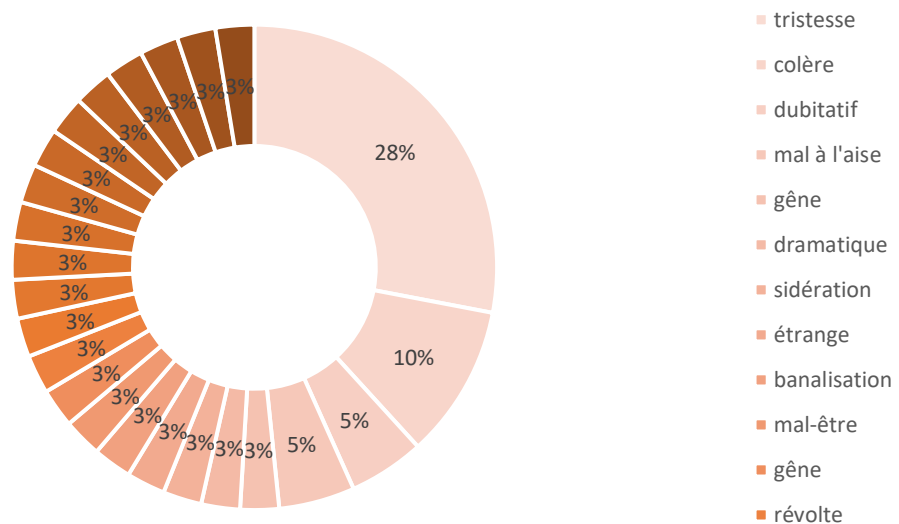
26 mots différents appartiennent à la catégorie des sentiments positif :

Sentiments positifs (en %) :



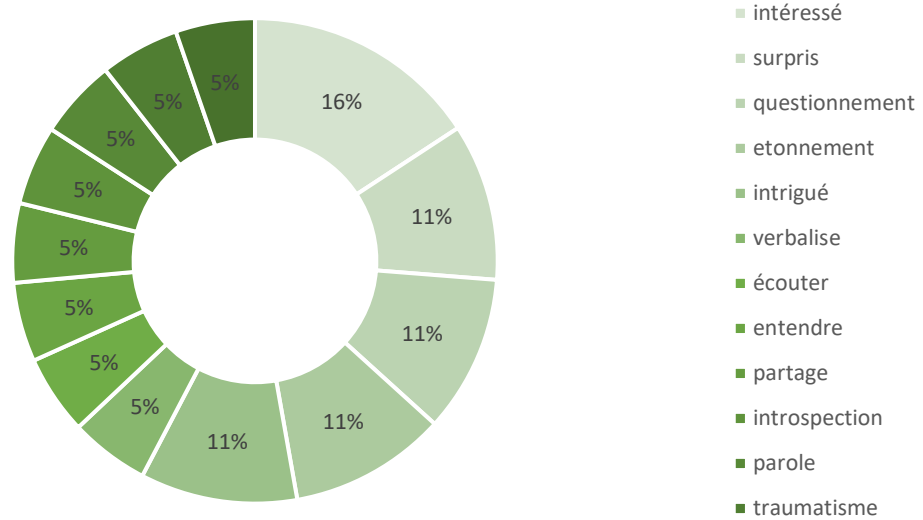
24 mots différents appartiennent à la catégorie des sentiments négatif :

Sentiments négatifs (en %) :



13 mots différents appartiennent à la catégorie des sentiments neutres :

Sentiments neutres (en %) :

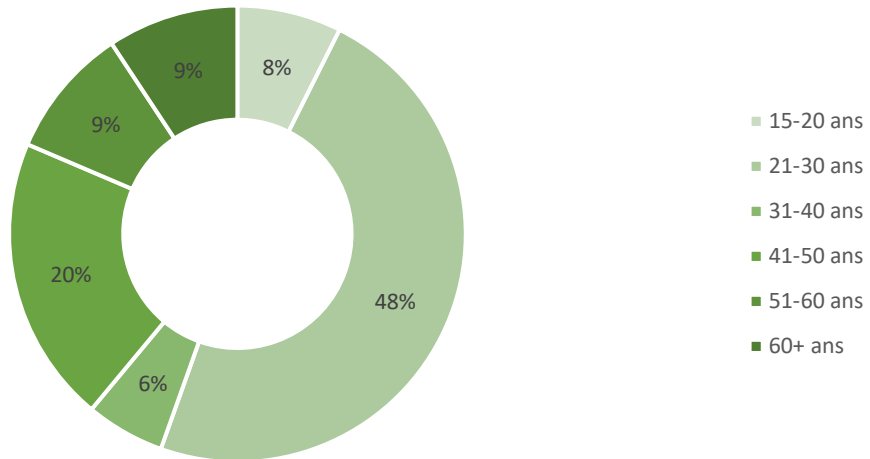


Enfin, bien que la majorité des mots utilisés témoignent d'un sentiment positif, le mot le plus cité est « tristesse », qui revient 11 fois et qui appartient au domaine des sentiments négatifs. En deuxième et troisième position ce sont des mots appartenant à la catégorie des sentiments positifs : empathie (6 fois) et apaisement (5 fois).

Question n°2 : Quel âge avez-vous ? Quelle est votre activité professionnelle ?

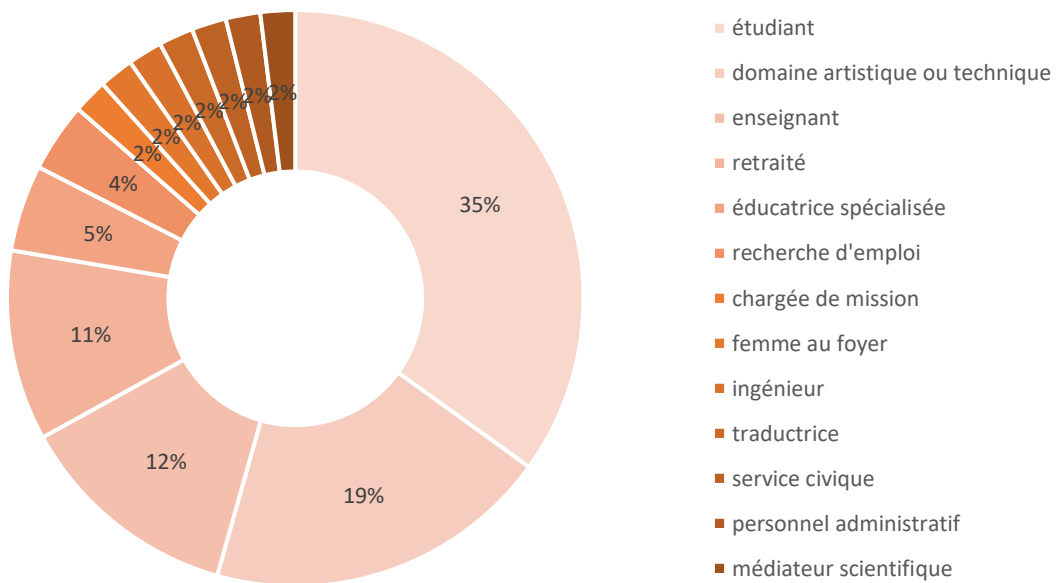
56 personnes ont répondu à cette question. 54 ont spécifié leur âge, 56 ont spécifié leur profession.

Âge des personnes ayant participé au test (en %) :



La moyenne d'âge est de 36 ans. La valeur médiane se situe entre 26 et 27 ans.

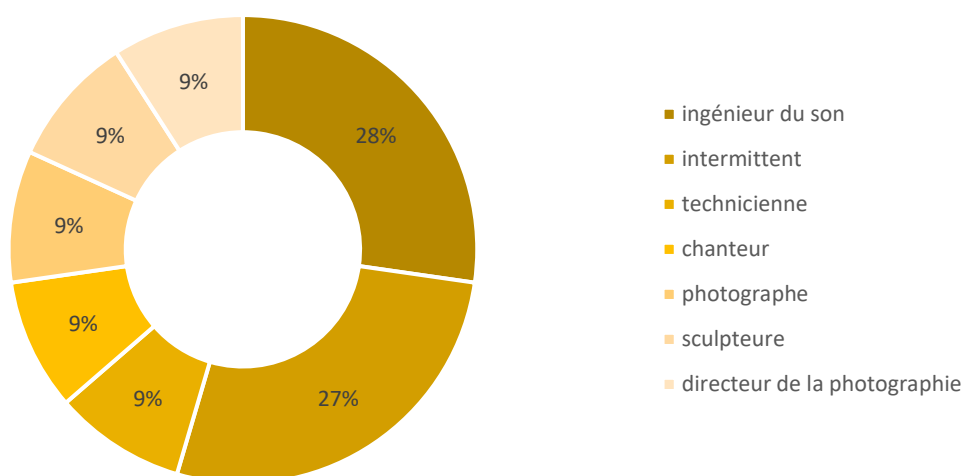
Profession des personnes ayant participé au test (en %) :



Parmi les étudiants, la moitié étudie dans le domaine du son ou du cinéma, les autres n'ont pas spécifié.

Parmi les personnes travaillant dans le domaine artistique ou technique, on trouve les métiers suivants :

Métiers artistiques ou techniques (en %) :



Question n°3 : Qu'avez-vous compris de l'histoire racontée ?

56 personnes ont répondu à cette question.

Toutes les personnes ayant répondu ont compris le contexte de l'agression sexuelle et en quoi celle-ci consistait.

Quelques zones de floues ont été soulevées au niveau de la compréhension :

- Ce qu'il reproche à son père (5 fois)
- S'il a été drogué par la personne avant l'agression (3 fois, cela n'était pas dit par Colin dans son interview)
- Quel est l'autre trauma dont il fait la mention ? (1 fois)

Deux personnes ont compris qu'il avait subi d'autres agressions qu'il considère plus grave que celle-là.

Question n°4 : Quelles phrases/mots/passages vous ont marqués ?

54 personnes ont répondu à cette question.

Les deux événements du portrait les plus marquants selon les réponses sont la phrase « Et le moment où je reprends conscience et je me réveille, il y a quelqu'un que je ne connais pas qui a sa bouche autour de mon sexe. » qui est citée 22 fois, et l'idée de me parler comme s'il se parlait à lui pour se raconter encore une fois l'histoire, mentionnée 19 fois.

Ensuite on trouve la nécessité d'utiliser le mot viol plutôt qu'agression sexuelle pour choquer le père (12 fois).

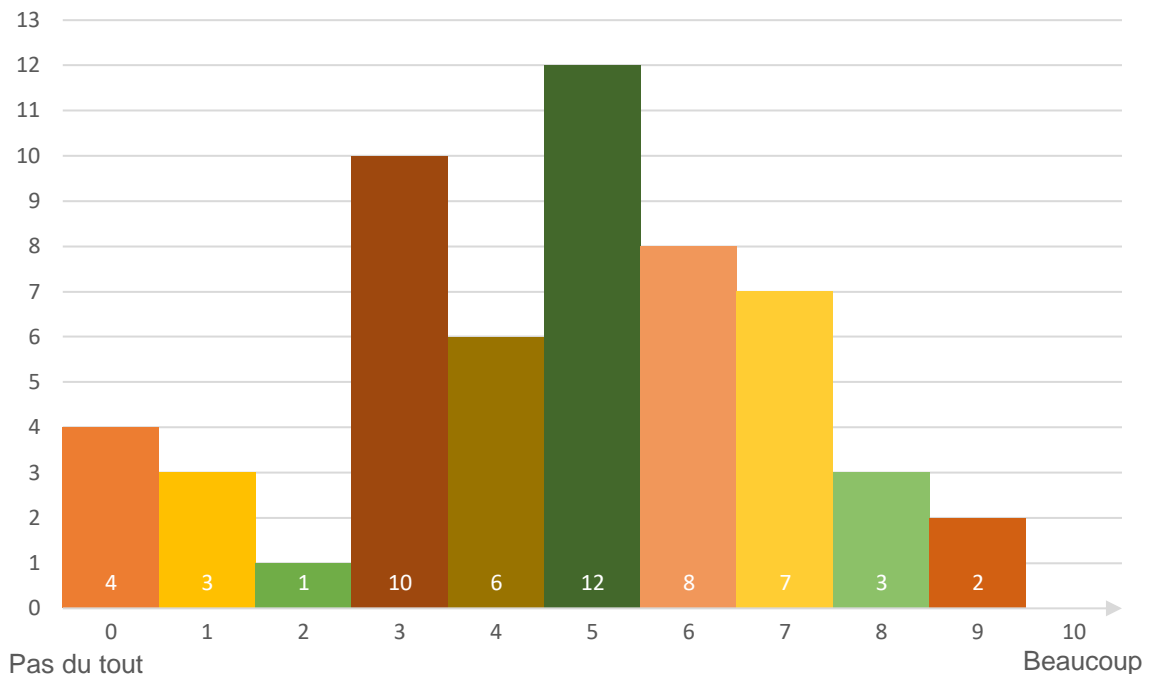
Puis à égalité, la minimisation du trauma vécu par rapport à d'autres, et les reproches au père (9 fois). La précision de la date et l'heure données, écrites dans le carnet a aussi été mentionnée 5 fois.

Sinon, 3 personnes parlent de l'extrait de *Billy Elliot*, 2 de celui du *Chant de la Mer*, 2 du mot « Black-out », 1 des silences.

Question n°5 : Estimez votre identification au personnage qui raconte son histoire.

56 personnes ont répondu à cette question.

Nb de réponses



La moyenne est de 4,6 et la valeur médiane est de 5.

Question n°6 : Qu'est ce qui selon vous participe ou non à cette identification ?

55 personnes ont répondu à cette question.

L'identification au personnage est beaucoup associée au recul qu'il a sur la situation, à sa façon calme de parler de son histoire (13 fois). Pour 5 personnes cependant, ce recul a créé l'effet inverse. Le sujet choisi a aussi été invoqué comme une raison de l'identification à Colin (5 fois).

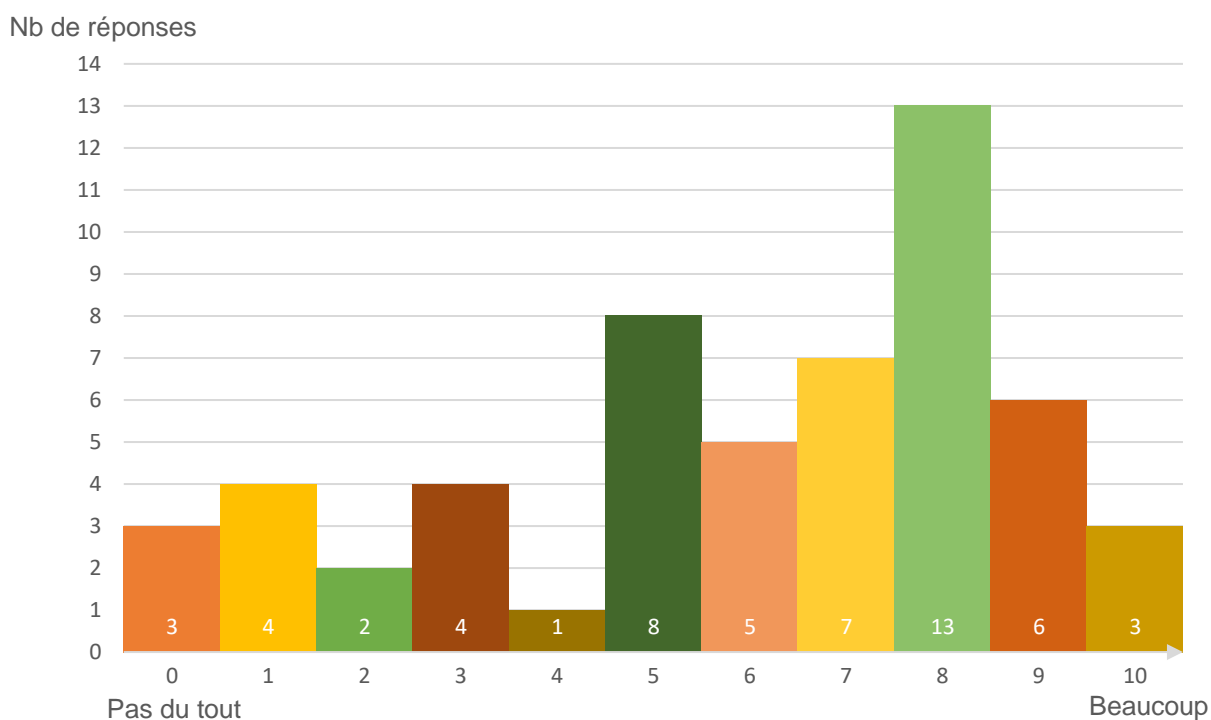
Parmi les procédés de montage, 7 personnes ont trouvé que le côté décousu de la soirée était bien rendu et que les détails choisis de celle-ci permettaient de s'identifier à lui, voire de penser que ça aurait pu leur arriver (3 fois). Les extraits sont mentionnés 3 fois comme aide à l'identification au personnage.

Les raisons principales de non-identification sont liées à l'âge et le genre de Colin (16 fois), ainsi qu'au fait de n'avoir pas vécu d'expérience similaire (17 personnes invoquent cette raison pour expliquer un certain détachement).

Dans les raisons liées à des procédés de réalisation du documentaire on retiendra les extraits qui perturbent la compréhension (3 fois), le manque de détails (3 fois), le contraste entre la douceur du documentaire et le sujet abordé (1 fois) et la durée trop courte du documentaire (1).

Question n°7 : *Estimez votre identification à l'autrice du documentaire.*

56 personnes ont répondu à cette question.



La moyenne est de 5,9 et la valeur médiane est de 7.

Question n°8 : *Qu'est ce qui selon vous participe ou non à cette identification ?*

56 personnes ont répondu à cette question.

La principale source d'identification à moi citée est la tranquillité et le calme du montage (14 fois). Ensuite c'est l'intérêt pour le sujet et le fait d'avoir donné la parole

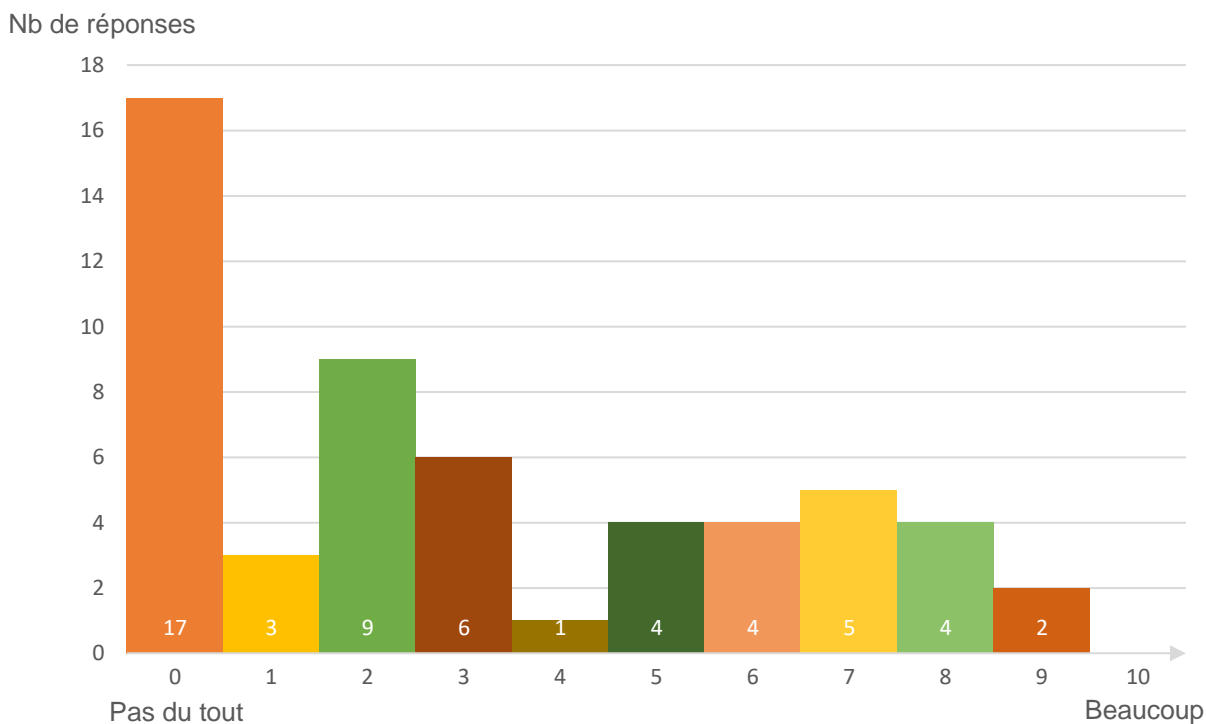
à quelqu'un à ce propos (13 fois). Les extraits ont aussi été perçus comme une expression de ma part (8 fois). 16 personnes ont parlé de se trouver dans ma position du fait d'écouter eux aussi le témoignage ou d'entendre Colin s'adresser directement à moi avec le tutoiement à la fin du documentaire.

Ce qui ne permettait pas l'identification était l'absence de ma voix ou d'information sur moi (8 fois).

8 personnes ont également exprimé la difficulté de répondre à cette question à cause du fait que l'on se connaît.

Question n°9 : Les extraits de films vous ont-ils gênés ?

55 personnes ont répondu à cette question.

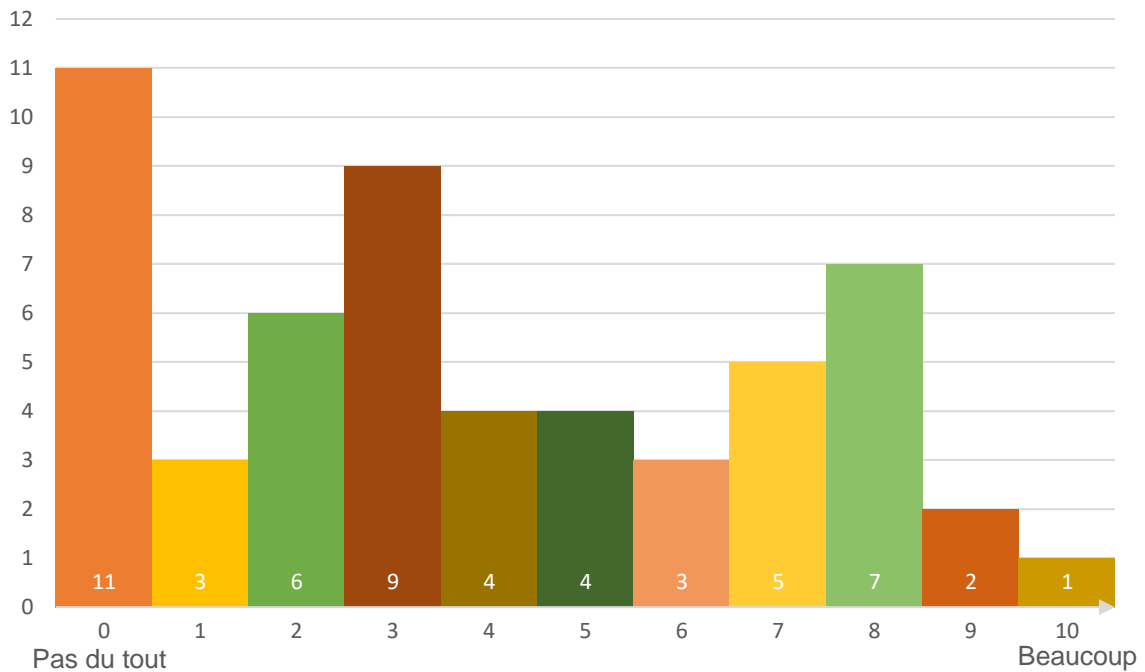


La moyenne est de 3,1 et la valeur médiane est de 2.

Question n°10 : Vous ont-ils aidé à la compréhension ?

55 personnes ont répondu à cette question.

Nb de réponses

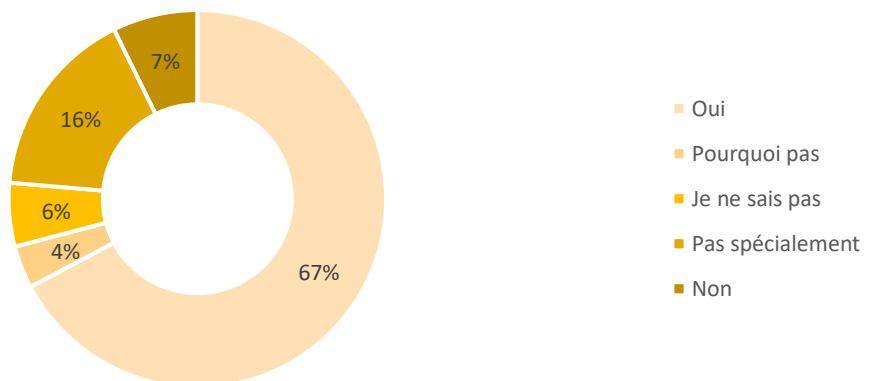


La moyenne est de 3,7 et la valeur médiane est de 3.

Question n°11 : Aimerez-vous entendre d'autres portraits comme celui-ci racontant différents vécus d'agressions sexuelles ?

55 personnes ont répondu à cette question.

Réponse à la question (en Pourcent) :



Question n°12 : Autres remarques :

28 personnes ont répondu à cette question.

Dans les remarques en plus, 10 personnes saluent les qualités respectueuses, simples, douces et calmes du documentaire. 4 expriment avoir été gênées par les extraits de films qu'elles n'ont pas compris, 5 au contraire trouvent que c'était un point positif du documentaire. 3 personnes trouvent qu'il manque des informations pour mieux comprendre. 8 personnes manifestent leurs encouragements et félicitations.

3.2 Analyse des résultats par rapport aux attentes

Comme je m'y attendais le public touché correspond majoritairement à des étudiants ou personnes en rapport plus ou moins direct avec le milieu artistique, pour la plupart dans la vingtaine. C'est principalement l'audience visée par ce genre de projet. Il est tout de même intéressant d'essayer de l'ouvrir à des personnes plus âgées ou qui se sentiraient moins concernées par le sujet, surtout que dans les résultats obtenus, ces personnes ont fait des retours pour la plupart très positifs également.

Le sujet principal du documentaire à savoir, l'agression sexuelle, a été compris par tous. Les erreurs ou difficultés de compréhension se trouvaient sur les sujets que j'avais volontairement élagués : le rapport conflictuel entre Colin et son père et les autres traumatismes vécus. Les auditeurs gênés par cet ellipse étant minoritaires dans l'ensemble des personnes ayant répondu au questionnaire, je suis confortée dans le choix de ne pas avoir développé cette partie. Ainsi le sujet principal du portrait reste bien celui que je voulais traiter. Beaucoup parlent du rapport compliqué au père : je pense que c'est lié à l'utilisation de l'extrait de *Billy Elliot* qui a été très efficace pour appuyer ce sujet qui ne représente en réalité que quelques phrases montées de Colin. Je suis contente de ça car l'extrait a eu l'effet escompté, malgré l'anglais qui était un frein potentiel à la compréhension qui a été compensé par la notoriété du film, souvent reconnu et donc compris.

Les auditeurs se sont plus identifiés à moi qu'à Colin. C'est souvent lié au fait de ne pas avoir vécu sa situation et donc d'avoir l'impression de se retrouver en position d'écoute, comme moi. Les procédés d'identification qui ont été relevés sont souvent des procédés mis en œuvre au montage, comme par exemple le côté décousu de la soirée. Les extraits ont été cités comme principal vecteur d'identification et beaucoup les ont reconnus comme symbolisant ma voix. Les adresses directes de

Colin, au début ou à la fin y ont aussi joué un rôle. La douceur du documentaire est beaucoup ressortie comme un élément participant à l'identification soit à Colin, soit à moi : elle permet de s'accrocher plus facilement à ce qu'il dit, sans prendre de plein fouet la dureté du propos et devoir mettre de la distance pour se protéger.

Les extraits de films n'ont pas gêné dans la majorité des cas. Étonnamment, la plupart considèrent qu'ils ont peu aidé à la compréhension lorsqu'ils évaluent cette question sur 10, pourtant dans d'autres réponses écrites, ils ont souvent été interprétés comme je le voulais. Beaucoup mentionnaient le fait qu'ils parlaient à ma place, et ceux de *Billy Elliot* et *Le Chant de la Mer* ont très bien été associés à ce qu'ils représentaient : la relation compliquée avec le père et la déambulation dans les pensées et les souvenirs de la soirée. Ces statistiques restent donc assez difficiles à interpréter, peut-être la question était-elle mal posée ?

La plupart des auditeurs aimeraient entendre d'autres portraits comme celui-ci. Ceux ayant répondu « pas forcément » précisaient toujours que c'était leur avis mais qu'ils trouveraient ça bien que ces portraits existent car cela pourrait faire du bien à d'autres de les écouter. Je suis très contente des retours que j'ai eus sur le projet car ils sont globalement très positifs, tant de la part des personnes que je connais que de celles que je ne connais pas. C'est très encourageant dans l'idée de poursuivre ce projet plus tard.

CONCLUSION

Du point de vue de la réception, la réalisation de ce portrait est plutôt une réussite. En effet tous les enjeux narratifs sont compris, et beaucoup ressentent du respect et une certaine pudeur face à la personne qui raconte son histoire, chose qui me tenait très à cœur. Le projet semble se tenir aux oreilles de ceux qui l'ont écouté et ils manifestent majoritairement une envie d'en entendre plus. C'est encourageant pour la suite : si je décide de continuer ce type d'interviews et de les monter pour vraiment réaliser cette série au-delà du projet de mémoire, j'ai trouvé un public qui soutiendrait volontiers cette idée.

Maintenant, tout comme pour les interviews, le montage de ce portrait m'a demandé beaucoup d'énergie. Le sujet est difficile à aborder mais il reste ensuite difficile à restituer, car la question du respect de la parole est très difficile à traiter. Faire entendre ma présence est nécessaire pour que l'auditeur garde à l'esprit que le témoignage n'est pas brut. J'ai choisi de la manifester ici par les extraits de films, et les adresses directes de Colin, de rendre le montage évident par des coupes parfois très sèches, mais on pourrait envisager d'autres procédés sur de prochains portraits. Quoiqu'il arrive ce projet se développera sur plusieurs années, car il est trop difficile psychologiquement pour moi de ne faire que ça. Il est nécessaire de prendre du recul pour traiter du traumatisme, tant pour la personne qui témoigne, que pour la personne qui l'écoute et qui retranscrit ensuite sa parole. Le fait d'avoir attendu plusieurs mois entre la tenue des interviews et le montage du documentaire a été, j'en suis sûre, bénéfique au résultat final. J'ai eu le temps de réfléchir à la forme du portrait, à ma propre situation, et de me mettre en retrait par rapport aux personnes qui m'ont parlé pour mieux les représenter. En n'étant pas dans le vif des interviews qui m'avaient complètement bouleversées, j'ai évité des maladresses certaines, comme la volonté de tout révéler, ou un registre plus colérique ou dramatique qui ne correspondrait pas à cette envie d'encourager la parole.

CONCLUSION

Les recherches sur le traumatisme nous ont permis de comprendre à quels endroits se situent les blocages de la parole autour de l'événement traumatique. On retiendra que la dissociation est en grande partie responsable des problèmes de mémoire et des comportements à risques des victimes qui suivent l'expérience et sont le premier frein qu'elles rencontrent face à la volonté de parler. Ensuite il y a une grande part de responsabilité collective dans le silence qui se joue autour des traumatismes, qu'ils soient publics comme celui lié à la Shoah par exemple, ou personnels concernant des violences. De ces constats, on a cherché des trajectoires pour contourner ces blocages d'autant plus forts que la construction se fait par couches. L'entretien non-directif est celui que nous avons retenu dans la pratique psychothérapeutique de la parole car il respecte le rythme et la volonté de la victime dans son rapport à ce qu'elle est capable de dire ou non.

Pour appliquer cela à des interviews destinées à la diffusion dans le cadre d'un documentaire radiophonique, on a resserré la méthode de l'entretien non-directif vers un entretien dit « semi-directif » qui permet de traiter d'un sujet destiné à un auditoire, tout en laissant une liberté maximale à la personne qui raconte son histoire.

On a ensuite testé cette méthode dans la réalisation d'interviews à propos d'expériences de violences sexuelles vécues qui reprenaient les concepts précédemment étudiés. De cette expérience il est ressorti que la méthode était fonctionnelle mais que chaque entretien a pour particularité d'être particulièrement coûteux en énergie et que les erreurs commises par l'interviewer se multiplient avec la fatigue. Il est donc important de considérer un temps de préparation long, mais également un temps de réadaptation avant de mener le suivant, nécessaire pour que celui-ci se déroule au mieux.

À la suite de ça on s'est confrontés à la difficulté de porter cette parole jusqu'à un public sans se l'approprier et toujours dans le respect du témoin. On a choisi pour cela de fonctionner à la méthode de Charlotte ROUAULT, en gardant la présence du documentariste audible pour dévoiler le dispositif « montage » à l'auditeur. Cette technique a été très bien reçue par l'audience et a rempli le cahier des charges que

l'on s'imposait sur le respect de la parole traumatique. Le format série choisit semble également pertinent, d'après les résultats du test de perception, d'autres portraits du genre pourraient voir le jour et seraient volontiers accueillis par un public dans un but parfois thérapeutique, d'acceptation de sa situation, parfois informatif, tout aussi important pour sensibiliser à propos de la question des violences sexuelles qui reste taboue à plein d'endroits.

Toute fois si ce projet continue, il faudra prendre le temps de le développer différemment. Éventuellement à plusieurs, pour alléger la charge psychologique de porter des témoignages aussi durs jusqu'à l'écoute publique.

BIBLIOGRAPHIE

Littérature :

BERTHOLON, Philippe, *La Métakiébiologie. La mécanique du mieux être*, Escalquens, Éditions Dangles, 2012

CASTELLAN, Yvonne, *Initiation à la psychologie sociale*, Paris, Armand Colin, 1977

DUSSY, Dorothée, *Le berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*, Livre I, Marseille, Éditions la Discussion, 2013

DELEU, Christophe, *Le documentaire radiophonique*, Paris, L'Harmattan, collection « ina EDITIONS », 2013

DESPENTES, Virginie, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006

FOÏS, Giulia, *Je suis une sur deux*, Paris, Flammarion, 2020

GROF, Christina, Stanislav, *Théorie et pratique de la respiration holotropique*, Paris, Dervy, 2014

GUENO, Jean-Pierre, *Premières fois. Le livre des instants qui ont changé nos vies*, Paris, Libro, Radio France, 2003

HALL, Edward T., *La dimension cachée*, Paris, Seuil, 1978

LAMY, Liza, *SUBMERSION : Explorer l'expérience de la noyade par l'installation sonore*, Mémoire de fin d'études, École nationale supérieure Louis-Lumière, Son, 2020

PUDLOWSKI, Charlotte, *Ou peut-être une nuit, inceste : la guerre du silence*, Paris, Grasset, 2021

RÉMOND, Edith, *L'interview*, Paris, Victoires Editions, collection « Métier Journaliste », 2007.

ROUÉ, Julie, *La question du « je »*. *Traiter de l'intime dans le documentaire radiophonique*, Mémoire de fin d'études, École nationale supérieure Louis-Lumière, Son, 2008

SUDRE, René, *Le huitième art*, Paris, Julliard, 1945.

VALSINER, Jaan, VAN DER VEER, Rene, *The social mind. Construction of the idea*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000

VAN CAMPENHOUDT, Luc, QUIVY, Raymond, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, 4^e édition, 2011

Articles :

AZÉMA, Jean-Pierre, BADINTER, Elisabeth, et al., « Liberté pour l'histoire », dans *Libération*, 2005

DESGRANGES, Béatrice, EUSTACHE, Francis, « Les conceptions de la mémoire déclarative d'Endel Tulving et leurs conséquences actuelles », dans *Revue de neuropsychologie*, Volume 3, 2011

DUPONT, Arlette, VAUME, Henri, « La radio interroge : de l'interview-rite à l'interview confession », dans TARDIEU, Jean, *Grandeurs et faiblesses de la radio*, Paris, Unesco, 1969.

ISINGRINI, Michel, TACONNAT, Laurence, « Mémoire épisodique, fonctionnement frontal et vieillissement », dans *Revue Neurologique*, 164, 2008

MANTOUX, Raphaëlle, « LSD, la série documentaire : l'émission des accros au doc radio », *Téléobs*, 24 septembre 2016

MORIN, Edgar, « L'interview dans les sciences sociales et à la radio-télévision », dans *Communications*, 7, 1966

PHELPS, Elizabeth, "human emotion and memory: interactions of the amygdala and hippocampal complex", *Current Opinion in Neurobiology*, Vol. 14, n°2, 2004

PITERBRAUT-MERX, Tal, « Enfance et vulnérabilité. Ce que la politisation de l'enfance fait au concept de vulnérabilité », *Situations de vulnérabilité : paroles, savoirs, pouvoirs*, Les cahiers du CERFEE, n°57, 2020

ROGERS, Carl, « The non-directive method as a technique for social research », *American Journal of Sociology*, Vol. 50, n°4, 1945

STOOP, Ron, *The Basolateral Amygdala is essential for rapid escape: A human and rodent study*, *Cell*, Volume 175, Issue 3, October 2018

TULVING, Endel, *Organization of memory*, New York: Academic Press, 1972

Radio :

ALLEZARD, Clémence, CASSAR, Séverine, *Violé.és : une histoire de dominations*, La Série Documentaire, France Culture, 2020

CHAUDET, Émilie, *Internés de force*, Les pieds sur terre, France Culture, 2017

FISH, Yohan, *Le souffle du phacochère*, Arte Radio, 2012

HAUTER, Claire, *Psychoses*, Arte Radio, 2007

MILOT Alice, *Séquestrées*, Les pieds sur terre, France Culture, 2021

PUDLOWSKI, Charlotte, « Ce que ma mère ne m'avait jamais dit », *Ou peut-être une nuit*, épisode 1, Louie Média, 2021

PUDLOWSKI, Charlotte, « Apprendre à se taire », *Ou peut-être une nuit*, épisode 2, Louie Média, 2021

PUDLOWSKI, Charlotte, « Le monde que construit l'inceste », *Ou peut-être une nuit*, épisode 6, Louie Média, 2021

ROUAULT, Charlotte, *L'autre peine*, 2019

ROUAULT, Charlotte, BORIES, Benoît, *Sœurs de camp*, Arte Radio, 2013

Filmographie :

DALDRY, Stephen, *Billy Elliot*, 2000

DEPARDON, Raymond, *Urgences*, 1987

LANZMANN, Claude, *Shoah*, 1985

MOORE, Tomm, *Song of the Sea*, 2015

OPHÜLS, Marcel, *Le Chagrin et la Pitié*, 1971

POUKINE, Alexe, *Sans Frapper*, 2019

RAMSAY, Lynne, *A beautiful day*, 2017

RAMSEY, Peter, *Rise of the Guardians*, 2012

VINTERBERG, Thomas, *Festen*, 1998

ANNEXES

1. Questionnaire

Introduction :

[TW : Agression sexuelle]

Ce questionnaire est la dernière étape vers la fin du mémoire, j'ai besoin de vos réponses concernant l'expérience d'écoute de ce portrait :

<https://soundcloud.com/user-954306255/portrait-n1-depart-dune-soiree-arrosee/s-zV9DQe9dBWy?si=4f1bf96d832c46eba7308953e37e498e>

Merci beaucoup de votre participation !

Attention : Ce portrait est celui d'un homme ayant subi une agression sexuelle il y a maintenant 5 ans. Bien que le montage soit réalisé dans le but qu'un maximum de monde puisse l'écouter, le sujet abordé reste compliqué.

L'agression n'est pas décrite en détail, juste mentionnée.

Questions :

En trois mots, quel est votre ressenti après cette écoute ?

Quel âge avez-vous ? Quelle est votre activité professionnelle ?

Qu'avez-vous compris de l'histoire racontée ?

Quelles phrases/mots/passages vous ont marqués ?

Sur une échelle de 0 à 10 (0 = pas du tout, 10 = beaucoup) :

Estimez votre identification au personnage.

→ Qu'est-ce qui selon vous participe ou non à cette identification ?

Sur une échelle de 0 à 10 (0 = pas du tout, 10 = beaucoup) :

Estimez votre identification à l'autrice du documentaire.

→ Qu'est-ce qui selon vous participe ou non à cette identification ?

Sur une échelle de 0 à 10 (0 = pas du tout, 10 = beaucoup) :

Les extraits de films vous ont-ils gênés ?

Sur une échelle de 0 à 10 (0 = pas du tout, 10 = beaucoup) :

Vous ont-ils aidés à la compréhension ?

Aimeriez-vous entendre d'autres portraits comme celui-ci racontants différents vécus d'agression sexuelle ?

Autres remarques :

2. Entretien avec Charlotte ROUAULT

Questions préparées :

L'autre peine

Est-ce que tu étais seule pour ce documentaire ?

Choix de faire un documentaire long et pas une série sur le sujet au vu des nombreuses problématiques ?

Chronologie du déroulé de ce documentaire, Cb d'heures de rushes, préparation des questions par rapport au fait d'avoir été beaucoup sur place ?

Quand tu fais l'interview de la fille la mère était-elle présente ?

À quel moment tu arrêtes d'enregistrer de nouvelles interviews ? Est-ce que tu montes en parallèle ?

À quel moment tu choisis d'intégrer une voix-off à ce documentaire ?

Moment du rassemblement pour l'homme décédé en prison, tu étais là-bas mais tu choisis de le raconter, est ce que tu as pu enregistrer ce moment ?

Vivre dans le secret, le mensonge tout le temps, est ce que ça a créé des difficultés pour accéder à leur parole ?

Tu parles de l'incompréhension face au sujet que tu veux aborder, est-ce que c'est courant et comment tu gères ça même avec tes proches par exemple ?

Sœurs de camp

Tu peux expliquer ce choix de la voix de Rémi Demonsant, responsable de l'association pour perpétuer le souvenir des internées des camps de Brens et de Rieucros ? Est-ce que c'est lui qui t'a mis en contact avec ces femmes ?

Ces femmes rient beaucoup et parlent presque avec une certaine nostalgie, tu t'y attendais ? Est-ce que ça a joué sur ta façon d'aborder le montage, par rapport à ce que tu avais pu imaginer sur un sujet comme celui-ci ?

Commun

Dans les deux docs on entend une femme dire ah ça je ne peux pas vous dire, c'est trop dur, comment tu réagis à ça ?

Tu montes tes arrivées, des moments d'échanges avec les personnes, tu es très présente dans les documentaires mais on n'entend jamais tes questions, pour toi quelle est la fonction de ces moments, et pourquoi tu choisis de finalement t'effacer quand elles parlent ?

Les sons additionnels des deux documentaires ce sont des prises que tu fais toi ?

Question d'avoir travaillé surtout avec des femmes ?

Retranscription :

L : À propos de l'autre peine, je voulais savoir si tu étais seule pour toute la réalisation de ce documentaire, du début jusqu'à la fin et comment ça s'est passé par rapport à ça ?

CHARLOTTE : Oui en effet j'ai réalisé le documentaire toute seule. Alors au départ j'avais un ami photographe qui était intéressé par mon idée et qui avait envie de m'accompagner et en fait assez rapidement je me suis rendue compte que je n'arrivais pas à rencontrer les personnes avec l'aspect photo. Ça rendait tout plus compliqué. Je pense aussi que, c'était un univers très féminin, puisque les personnes qui soutiennent les détenus sont majoritairement des femmes, y avait un truc qui passait... Le fait qu'il y avait un homme avec un objectif, on aurait pu réussir au bout d'un moment, mais même moi ça me gênait un petit peu, donc j'ai fini par continuer seule, même pour toute la conception, la prise de son, le montage. Est intervenu un mixeur à la fin, donc je suis arrivée avec quelque chose de déjà très monté et pré-mixé. On a travaillé ensemble pendant trois jours, parce qu'il y avait des choses à couper notamment pour passer à l'antenne, y avait 3 minutes en trop, ça paraît pas beaucoup comme ça mais en fait c'est énorme quand tu as tricoté ton truc. Heureusement que j'ai eu à la fin une écoute extérieure qui m'a aidée à prendre un peu de recul et à finaliser le projet, mais sinon oui j'étais toujours seule.

L : Celui-ci n'a pas été diffusé ou produit par Arte Radio, comment ça s'est passé pour la production du documentaire, c'est toi qui t'es débrouillée ?

CHARLOTTE : Non en fait ce qui s'est passé c'est que c'est un projet que j'avais en tête depuis très longtemps, qui avait émergé dans mon esprit quand je tournais un autre documentaire, pour France Culture. J'ai toujours gardé en tête cette idée de travailler avec les familles de prisonniers mais j'attendais un peu le bon moment. À un moment donné, je l'avais proposé à France Culture, parce que je voyais tout de suite un format très long, enfin très long... Un format long, pas un 20 minutes, un 55, assez lent, en termes de format, de ligne éditoriale je voyais plutôt ça à France Culture. Ils l'ont pas pris parce que je crois qu'ils faisaient beaucoup de choses sur les prisons à ce moment-là, c'était pas le bon moment, donc j'ai attendu un peu, et ça revenait souvent, je pense qu'il y a un, deux ans qui sont passés, j'ai fait d'autres trucs mais ça

revenait, et je me suis dit bon je vais proposer à GULLIVER, qui est une bourse d'aide à la création sonore. Je l'ai obtenue et quand tu es prise par GULLIVER tu es automatiquement produite soit par la RTS (Radio Suisse Francophone) soit par la RTBF (Radio Belge Francophone). Donc là moi c'était la RTS, j'avais un cadre de production, j'ai commencé vraiment mes repérages directs, prendre contact avec les gens en sachant que j'avais une production derrière et que ce serait diffusé, donc j'ai été diffusée par la RTS et la RTBF. Après y a eu des écoutes publiques et dans le cadre de radio associatives aussi. Mais donc oui j'avais un cadre de production quand je suis entrée dans le vif du sujet.

L : Tu as parlé du fait que tu voulais faire un format long donc 55 minutes, est ce que tu as pensé au format série aussi ? Parce que France Culture qui propose La Série Documentaire sur des formats longs comme ça, est-ce que ça t'a traversé l'esprit sur ce sujet-là, ou c'était vraiment un seul documentaire qui...

CHARLOTTE : Non j'avoue j'ai pas pensé à la forme en série. Je sais que ça se fait beaucoup en ce moment, même sur Arte Radio, et que ça peut être très intéressant même pour tester de nouvelles formes de narration. Mais moi à ce moment là c'est pas ce que j'avais envie d'expérimenter. J'ai jamais vraiment fait de série, alors j'ai déjà fait un documentaire en 2 volets sur le crack donc y avait 2 fois 55 minutes, mais c'était pas vraiment une série, y avait pas un cliff-hanger à la fin, c'était sur deux thématiques différentes. C'est pas trop dans ma pratique de penser en série. Le documentaire je l'entendais comme une plongée dans l'intimité de ces familles, et pour moi c'était quelque chose d'unitaire, quelque chose de rond, une traversée qu'on fait avec elles, donc je ne l'imaginai pas en série non.

L : Ça t'a pris combien de temps pour faire un documentaire aussi long ? Par étapes entre le moment où tu as pu commencer à enregistrer, jusqu'à la fin ?

CHARLOTTE : Ce documentaire là ça a été très très long, sachant que c'est pas comme ça pour tous les documentaires que j'ai fait, ça dépend vraiment du sujet, des repérages, comment il se passe... Là ça a été assez long, ça a été ma plus longue production. Pour te donner une temporalité, je pense que si on compte pas toute la partie où, j'ai eu l'idée, puis elle est répartie, revenue etc. qui a duré plusieurs années,

du moment où j'ai eu la bourse, j'ai commencé mes repérages, ça a duré très longtemps parce que comme je l'explique j'avais pas de personne pour me faciliter l'accès donc j'allais devant la prison, donc ça je pense que je suis restée pendant 6 mois sans enregistrer, alors c'était quand même du travail, j'écrivais beaucoup, j'avais des notes de terrain et tout ça. Le tournage en lui-même ça a duré 6 mois, donc en tout ça fait un an tu vois repérages et tournage. À un moment donné je me suis dit bon là il faut que j'arrête de tourner, ensuite j'ai assez rapidement dérushé et retranscrit ce que j'avais, et puis j'ai laissé reposer, pendant un temps, pendant, pas un an mais presque, 6-9 mois. Pour plein de raisons, aussi des raisons personnelles parce que je faisais d'autres choses à ce moment-là, aussi parce que ça m'a beaucoup bouleversé ces rencontres et que j'avais besoin de laisser décanter un peu pour savoir ce que je voulais raconter. Y avait cette question de la voix-off qui est présente dans le documentaire et qui n'était pas du tout prévue au départ et j'ai mis très longtemps à accepter l'idée que c'était une nécessité, donc ça a été une sorte de maturation entre la fin du tournage, le dérushage et, commencer à monter. Après le montage en lui-même ça m'a pris plusieurs mois mais j'ai travaillé sur des périodes très intenses de résidence, en soit, le montage techniquement ça a été trois semaines remplies mais qui se sont réparties sur plusieurs mois. En tout on peut dire que c'est trois ans. Même si on peut dire que c'est plus, ou moins si on compte uniquement le temps de travail, mais en tout cas c'est un temps long, ça c'est sûr.

L : Et à quel moment justement tu t'es dit j'arrête d'enregistrer, là c'est bon, est ce que tu t'es pas dit pendant le montage, il faut que j'y retourne, comment ça se passe ça ?

CHARLOTTE : Pour ce documentaire là c'était compliqué, je pense que je me suis dit que j'arrêtais de tourner parce que j'avais déjà beaucoup de choses très très fortes et j'avais beaucoup d'ambiance. J'aurais pu attendre encore pour éventuellement réussir à décrocher une autorisation pour enregistrer des ambiances. Comme je le raconte dans le documentaire, c'était une négociation infernale avec l'administration pénitentiaire. Peut-être que si j'avais tenu encore 6 mois j'aurais pu entrer dans la prison mais je me suis dit, en fait non, c'est comme ça, ça raconte aussi quelque chose, je ne veux pas de sons de la prison, donc même pendant le montage je ne me suis pas dit qu'il manquait des choses. Je ne sais pas, tu le sens un peu quand tu es en fin

de tournage. Tu sens aussi ton épuisement à toi, c'est-à-dire que, y avait un truc où même mon rapport avec les personnes commençait à vraiment changer, et je me rendais compte qu'en fin de tournage j'arrivais plus à sortir mes micros. J'accompagnais les personnes au parloir et elles me disaient des choses aussi très fortes qui auraient pu être intéressantes dans le documentaire mais quelque part notre relation de confiance finissait par dépasser un peu le cadre documentaire parce que je sentais que ce qu'elles me disaient là elles me le disaient vraiment à moi en tant qu'accompagnatrice et donc je me suis dit là c'est le moment d'arrêter d'enregistrer parce que je le sentais comme ça oui. Désolée c'est pas très clair comme réponse, mais comme c'est du sensible, tu le sens.

L : Et à quel moment tu as choisi d'intégrer cette voix-off si ce n'était pas prévu, et qu'est ce qui t'a fait sentir la nécessité ?

CHARLOTTE : La voix-off ça a été une décision très compliquée pour moi parce que je travaille pas du tout avec de la voix-off d'habitude. Mes documentaires je les travaille pour qu'ils tiennent avec la parole des gens, les ambiances, de raconter, suggérer avec les sons et j'ai toujours eu des préjugés sur la voix-off en me disant que c'est une facilité. Aussi cette idée que je me mettrais trop en avant, je ne veux pas être narcissique, raconter ma vie, surtout sur un sujet comme ça où je ne suis pas directement impliquée. C'est venu parce que je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de choses. Pour deux raisons. D'abord une raison liée au sujet lui-même, la prison produit cette honte donc cette difficulté pour les personnes à se dévoiler, parler de leur expérience, qui est quelque chose de très important dans le documentaire, et je me rendais compte que plein de choses ne pouvaient être dites par elles mais qui pour moi étaient très importantes, que j'avais ressenties pendant le tournage très fortement. Des silences, des impossibilités d'être enregistrées, comme les compagnes de détenus citées à la fin et je me disais que ça racontait vraiment quelque chose donc il faut que ça apparaisse et comme ça ne peut pas être enregistré, ça peut passer par une voix-off. Après la deuxième chose c'est que j'étais très présente dans toutes les scènes d'interaction avec les femmes il y avait plein de moments qui étaient hyper importants pour moi, porteurs de sens, qui devaient figurer dans le documentaire et un peu malgré moi, alors que d'habitude j'essaie d'être assez silencieuses quand j'enregistre les gens en interaction, et bien là j'étais là. Quelque

part les personnes sollicitaient ma présence, donc je me suis dit que ça avait du sens de clarifier ma position par rapport à tout ça parce que je vais quand même apparaître, être très présente, donc ça permet d'explicitier ce que je fais là, ne pas donner que je suis la cousine de la personne parce qu'il y a des moments de grande proximité, pour clarifier ma position de documentariste. Et après comment je l'ai pensée, écrite, c'est quelque chose qui peut être assez vertigineux parce que quand on commence à écrire on a envie de dire tout ce qu'on pense. Et puis je me suis rendue compte que je parlais trop, et que je commençais à parler à la place des gens. Donc je me suis dit ça c'est pas possible, c'est exactement ce que je ne veux pas faire, donc j'ai plutôt commencé à monter à partir des séquences vivantes que j'avais avec les gens et des entretiens en me disant voilà, cette séquence là typiquement il faut une voix-off et donc de l'écrire à partir des sons et ce que dit la personne et de **faire attention de ne jamais illustrer, répéter, paraphraser ce que disait les personnes, de trouver ma place de documentariste mais laisser de la profondeur au témoignage et au son.** Donc c'est presque quelque chose que j'ai fait à la fin d'écrire la voix-off, en cours de montage.

L : Tu savais qu'il y en aurait une mais tu t'es dit, je le ferai après ?

CHARLOTTE : En fait je travaille par séquence. Par exemple la première séquence je savais, j'entendais, j'arrive chez ces femmes, on prend le café, on raconte comment s'est créé le lien de confiance entre nous, elle parle de la difficulté d'avoir cet espace de parole, parce que c'était un truc très important dans le documentaire donc je voulais qu'on entre dans le sujet par-là, j'ai commencé à monter ça et dedans j'ai intercalé une voix-off que j'ai écrite dans cette broderie-là.

L : Tu en as déjà un peu parlé, ça intervient deux fois dans le documentaire, on comprend qu'elles vivent vraiment dans le secret et le mensonge par rapport à leur famille, leur entourage, est-ce que pour toi ça a été un obstacle le fait qu'elles cachent à d'autres gens, est-ce que ça a eu un impact sur les réponses qu'elles ont pu te faire ou sur les questions que tu as pu poser ?

CHARLOTTE : Ça m'a beaucoup troublé, parce qu'elles me racontaient vraiment leur expérience au contraire de façon très spontanée, très directe, elles m'exprimaient

vraiment leurs émotions, tout en me disant qu'elles ne racontaient pas ça à leurs propres enfants. Et c'est quelque chose que je vivais parce que quand je venais chez elles, il y a cette séquence où j'arrive, le monsieur qui est là je ne sais pas s'il sait ou pas d'ailleurs je me retrouve dans la situation de voir la personne mentir devant moi, enfin c'était très étrange, j'étais hyper troublée, elle me racontent tout ça à moi alors que je suis une inconnue je viens de débarquer dans leur vie et après je me suis dit, il faut que je leur fasse confiance, elles savent que j'ai un gros micro, qu'il est là pour enregistrer, je suis documentariste, ça va passer à la radio. Je ne me disais pas qu'elles se rendaient pas compte, je faisais confiance à ce qu'elles me donnaient, je me disais c'est elles qui savent en fait et que peut-être que ces choses-là elles ne peuvent pas encore les dire à leur enfant, ou leur frère, mais elles peuvent le dire à moi. Donc oui j'étais troublée mais par contre je n'ai pas l'impression, au contraire le fait d'avoir cette position extérieure, c'était un endroit où elles pouvaient dire les choses. Il y a des choses, elles m'ont dit, je l'ai jamais dit à personne. Donc bizarrement le fait qu'elles doivent mentir aux autres ça a peut-être permis à cet espace-temps qu'on crée ensemble du documentaire, d'avoir cet espèce d'écrin pour faire sortir cette parole qui ne pouvait pas sortir par ailleurs.

L : Tu parles d'un rassemblement pour un homme qui est décédé en prison, tu dis que tu étais présente à ce moment là, mais on n'entend pas du tout ce qu'il se passe, tu l'as retranscrit en voix-off. Est-ce que tu as pu enregistrer ou est ce que c'est un choix même en ayant enregistré de dire, non ça je le raconte. Comment ça s'es passé par rapport à cette séquence ?

CHARLOTTE : Cette expérience là je l'ai vécue dans un cadre où je n'étais pas du tout en train de tourner le documentaire, j'étais même dans une autre ville, à Toulouse, j'étais là pour complètement autre chose, j'avais pas mes micros et quand je dis que je me suis retrouvée là un peu par hasard c'est pas complètement, enfin, c'est vrai, c'est pas totalement un hasard, je savais qu'il y avait un rassemblement, mais j'étais pas là pour ça. Donc je n'ai pas les sons de ce moment là. Je me suis dit que peut-être je pourrais retrouver des vidéos, tournées par les gens à ce moment là, utiliser ce qu'il y avait sur internet, que ça peut raconter quelque chose, y avait un journal télé qui parlait de cette affaire, donc je me suis posée cette question là au montage et finalement je me suis dit que c'était fort aussi d'avoir que la voix, le récit, d'avoir mon

point de vue, même si je développe un petit peu sur les événements, mais c'est vraiment mon point de vue par rapport à toutes les expériences passées avec les autres femmes, familles de prisonniers.

L : C'est arrivé à quel moment ça quand tu tournais, sur la fin ?

CHARLOTTE : J'avais fini mon tournage.

L : Au moment du téléphone, où tu appelles les institutions, tu parles de l'incompréhension face à ce que tu veux faire, est ce que ça t'a aussi posé problème dans ton entourage ? Est-ce que c'était facile pour toi de parler de ce que tu étais en train de faire, est ce que c'était accepté ?

CHARLOTTE : Avec mon entourage oui parce que d'une part ça fait longtemps que je fais des documentaires et toujours un peu de la même façon je suis toujours très habitée par les sujets que j'aborde, donc ils sont habitués. D'ailleurs ils m'ont beaucoup aidé. Parce que ça a été compliqué, à plein de moment j'ai cru que j'allais abandonner, des moments j'étais hyper triste, donc au contraire mon entourage m'a beaucoup aidé, beaucoup soutenu. C'était étonnant parce que j'ai même découvert que des amis, des proches avaient eu une expérience similaire et du coup on pouvait en parler, ça aussi ça m'a beaucoup aidée, encourager dans le fait de vouloir faire sortir cette parole-là. Donc non j'ai eu la chance d'être plutôt comprise, après il y a eu des moments où les gens s'inquiétaient un peu parce que ça devenait obsessionnel mais non j'ai été entendue, après j'ai un entourage assez compréhensif et déjà sensibilisé à ces questions-là. De manière générale j'ai plutôt trouvé du soutien.

L : Donc l'incompréhension venait juste du côté

CHARLOTTE : De l'administration pénitentiaire. Oui Oui mais je pense qu'ils ne captaient pas ce que je voulais faire. Je me suis même pas dit, qu'ils avaient fait des recherches sur moi, il peut y avoir de ça, mais je pense qu'ils captaient pas. JE leur renvoyait à chaque fois des notes d'intention réécrite, je les recontactais, enfin ils captaient pas. Ce qui était marrant c'est que les familles que j'abordais elles captaient tout de suite. Elles étaient d'accord ou pas pour témoigner mais quand je leur disais,

je voudrais que vous me racontiez ce qui a changé dans votre vie quand votre fils est entré en prison, tout de suite il y avait des trucs qui sortaient. Par contre l'administration pénitentiaire... Il y a vraiment un angle mort sur l'expérience des familles je pense que c'était ça qui faisait qu'ils comprenaient pas.

L : Pour les interviews posées que tu as faites, tu étais seule avec elles à chaque fois ?

CHARLOTTE : Oui j'étais toujours seule avec elles, autant dans les interactions que dans les entretiens posés que je faisais toujours chez elles. Donc j'essayais de trouver l'endroit dans leur maison qui avait l'acoustique la plus chaleureuse, calme, souvent c'était une chambre. Souvent je venais les retrouver avant qu'on aille au parloir, on buvait un petit café, on faisait un peu d'entretien, on partait au parloir je les accompagnais et voilà. Donc oui j'étais toujours seule avec elles.

L : Et tu en as fait plusieurs avec chacune ou c'était...

CHARLOTTE : Ça dépend desquelles, en fait y en a une avec qui j'ai fait qu'un entretien et avec qui je n'ai pas fait les trajets. On se retrouvait à la prison et on papotait, une fois on s'est retrouvées au théâtre parce que son frère détenu jouait dans une pièce et elle m'avait dit ah bah si tu veux venir ! J'avais un petit peu enregistré mais ça n'apparaît pas dans le documentaire. Elle donc c'est la sœur qu'on entend toujours à voix nue justement, hyper dynamique, je l'ai enregistré qu'une seule fois en entretien et j'ai pas beaucoup de séquences vivantes avec elle c'est pour ça qu'elle apparaît toujours voix nue. Mais aussi parce que c'est des questions de relation, on a fait un entretien, elle était super elle m'a dit plein de choses, je lui avais proposé de l'accompagner au parloir, mais c'était pas un truc qui l'intéressait alors que les autres je sentais que c'était important qu'on passe ces moment-là ensembles. Et on a fait plusieurs entretiens avec les autres.

L : Quand tu fais ces interviews est ce que tu as déjà une idée de montage en tête, comment tu les prépare pour avoir de la matière ?

CHARLOTTE : Comment je prépare mes entretiens ou les personnes ?

L : Les deux.

CHARLOTTE : Très souvent j'entends des choses avant même d'avoir commencé à enregistrer. Alors ça va être très général, mais j'entends un rythme, j'entends des univers, par exemple j'entendais très fortement que je voulais qu'on soit dans leur quotidien en dehors de la prison, j'entendais très fort que je voulais aller chez elles, qu'on les entende dans leur cuisine, préparer leur sac, préparer les affaires pour le détenu, qu'on prenne le train ensemble, ça c'étaient des trucs qui m'habitaient déjà très fort avant le tournage. Après sur les entretiens oui je les prépare, souvent j'ai comme toi ma petite liste de questions qui sont souvent des questions très ouvertes qui vont essayer de ramener la personne sur un niveau de discours très concret. Par exemple je ne vais pas leur demander que pensez-vous du système carcéral de nos jours, plutôt, comment s'est passée la première fois, ce genre de choses là. Donc je les notes pour être sûre de ne pas oublier des choses importantes, parce qu'avant évidemment je fais un travail de recherche je me dis ah oui j'ai envie qu'on aborde la question économique, est-ce que ça leur coûte cher d'avoir quelqu'un en prison, j'ai vraiment envie qu'on aborde comment elles entrevoient la sortie. Après très souvent je me détache de cette liste de question en entretien. Je l'ai à côté de moi, j'en ai une ou deux qui lancent et après je vais plutôt rebondir sur ce qu'elles vont dire, et donc ça va plus être une discussion qu'une interview même si moi je parle pas beaucoup je raconte pas ma vie, je vais plus écouter. Le truc des questions je les appelle mes questions parachutes, c'est quand je suis un peu perdue, quand l'entretien s'effiloche, je peux revenir avec une des questions mais sinon si l'entretien se déroule avec fluidité je suis la personne donc je vais être beaucoup plus focalisée sur quand j'écoute l'autre que sur mes questions. Après souvent tu sais que tu peux re-solliciter un entretien, tu peux revoir la personne donc si tu manques de choses tu peux toujours, mais je me suis jamais dit que ça manquait. Ça m'est déjà arrivé de scinder les entretiens, que pendant une heure on ait parlé de quelque chose d'hyper intense donc qu'on soit épuisées toutes les deux donc je dis qu'on s'arrête là, et qu'on se revoit la semaine prochaine. Tout est dans la relation, quand tu sens que l'attention de la personne n'est plus là ou que ce dont on a parlé est trop intense. C'est plus la qualité de la parole que les informations en elles même qui vont faire le documentaire.

L : On entend dans les 2 documentaires une femme dire que c'est trop dur et qu'elle ne veut pas parler de ça, puis elle enchaine sur autre chose, quand ça

t'arrive comment tu gères la situation, est ce que tu reviens dessus mais ne le monte pas ou tu t'arrêtes là ?

CHARLOTTE : Je vais vraiment écouter ça, les limites que met la personne. Parce que même si toi en tant que documentariste ce que tu offres à l'autre c'est une écoute sans jugement, je ne suis pas psy donc je fais très attention. Ça peut arriver que la personne elle-même revienne dessus mais c'est rare. Je vais même signifier à la personne que cette limite là à tout à fait sa place et qu'elle est légitime. Donc je vais proposer qu'on s'arrête, qu'on fasse une pause donc en fait dans le documentaire, le montage ça renchaîne mais dans le rush non. On s'arrête, elles pleurent, moi aussi. Je vois pas ces moment-là comme des choses que je n'aurais pas, je trouve ça très beau et ça signifie beaucoup dans notre relation de confiance qu'elle se permette de me dire « ça c'est trop dur, je ne t'en parlerai pas ». Ça peut arriver que des personnes contrôlent trop leur discours et n'aillent jamais sur des terrains dangereux, là le fait qu'elles me signifient que c'est trop dur, c'est déjà hyper fort. Donc j'écoute ce truc là, je l'accueille au mieux et je pousse pas là-dedans.

L : On va passer à sœurs de camp. Pourquoi est-ce que tu as choisi en plus des voix des 3 femmes d'avoir celle de Rémi Demonsant et est-ce que c'est lui qui t'a mise en contact avec elles ?

CHARLOTTE : Oui bien vu, Rémi ce monsieur hyper sympa. Il était animateur de cette association du camp de Brens, c'est lui qui nous a donné le contact de ces trois femmes. Il m'avait beaucoup plu comme personnage, on était allés chez lui, et il ne parlait pas du tout comme un expert mais vraiment comme un passionné, il habite à côté du terrain de l'ancien camp. Il me plaisait dans sa façon d'être, on se disait que ça pouvait apporter un autre espace dans le documentaire et nous faire naviguer, entre le lien de la mémoire, l'histoire, comment on se reraconte les histoires. Nous on ne pouvait pas aller sur le lieu avec les femmes parce qu'elles sont très âgées, alors elles font un pèlerinage tous les ans, avec des retrouvailles dans la région mais c'était pas au moment du tournage et on avait envie quand même qu'il y ait cet espace extérieur concret, qu'on entende le camp, donc Rémi nous semblait un bon guide. Encore une fois parce qu'il avait un côté expert, qu'il connaissait très bien l'endroit, il l'avait étudié et en même temps il avait une sensibilité par rapport à cet endroit-là. À aucun moment

on a l'impression qu'il explique ce que disent les femmes ou que ce qu'elles disent illustre son propos comme tu peux avoir dans certains documentaires quand il y a des experts, donc voilà on l'avait choisi pour toutes ces raisons-là.

L : Le documentaire il est assez joyeux, les femmes rient énormément, il y en a même une qui dit ne garder que des bons souvenirs, est ce que tu t'attendais à ça en travaillant là-dessus ou pas du tout ?

CHARLOTTE : Pas autant, mais on était quand même un peu allés chercher ça. On savait que dans cette histoire-là du camp de Brens il y avait eu beaucoup de solidarité entre femmes, de sororité et de créativité aussi. Elles avaient tournés des pièces de théâtre tout en planifiant des évasions et on savait qu'on allait chercher ça. Sans occulter le côté très dur de l'enfermement, il y a des personnes qui ont été déportées qui sont mortes, c'est quand même très dur, mais on allait chercher cette joie là et on l'a trouvée. Parce qu'elles sont vraiment comme ça et on voulait le mettre en avant.

L : Dans les deux documentaires il y a beaucoup de moments où on t'entend toi interagir avec les personnes, souvent les arrivées sorties, moments de vie, mais ensuite tu choisis de complètement t'effacer pendant les interviews, on n'entend jamais tes questions.

CHARLOTTE : Ah oui c'est une bonne question... Je pense que de manière générale j'ai tendance à plutôt vouloir m'effacer, me mettre le moins possible, après t'as raison autant dans sœurs de camp que dans l'autre peine nos présences sont voulues. Les moments d'entretiens c'est des espèces de rituel où même quand j'y suis y a que la voix de la personne, je me plonge complètement dedans. Mes questions, m'a présence n'ont plus d'importance, c'est vrai qu'elle me parle à moi mais en fait elle parle à tout le monde, donc j'ai envie de m'effacer. À d'autres moments on dévoile à l'auditeur le dispositif, qu'on est là il y a des gens qui tiennent le micro, les micros souvent sont cités, il y a cette dame qui nous dit « ah mais c'est le cinéma pour les oreilles ! ». Donc ça j'aime bien la complicité avec l'auditeur sur le dispositif qu'il y a, on ne fait pas genre les sons sont arrivés comme par magie dans tes oreilles, il y a un artisanat derrière. Mais le moment de l'entretien c'est le moment où, c'est comme un halo de lumière qui se pose sur la voix. C'est une question de texture de la voix, de matière sonore où je

vais essayer d'avoir la voix la plus intime possible pour qu'il n'y ait que ça qui parle à l'auditeur et que tout à coup le dispositif s'efface, quitte à le faire revenir à un autre moment. Ça crée du rythme aussi du souffle, si je suis tout le temps là c'est chiant, si j'ai envie de me mettre c'est qu'il y a un sens que je sois là. Donc je fais en sorte que les entretiens se tiennent sans les questions.

L : Est-ce que ces moments de vie peuvent constituer une aide à l'auditeur pour entrer avec toi vers ces personnes ?

CHARLOTTE : Il peut y avoir un truc comme ça, mais je pourrais construire différemment je pense que l'auditeur comprendrait quand même qu'on parle d'un camp, donc c'est pas seulement pour de l'information. Je pense que c'est un besoin de clarté, même pour moi sur ma position par rapport au sujet mais oui je suis documentariste, ça veut pas dire que j'ai pas d'empathie ou que je ne suis pas complètement bouleversée par ce qui est en train de se passer, mais **je ne suis pas la personne qui témoigne. Moi je viens l'écouter, c'est peut-être une façon de signifier que je ne veux pas m'approprier la parole des autres même si après je vais travailler avec** et que tout est très subjectif. Je pense que c'est une manière d'incarner la subjectivité du documentaire, de dire que je suis là, même si tu ne m'entends pas beaucoup, il y a quand même cette petite voix derrière. Une manière d'asseoir, assumer la subjectivité. Mais ça peut se faire, parfois avec une voix-off, on dit je je je tout le temps, j'essaie de le faire de façon plus discrète.

L : Tous les sons des documentaires c'est toi qui les enregistres ou il y a des choses que tu récupères d'archives ou ailleurs ?

Non c'est vraiment tout des sons qu'on a tournés nous même.

L : Ces deux-là les sujets sont difficiles et à chaque fois ce sont des femmes qui parlent, est ce que c'est quelque chose qui te tient à cœur ? Y a-t-il un rapport là-dedans ?

CHARLOTTE : Au début je me rendais pas trop compte, mais dans tous mes documentaires, surtout ceux qui m'ont vraiment pris aux tripes, mes interlocutrices, les

personnes vers qui je vais sont des femmes. C'est pas forcément quelque chose que je recherchais mais c'était un espèce d'élan spontané de ma part. Maintenant c'est une chose à laquelle je suis attentive, non pas que je vais m'empêcher d'aller interviewer des hommes cis etc. mais j'essaie de le voir un peu plus pour voir ce que ça me fait, pourquoi mais là par exemple dans celui que je suis en train de tourner il y a plus d'hommes mais pas beaucoup d'hommes blanc. Je me suis un peu expliqué ce truc-là, pas seulement parce que j'aurais une empathie plus forte du fait d'être une femme parce que même si j'en suis une elles ont vécu des situations que moi je n'ai jamais vécu, ah oui d'ailleurs on retrouve la question de l'enfermement aussi ! Mais je pense qu'il y a quelque chose dans la façon de se raconter des femmes qui m'attire. Pour comprendre une situation, un phénomène social ou un moment historique, j'ai besoin des détails. Les dates, les grands faits, ça me parle pas. Pour vraiment m'imprégner d'une expérience j'ai besoin des détails, des témoignages des gens et de leur façon de raconter lest toutes petites choses, c'est là-dedans qu'il y a une espèce de vérité. Et il se trouve que, sans essentialiser, les femmes éduquées, comme des femmes, en ayant pas trop accès à la grande histoire, à la parole publique, il y a du coup une espèce d'attention dans la façon de se raconter, de retranscrire le monde, aux petits détails. Aussi parce qu'elles prennent beaucoup de ces détails en charge et c'est quelque chose qu'on sent beaucoup dans les familles de détenus, du coup elles ont une vraie expertise de ça et elles savent le raconter. Il y a aussi un rapport à l'oralité, de la transmission de l'histoire entre femmes, parce que c'est une construction culturelle, qu'elles sont éloignées des positions de pouvoir, au sein même d'une famille, je ne parle même pas d'un État, c'est quelque chose qu'on retrouve à différents niveaux. Ça se retrouve dans *Je vous parle de la Syrie* qui racontent la révolution en Syrie, puis quand c'est devenu une guerre et leur exil. Ce sont des femmes qui elles même se sont mises à écrire, témoigner en racontant les petits détails, à travers leur écrit, leurs témoignages j'ai beaucoup mieux compris ce qu'il se passait en Syrie. Parce qu'elles vont raconter comment à côté de chez-elles le Checkpoint a changé au fur et à mesure. Et ces toutes petites choses auxquelles elles vont être attentives, contrairement aux grandes analyses les factions etc. je ne comprenais plus rien, et là, je comprenais. Je pense que c'est ça que je vais chercher dans les témoignages de femmes.

3. Jade

Bip

JADE : Allô

L : Coucou

JADE : Est-ce que juste je finis de faire mon thé et je monte et c'est bon.

L : Ok pas de souci, tu me rappelles ?

JADE : Oui, dans, mais vraiment dans 2 minutes.

L : Ok, à toute.

JADE : Salut.

Téléphone vibre

« Allô » en même temps.

L : Tu m'entends bien ou pas ?

JADE : Ouai là c'est bon.

L : Ok, cool. Alors attends je mets juste mon téléphone en silencieux pour ne pas que ça... Ça va ?

JADE : Oui et toi ?

L : Oui ça va, tu es à la maison là ?

JADE : Ouai.

L : Ok. Est-ce que tu veux qu'on commence tout de suite ou que qu'on discute de prendre des nouvelles d'abord ?

JADE : Comme tu préfères.

L : Je pense qu'on commence tout de suite comme ça après c'est fait et, et voilà.

JADE : Ok.

L : Du coup avant de commencer, je t'explique juste, selon les questions, enfin, je vais te poser des questions mais en soit tu es très libre de répondre un peu-

JADE : J'entends plus très bien, y a des moments où d'un coup ça baisse ta voix.

L : Ah oui ? Alors, attend. Est-ce que, là c'est bon tu m'entends ?

JADE : Ouai.

L : C'est que donc moi je vais te poser des questions, j'en ai pas énormément, c'est pas une grosse interview mais par contre tu es un peu libre de répondre comme tu veux, enfin si tu as envie de développer plus, tu développes plus, si tu as envie de ne pas répondre tu ne réponds pas. Dans ce qu'il faut savoir c'est qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, puis qu'on est sur des témoignages d'expériences et que du coup, tu ne peux pas dire un truc qui sera faux, c'est ok ? La du coup je suis déjà en train d'enregistrer, j'enregistre et j'ai aussi le moment quand je t'ai appelée tout à l'heure, et je te dirai quand je coupe tout à l'heure. Et si toi tu en as marre et que tu as envie d'arrêter à un moment, tu dis : « non je ne veux plus ».

JADE : Ok.

L : Alors on va commencer si ça te va, tu es installée, tout ?

JADE : Ouai, attend je vais m'installer mieux.

L : Oui mets-toi comme... et je veux bien que tu me décrives comment tu t'es installée aussi une fois que tu t'es mis.

JADE : Alors... Toi tu as besoin de m'entendre mieux ou tu m'entendais bien ?

L : Moi je t'entends très bien.

JADE : Alors du coup, je suis assise sur une chaise à mon bureau, mon téléphone est devant et j'ai un thé. Et du jus d'orange.

L : T'as mangé un petit peu avant.

JADE : Non.

L : Ok. On commence ?

JADE : Ouai.

L : Alors je voudrais bien si tu acceptes, que tu me dises quel âge tu avais, et du coup ton rapport à cette période ta vie maintenant, enfin quels souvenirs tu as en dehors de ce qu'il s'est passé, de cette période-là.

JADE : Alors euh, l'âge, c'est très... très très flou, je ne sais pas... Enfin j'ai des sortes de souvenirs de d'endroits, mais pas de choses et ni de mon âge alors là je ne sais pas du tout et les souvenirs que j'ai de cette période-là, j'ai, bah du coup j'ai pas de souvenirs de ces choses-là, c'est comme si je le savais mais que, enfin y a des moments où j'ai su tout, des moments où c'est revenu et j'ai vraiment tout su je crois, enfin peut-être pas tout mais presque, mais dès que j'ai su j'ai oublié instantanément après, du coup je sais que j'ai su et je sais des choses mais pas vraiment. Du coup bah je ne connais pas vraiment mon âge, et les souvenirs que j'ai de cette période, j'ai l'impression qu'à part ça j'ai pas trop de problèmes de souvenirs sur le reste de ma vie, j'ai l'impression de me souvenir assez bien des choses mais après je ne sais pas

si c'est des souvenirs, qui viennent de moi ou si c'est des souvenirs grâce aux photos, grâce à ce qu'on me dit, grâce aux anecdotes et tout ou si c'est des souvenirs dont je me souviens vraiment de moi-même quoi.

L : D'accord et du coup dans les lieux dont tu te souviens est ce qu'il y a des images en particulier de ces lieux-là qui reviennent ?

JADE : Bah y a, en fait, là quand j'y pense, j'arrive pas à me rappeler, mais quand il y a des moments où ça revient, enfin des moments, je ne sais pas trop quels moments mais y a des moments où j'ai l'impression d'un coup j'ai-je sais des chose, d'un coup ça revient plein de choses et je me rappelle. J'ai l'impression de voir des carreaux, genre salle de bain un petit peu, mais j'ai l'impression de voir vraiment l'image de la salle de bain d'habitude mais là j'y arrive pas, j'arrive pas tout le temps à voir mais je vois souvent ça il me semble. Et c'est tout, c'est le seul lieu dont je me souviens.

L : Est-ce que, ce qui bloque c'est vraiment au niveau du souvenirs ou c'est aussi le fait d'exprimer, enfin c'est que ce souvenir-là se manifesterait d'une façon autre que ceux de d'habitude ?

JADE : Bah je pense que c'est à cause de ce souvenir là que ça a tout bloqué parce que le reste je m'en souviens donc c'est vraiment ce souvenir qui bloque tout, après des fois il se manifeste autrement, par exemple, enfin quand je m'en souviens souvent ça va être par exemple quand je vais avoir un peu bu ou quoi, là souvent ça peut... Bah je vais avoir l'impression de me souvenir de plein de choses mais du coup, bah c'est un peu bizarre parce que je suis aidée par autre chose quoi, c'est pas moi direct, ou alors ça va être dans des moments où je vais déjà pas être bien et c'est là que tout va revenir, donc ils se manifestent à d'autres moments que la vie en général. Après même si je ne m'en souviens pas dans la vie de tous les jours, je sens que c'est quand même présent parce que ça a des impacts sur ma façon d'être. Et depuis toujours, quand j'y réfléchis. Quand je me suis rappelée, je me suis rappelé d'autres choses dans ma vie où je sais que ça a des impacts sur moi différemment sans que je me souviens en fait. Donc voilà ça se manifeste comme ça au lieu de se manifester en juste savoir tout. Ça se manifeste dans des choses bizarres.

L : Dans des choses que tu savais pas expliquer avant de te rappeler ?

JADE : Ouai voilà. Bah déjà, par exemple, tout simplement, le rapport aux gens, je pense. Le rapport à la famille des trucs comme ça, enfin je sais pas si c'est vraiment ça, ça peut être aussi ma personnalité mais bon j'ai l'impression que j'ai quand même changé, quand j'étais petite, quand j'étais très petite, j'étais très vers les gens, je faisais beaucoup de câlins et tout et j'ai l'impression que d'un coup, tout s'est arrêté et que même quand on me l'a dit, parce que maman elle me l'a déjà dit, elle m'a déjà dit que j'étais comme ça, j'aurais pu faire des efforts parce que j'avais pas envie que ce soit comme ça, j'aurais pu essayer d'aller plus vers les gens et tout mais c'était même pas que je ne voulais pas, c'était vraiment, un blocage total quoi je, ça me faisait peur. Même, ma relation avec les hommes, j'ai un espèce de dégoût et de peur des hommes donc enfin je pense que ça a quand même peut-être des impacts, après j'avais d'autres, idées dans ma tête d'impacts mais je ne me rappelle pas trop là.

L : Ok. Et par rapport à ça, est-ce que tu dirais que depuis que tu as conscientisé ce qu'il s'est passé, même si tu ne te souviens pas précisément, ça a quand même un peu changé ton rapport aux autres, que tu essaies, enfin que toi tu te dis, « je vais faire plus d'efforts » ou pas ? Où ça t'a aidée d'expliquer tout ça ?

JADE : Alors je pense que pas encore parce que pour l'instant je suis plus dans, dans une période d'acceptation de la chose et du coup je me renferme peut-être encore plus sur moi-même parce qu'en fait j'ai l'impression que toutes les années où j'ai oublié, ben du coup c'est comme si j'avais renié ça et j'ai besoin de vivre le mal que j'ai pas vécu du coup parce que je l'ai oublié, j'ai besoin de le vivre un petit peu maintenant et du coup je me renferme encore plus, ça ne m'aide pas du tout à aller vers les gens. Mais je pense que quand je vais commencer à aller mieux, mais je pense que c'est déjà le cas, je vais peut-être plus savoir d'où ça vient et je vais peut-être plus du coup aller vers les gens mais c'est... Mais je pense que je pourrai aller vers les gens, que les nouvelles personnes que je rencontre parce que les personnes que je connais déjà ils savent que je suis comme ça maintenant, ils ont intégré le fait que moi est égal à quelqu'un qui est pas du tout proche et du coup ce serait bizarre d'aller vers eux, ce serait pas habituel et après j'aurais peur des réactions, qu'on me pose des questions enfin que ce ne soit pas normal, alors je pense que j'aurais du mal avec les personnes

que je connais déjà mais les nouvelles personnes peut-être que j'arriverais plus à être différente.

L : Et t'en aurais envie ou en soit ça te va d'être comme ça aussi, ça peut être...

JADE : Ça dépend de qui. Par exemple dans mes relations amoureuses bah j'aimerais bien parce que c'est quand même important je pense et puis moi j'aurais envie mais j'arrive pas du tout et je sais que c'est vexant pour l'autre personne. Même pour moi c'est un petit peu dur parce que j'en ai envie mais je ne peux pas, j'arrive pas. Par exemple la personne avec qui je vais être, si ça se trouve à un moment elle va être triste, elle va être pas bien et tout, sauf que moi à ce moment-là je suis dans un moment où je suis bloquée, j'ai pas envie d'aller vers cette personne, du coup bah je m'en veux après parce que la personne je la laisse triste toute seule, et moi je suis même pas capable de lui faire un câlin parce que mon corps il refuse. Et même si j'ai envie, dans ma tête, je me dis « bah si quand même là ça se fait pas », mon corps il me dit « nan tu feras pas ça, j'ai pas envie ». Donc c'est, des fois c'est un petit peu embêtant quand même, j'aimerais bien que ça change au moins pour ça.

L : Ok, donc tu fais vraiment une différence entre ce que ton corps, ce dont ton corps se souvient et ce dont ta tête se souvient ?

JADE : Hm ouai peut-être, je me suis pas vraiment posé la question comme ça mais en tout cas je ne sais pas si c'est une différence entre ce que les deux se souviennent mais en tout cas je sais que mon corps n'a pas toujours envie de la même chose que ma tête quoi, enfin quand je pense à ma conscience, quand c'est moi qui décide quelque chose et bah mon corps va pas forcément accepter, y a deux trucs différents, mais je ne sais pas si c'est lié au souvenir, peut-être, j'y avais pas pensé, parce que le corps se souvient et que ma tête ne se souvient pas bien et que du coup elle se dit bah si pourquoi pas ?

L : Et du coup c'est quelque chose dont... Est-ce que tu en as déjà parlé, est-ce que tu as déjà raconté ça à des gens ?

JADE : J'ai raconté à [Émilie], mon ex-copine et quelques amis mais j'ai eu beaucoup de mal à en parler au départ parce que comme c'étaient des souvenirs, des choses qui étaient arrivées un peu comme ça, au départ même moi j'ai dit bah non, j'ai rejeté, j'ai pas accepté que ce soit possible. J'y croyais pas moi-même parce que je ne savais pas que c'était possible d'oublier des choses et de se rappeler comme ça et du coup j'avais l'impression que c'était juste parce que j'étais pas très bien et que du coup j'inventais des choses pour me donner une raison mais j'y croyais pas, moi je voulais pas, je pense que je faisais exprès de ne pas y croire mais du coup je ne voulais pas savoir et j'essayais d'oublier mais je sentais que c'était quand même très présent et des fois ça revenait ça refaisait la même chose, ça me redisait la même chose, si, si c'est... Si, si. Et tu vois j'ai commencé à en parler et en fait quand j'en ai parlé, ça m'a aidée parce que la première personne à qui j'en ai parlé donc [Émilie], elle m'a, elle m'a expliqué en fait que ça existait, que c'était possible de faire une amnésie traumatique du coup elle m'avait montré des témoignages, des vidéos, et c'est comme ça que j'ai commencé à accepter, on m'a dit que c'était possible, que j'inventais pas, et jusqu'à présent moi j'étais mal mais je me disais que c'était pas vrai quoi je voulais vraiment pas le dire. Puis je voulais pas le dire parce que j'ai pas envie de dire quelque chose de faux parce que comme moi j'étais même pas... Enfin je trouvais que c'était impossible du coup je ne voulais pas dire n'importe quoi. Bah du coup je le disais pas. [19 :22] Mais maintenant je commence à dire un petit peu.

L : Et est-ce que tu envisages toi, enfin je sais que, tu n'as pas directement parlé à maman mais est-ce que, comme elle t'a proposé d'aller voir un psy, est-ce que tu envisages toi de faire ça aussi pour en discuter autrement ?

JADE : Ben j'ai un petit peu envie mais j'arrive pas à avoir complètement, complètement envie, je ne sais pas pourquoi. Y a des moments d'un coup je me dis que vraiment ce serait bien et des moments où j'ai pas du tout envie parce que comme je disais tout à l'heure j'ai l'impression d'avoir vraiment besoin de ce moment où je ne vais pas bien, et c'est un peu bête parce que en vrai je pourrais aller enfin peut-être plus vite mieux, mais j'ai besoin d'accepter moi, tout, complètement, total, qu'il y a des trucs qui se sont mal passés quoi et d'accepter, avant d'en parler, d'accepter moi-même, c'est pour ça que ça me dérange un peu et aussi ça me ferait plaisir pour moi-même d'accepter à sortir de ça un peu seule, mais après tout le monde me dit que

c'est pas une honte d'aller voir le psy, que c'est quand même mon choix donc que j'y arrive toute seule mais j'aime bien m'en sortir aussi en écrivant des choses, en faisant de la peinture -en ce moment je fais un peu de peinture- où j'exprime des trucs. Enfin j'aime bien exprimer autrement que juste d'aller voir le psy donc euh peut-être enfin je pense que je vais finir par y aller un jour mais pour l'instant je suis pas encore prête je crois.

**L : Ok et justement le fait de peindre et d'écrire là-dessus, est-ce que ça t'aide ?
Qu'est-ce que tu exprimes dans ce que tu crées ?**

JADE : J'essaie de sortir, j'essaie pas de sortir mes souvenirs parce que j'en ai pas, enfin j'en ai pas... Je, ils sont trop petits donc j'ai rien vraiment à dire, mais c'est plus exprimer mes ressentis, comment je vis les choses, j'exprime ça ben du coup dans des chansons, et c'est aussi pour avoir l'impression d'être entendue justement parce que du coup, après je fais écouter à des gens, après ils ne comprennent pas forcément, mais j'ai l'impression de le dire de... de sortir ça, de ne pas le garder que pour moi, mais d'une façon assez personnelle quand même, je mets quand même une barrière je leur dis pas « ok il s'est passé ça », juste bah je dis quelque chose et après chacun comprend comme il veut et moi je sais que je leur ai dit. Et, et du coup ça me fait du bien de le dire sans vraiment le dire.

L : Ok. Est-ce que tu voudrais bien me dire, du coup papy ça fait longtemps qu'on ne le voit plus et j'aimerais savoir ce que maintenant aujourd'hui, enfin quel est ton sentiment par rapport à lui ?

JADE : Bah alors c'est bizarre mais je crois que je suis la seule personne un peu dans la famille à ne pas le détester en fait. Je sais pas trop pourquoi mais, je ne sais pas si j'aurais envie de le voir non plus, mais j'ai pas de, enfin y a des moments où si, je vais être un peu énervée, mais en même temps j'ai pas de, j'ai l'impression que je n'ai pas de mauvaise relation avec lui en fait. Et du coup bah j'arrive pas à le détester ou quoi, je suis assez euh... Comment dire ? Enfin peu importe quoi, je sais pas je... Nan franchement c'est ni positif ni négatif quoi, je m'en fous de lui. Mais par exemple, Ah si ! Si y a un truc qui est important. Par exemple quand il avait le cancer moi j'étais assez triste, enfin c'est pas que j'étais triste mais j'avais peur en fait, j'avais très très

peur qu'il meurt parce que après quand il allait mourir, enfin je crois pas forcément aux esprits ou je ne sais pas quoi, mais que après du coup il voit un peu, il me voit et j'avais peur parce que comme j'ai toujours eu peur d'inventer vu que bah comme je l'ai dit tout à l'heure mes souvenirs sont venus d'un coup donc je n'arrive pas à être sûre à 100% et du coup j'ai peur que ce que je dise ce soit n'importe quoi et qu'après il m'en veuille, qu'il m'arrive des choses ou même que, si c'est vrai il ne soit pas content que j'en parle et que du coup bah je, il m'arrive des choses aussi, je sais pas des accidents, des trucs parce que, parce que il est pas content et tout. Du coup j'avais peur qu'il meurt.

L : Pour toi ce ne serait pas du tout un soulagement en fait ?

JADE : Non pas du tout. Et même j'ai l'impression que s'il meurt, bah voilà c'était fini et euh... Et j'aurais jamais de réponse, enfin même s'il est là j'aurai pas de réponse en vrai parce que jamais je vais aller lui demander, j'ai même pas envie mais je sais qu'à partir du moment où il est mort bah voilà, c'est juste moi, et donc j'ai pas de... Je peux rien dire, et puis même je pourrai pas dire, j'arriverais plus à dire aux gens ce qu'il s'est passé parce que j'ai l'impression que j'accuse quelqu'un qui est mort qui ne peut même pas se défendre et du coup ça me gênerait. Du coup je pourrais pas, et j'ai l'impression que à partir du moment où il va mourir je vais avoir peur de tout, je vais pas du tout être très bien quoi... Je pense que ce sera à ce moment-là si j'ai pas encore été voir un psy qu'il faudra que j'y aille.

L : Ok mais du coup il y a une sorte de culpabilité de ta part par rapport à lui ?

JADE : Bah ouai un petit peu oui.

L : Tu peux expliquer ou... ?

JADE : Bah je sais pas j'ai l'impression, soit de, enfin c'est super bizarre de dire ça mais un peu de trahison, enfin même si genre c'est normal je dois dire, c'est lui qui a fait les choses pas bien, je le sais, mais, mais à priori enfin... Oui voilà un peu de trahison et même j'ai vraiment une très grosse peur de dire des bêtises parce que, quand je ne suis pas à un moment où je me rappelle et ben à ce moment-là, par

exemple là maintenant, je ne me rappelle pas des choses bien, et du coup je n'ai pas conscience de tout et du coup je ne me rends pas compte. Quand je suis dans les moments où vraiment je me souviens de plein de choses, là dans ma tête je me dis « ok oui c'est bon c'est sûr », mais l'instant d'après je me rappelle pas et du coup bah je me dis mais non mais si ça se trouve c'est pas vrai, donc du coup j'ai pas du tout envie de dire des choses fausses quoi, c'est ça qui... qui me fait aussi culpabiliser, ouai c'est d'accuser à tort. Mais même je me dis genre imagine c'est vraiment des choses que tu ressens genre c'est vrai, mais peut-être c'est pas cette personne enfin il y a plein de questions qui se posent dans ma tête, j'ai toujours peur d'inventer, que ce soit ma tête qui m'invente des choses.

L : Ouai, et dans ces moments où tu te souviens justement, enfin où ça revient, est ce que tu es en état à ce moment-là d'écrire vraiment ce qui vient ou pas ?

JADE : Nan, pas du tout. Déjà c'est pas arrivé beaucoup de fois. C'est arrivé une fois dans la douche mais c'était un peu... Bah déjà c'était la première fois donc c'était un peu comme une crise un peu de panique, nan là je pouvais pas du tout écrire. Une autre, des autres fois où c'était quand j'avais un petit peu bu, je, j'écrivais pas mais là je parlais pour le coup. J'étais avec [Émilie], on avait été dans une chambre et j'ai tout, bah j'ai tout dit en fait, j'ai dû parler pendant une heure ou deux, enfin crier plutôt, en expliquant tout. Bah moi je m'en rappelle pas, je sais pas si, enfin je m'en rappelle pas... je me rappelle que c'est arrivé mais je ne me rappelle pas du tout de ce que j'ai dit. Je sais pas si [Émilie] se rappelle vraiment mais je ne lui demande même pas parce que je, ça me ferait bizarre de l'entendre me dire ça, l'entendre me dire les choses que moi j'ai dit. Mais elle en tout cas, elle est persuadée, elle a tout entendu ce que je lui ai dit et elle, c'est comme si elle savait plus que moi en fait. Parce que elle a tout entendu, elle se rappelle de ce que j'ai dit, donc elle sait et après les autres moments c'est des moments où c'est plus léger, c'est juste dans ma tête où j'ai l'impression de savoir ou j'ai des petites images mais il n'y a rien de clair donc ces moments-là il n'y a pas grand-chose à écrire, c'est des choses que je sais au final.

L : Ok. Est-ce que, enfin, est ce que du coup, tu penses que ça a changé aussi, le fait d'en parler avec lui, ce serait inimaginable ? Pas là maintenant, mais un jour ?

JADE : Euh ouai, ça me paraît inimaginable, parce que enfin peut-être si un jour j'étais vraiment sûre à 100% % % %, mais je pense que ça n'arrivera jamais d'être sûre à 100%, je peux, je peux être sûre mais, être sûre à 100% je pense que ça n'arrivera jamais et du coup je pourrais pas parce qu'en fait à tout moment il pourrait me dire non, et je dirais bah d'accord. Je ne suis pas assez sûre pour affirmer ça, et du coup en fait il dirait ce qu'il veut et ça n'avancerait rien, enfin sauf s'il me dit oui mais il y a quand même peu de chances que, qu'il me dise oui comme ça d'un coup et qu'il n'essaie pas de me dire autre chose. Donc je pense que ça avancerait à rien.

L : Ok. Moi j'ai un souvenir d'un repas qu'on avait fait, qu'on avait mangé avec maman et toi et où t'avais...

JADE : Attends j'ai pas entendu la dernière.

L : Ouai, on mangeait toutes les trois avec maman, et tu parlais de, ben on a beaucoup parlé de papy et de [Catherine] à ce repas-là, et toi tu étais très énervée contre, contre [Catherine]. Est-ce que tu penses que ça avait un lien avec le fait qu'elle puisse être là ?

JADE : Est-ce que c'était y a longtemps ?

L : Oui. Oui, t'étais petite encore et on voyait encore papy.

JADE : Hm je ne suis pas sûre de me rappeler du repas mais je pense savoir à quelle moment, c'était après le voyage je pense.

L : Oui.

JADE : Hm ben moi en fait je crois que j'étais pas énervée contre [Catherine] mais... En fait j'ai l'impression que c'est papy, enfin je me rappelle qu'il faisait en sorte que j'aime pas [Catherine]. Enfin... Disons que, moi une fois j'ai dit, j'ai dit une seule chose, j'ai dit que ça m'énervait que [Catherine] elle aille danser tous les soirs, parce que moi j'étais fatiguée, et du coup je préférais aller me coucher, du coup bah voilà, après moi

je me rappelle pas avoir été énervée contre [Catherine] mais je sais que papy à partir du moment où j'avais dit ça, il se retournait un peu contre [Catherine] avec moi, enfin il me disait des trucs, et même il y a quelque chose mais je n'arrive pas du tout, du tout à être sûre mais j'ai l'impression que ça s'est passé comme ça, pendant le voyage aux canaries, c'était le premier jour ou le deuxième jour, et ben du coup papy a décidé que [Catherine] elle allait dormir toute seule dans le salon parce que du coup elle allait rentrer plus tard, enfin comme ça elle pouvait rentrer plus tard et du coup moi je crois que je dormais avec lui. [34 :15] Mais du coup peut-être qu'après il me disait des trucs sur [Catherine], mais moi j'étais pas, enfin peut-être qu'à ce moment-là j'étais énervée contre [Catherine] parce que j'avais entendu des trucs mais [souffle] je n'ai pas de souvenirs d'être énervée contre [Catherine] vraiment. Enfin moi là aujourd'hui je ne me dis pas « y a un moment, j'aimais pas [Catherine] ». J'ai pas cette impression là en tout cas.

L : Et euh, autre question par rapport à lui, c'est, est-ce que, je sais qu'il disait souvent, enfin à chacun d'entre nous qu'on était son petit-fils ou petite-fille préféré.es, toi il t'a déjà dit ça ?

JADE : Oui, bah oui. Toujours même en me comparant beaucoup quoi. Enfin je sais que, bah par exemple avec toi il était pas forcément très gentil et tout. Bah moi il était plus gentil quoi, enfin il me préférait, il me disait clairement qu'il me préférait, après il me disait pas qu'il me préférait pour telle raison ou telle raison, c'était vraiment, physiquement. Je sais pas si par rapport à la personne il s'était attardé sur quelqu'un ou quelqu'un d'autre mais physiquement il me disait oui, enfin c'est parce que j'avais des beaux yeux ou des trucs comme ça quoi.

L : Et euh, du coup dans, dans les choses qu'il a beaucoup raconté, parce qu'il a tendance à quand même beaucoup parler, il y a cette fois, dont tu m'as parlé déjà, où tu as fait une crise et il a avait dû appeler maman pour qu'elle vienne te chercher, est ce que tu te souviens toi de cette fois-là ou pas ?

JADE : Bah c'est marrant parce que quand, cette fois-là je sais que c'est une fois où j'en parle à chaque fois que -enfin à chaque fois- quand j'avais été avec [Émilie] là, quand j'étais pas très bien, je sais que je parlais de ça, mais aujourd'hui... Bah je me

rappelle que du fait que, je me rappelle que à la base je pleurais parce que j'avais perdu ma tétine dans la voiture, et qu'il voulait pas qu'on aille la chercher, parce que c'était le soir et qu'il avait la flemme, du coup il voulait que y aller le lendemain, du coup moi j'arrivais trop à, enfin j'avais besoin de ma tétine quoi et euh... du coup j'avais dormi avec lui mais je ne me rappelle que de ça. Et après bah... Le fait de faire des crises, je m'en rappelle pas que je faisais des crises, je me rappelle vraiment que de ça.

L : Ok, et est-ce que tout ça, ça a changé aussi ton rapport à papa ?

JADE : Énormément. Enfin avant je ne sais pas, peut-être. Mais aujourd'hui oui parce que, enfin c'est pas, ça change pas, j'ai pas de problème avec lui ou quoi mais je sais qu'il ressemble de plus en plus physiquement à papy et des fois ça me met pas très bien quoi. Et je sais que par exemple si un jour j'ai des enfants ou qui, bah je voudrai jamais les laisser chez mon père quoi.

L : Alors qu'il y a jamais eu de problème avec papa ? [38 :30]

JADE : Alors qu'il y a jamais eu de problème avec papa. Mais c'est physique je crois. Enfin c'est sûrement aussi parce que c'est son fils, mais c'est plus physique parce que c'est... C'est comme il ressemble ça me ferait trop bizarre, je pourrais pas enfin c'est... Parce qu'en soit la personne bah c'est pas le même, même si parfois y a des choses où je trouve qu'il lui ressemble un peu mais c'est quand même pas, enfin je pense pas qu'il soit capable de faire ça, mais ça, je pourrais quand même pas ça me ferait trop peur.

L : Et euh, est-ce que t'en as déjà un peu parlé avec mémé ou pas ?

JADE : Pas du tout, je... La famille j'ai l'impression que chaque personne, je pourrais pas leur en parler, pour des raisons différentes. Bah mémé j'ai l'impression que je pourrais pas lui en parler parce que bah c'était son mari et après je sais pas peut-être quelle peut se sentir coupable ou... Enfin je sais pas du tout et même j'ai pas envie de lui faire du mal parce que ça va la rendre triste. Maman j'arrive pas parce que ça va la rendre triste et j'ai pas envie qu'elle se rende coupable, enfin pas coupable, qu'elle se

dise qu'elle a rien fait, qu'elle a rien vu, j'ai pas envie qu'elle se dise ça. Papa je peux pas lui dire parce que c'est son père et que... Il va vraiment... Il va péter un câble. Enfin je sais pas il va... Je sais pas je peux pas lui dire. La personne à qui je pourrais le dire ça pourrait être tatie, parce que elle travaille un peu avec des, dans ce milieu-là et en même temps c'est son père aussi, je sais que ça la rendrait trop mal, en plus elle penserait à ses filles, je pourrais pas en fait, du coup j'ai l'impression que toutes les personnes de la famille je pourrais le dire à personne.

L : Et [Martin]? (frère, 13 ans)

JADE : Ben... j'ai déjà pensé à lui dire par exemple parce que, je sais que lui il est très triste que je ne lui fasse pas de câlins et tout et du coup j'aimerais bien lui expliquer pour qu'il sache pourquoi. Enfin pour qu'il arrête parce que des fois il devient un peu méchant avec moi à cause de ça, enfin quand je ne veux pas il... il force et après il me dit que je l'aime pas et tout, il comprend pas du tout pour quoi je fais pas et tout et moi ça me soule parce que, c'est pas que je veux pas c'est que j'arrive pas, et du coup j'aimerais bien lui dire. Mais je sais pas j'ai l'impression que, c'est pas qu'il fait trop jeune ou je sais pas mais j'ai envie de le préserver un peu, j'ai pas envie de lui dire des trucs comme ça parce qu'en plus il est un peu sensible, il va être triste et tout et il va vraiment le prendre très très à cœur. Et j'ai pas envie que ça... Je préfère qu'il soit bien. Je sais que c'est, je sais qu'il va être pas bien, pour rien, enfin pas pour rien mais... Je sais pas, je suis pas sûre, je ne sais pas du tout i c'est une bonne idée quoi.

L : Ok. Est-ce que tu penses que tout ça a eu ensuite un impact sur ta vie amoureuse, avec les personnes que tu as rencontré ensuite, est ce que ça a changé ta façon, au-delà de l'affection que tu montrais mais ta façon de choisir les gens et d'aller vers plus, telle ou telle personne ?

JADE : Euh, alors euh... Je sais pas trop mais par exemple, ma première relation où je savais pas encore, je ne savais pas encore tout ça, j'avais enfoui ça. Puis du coup bah elle était plus âgée, je ne sais pas du coup si, si ça avait un impact ou quoi mais je sais que du coup cette première relation quand je savais pas elle était très très différente de la première relation où je savais parce que du coup, les personnes de ma famille, j'avais mis des barrières déjà, mes amis, ma famille je mettais des barrières

physiques mais une personne amoureuse, j'avais jamais eu ça dans ma vie et quand j'ai eu ça, j'ai pas mis de barrières parce que bah du coup c'était la seule personne où je mettais pas de barrières. Parce qu'il y avait pas besoin, c'était fait exprès elle était là pour euh, enfin c'était la seule relation où j'avais le droit un petit peu d'avoir des relations physiques. Du coup par exemple des -enfin je m'éloigne un peu de la question mais- je mettais pas de barrière et par contre dès que j'ai su, quand j'ai su les choses, bah du coup avec [Émilie], j'en mettais pour le coup. Du coup je sais pas si c'est dû, enfin j'ai l'impression que le... Je ne sais pas comment expliquer... [45 :00] Nan mais par rapport à la question de base qui était si ça a un impact sur les personnes que je choisis, je pense pas trop. Je pense pas.

L : Et le fait que tu ne mettes pas de barrières avec [Marine], pour toi c'était une bonne chose finalement ? Tu penses que ça a été positif ou c'était... ?

JADE : Oh non... Bah je pense que ça aurait été bien si c'était quelqu'un d'autre parce que... En soit, du coup avec [Marine] j'ai pas du tout mis de barrières et ça s'est pas très-, enfin ça s'est bien passé mais, bah comme elle était plus âgée du coup... C'est aussi ça qui m'a fait me rappeler de tout, c'est parce que du coup j'ai eu des relations sexuelles, un peu jeune et j'irais pas jusqu'à dire qu'elles étaient pas consenties parce que... Je pense que sur le moment elles étaient consenties mais c'est plus après coup où je me dis, est ce que moi-même je savais si j'étais consentante ? Sur le coup je pensais que oui parce qu'en fait je ne savais pas mais... Après je me disais en fait je me suis même pas posé la question à moi-même, j'ai l'impression de m'être forcée toute seule, même si non je me suis pas forcée toute seule, il y avait quelqu'un qui... Qui me mettait sûrement la pression et tout mais j'ai l'impression de m'être forcée toute seule et du coup ça a engendré un blocage le fait d'avoir fait ça. C'est là où je me suis rappelée de tout, et, après même dans mes relations amoureuses, vu que j'avais eu un problème dans ma relation amoureuse d'avant, où y avait eu ces relations sexuelles qui n'étaient pas, pas vraiment voulues, et du coup après maintenant dans mes relations amoureuses qui suivent, j'ai ce blocage aussi à cause de ma relation avec [Marine]. Mais je ne sais pas si c'est dû à mon enfance mes blocages dans mes relations amoureuses ou si c'est dû à ma première relation avec [Marine] où j'ai été trop vite et du coup maintenant j'arrive même plus à aller quelque part quoi... Je veux juste plus rien faire. Et voilà, après il y a aussi d'autres choses qui entrent en jeu parce

que la relation que j'ai, que j'avais avec [Émilie], étant donné qu'elle partait d'une relation amicale à la base, y a possibilité que j'ai mis des barrières à cause de ça, parce que maintenant je fais vraiment des différences entre tout. Si t'es mon ami, bah tu me touches pas, et je me demande si c'est pas un peu dû à ça aussi et peut-être que si je rencontrais une personne nouvelle où le but de notre relation c'est vraiment être amoureux ou avoir des relations sexuelles ce serait peut-être différent parce que du coup j'aurais pas cette étiquette de ami ou famille, ce serait juste, telle personne elle est là pour ça.

L : Du coup par rapport à [Marine], est-ce que tu lui en veux un peu quand même ou pas du tout, tu comprends qu'elle ne se rendait pas compte non plus pour toi, enfin comment tu ressens ça ?

JADE : Euh...

L : Ou tu t'en veux à toi ?

JADE : Bah je m'en veux plus à moi parce que j'ai l'impression que c'est moi, j'ai l'impression que je savais pas, je sais que c'est aussi elle, parce que bah du coup j'étais jeune, elle devait savoir que je ne savais pas. Mais en vrai je sais que c'est moi qui ne savait pas et je lui en veux pas aussi pour une raison assez simple c'est que entre guillemets grâce à elle, je sais que j'ai découvert des choses sur moi et même si c'est dur d'apprendre ces choses là, au final je pense que c'est moins dur de le savoir plutôt que de vivre avec et que ça ait plein d'impacts dans ta vie sans savoir pourquoi. Du coup je suis quand même contente d'être sortie de l'amnésie traumatique et je sais que c'est grâce à cette période en tout cas, enfin si j'avais pas eu ça, je sais pas si j'en serais sortie aujourd'hui donc c'est quand même quelque chose un peu positif, sous quelque chose de négatif mais... Bah faut voir le positif du coup. Nan je lui en veux pas vraiment, puis quand c'est une personne que t'as aimé, c'est difficile d'en vouloir, tout le monde me dit « tu devrais des fois lui en vouloir » enfin tout le monde lui en veux en fait. Sauf moi quoi.

L : Et du coup tout ça, enfin le fait que ça te soit arrivé, que maintenant tu te souviennes, et que tu ais conscience du fait que ce n'était pas normal est-ce que

ça va avoir un impact sur la suite de tes relations amoureuses, dans le sens où est-ce que tu feras un peu plus attention à tout ça, comment tu te sens par rapport à ça évoluer ?

JADE : Déjà, je fais plus attention à ce dont j'ai envie aujourd'hui, je... Jamais je fais quelque chose si j'ai pas envie, bon du coup des fois c'est un peu problématique parce que y a des choses c'est pas la mort quoi, faire un câlin c'est pas... Mais déjà ça m'a fait évoluer là-dessus c'est que j'arrive à savoir ce que je veux et je ferai rien de ce que je ne veux pas. Du coup pour moi-même c'est bien. Après je pense que j'irai, je vais vers des personnes qui vont être respectueuses, je fais attention à ça, pour pas revivre des choses similaires mais après des fois je fais un peu trop attention parce que je me pose toujours la question « est-ce que t'es sûre que tu veux nanani nanana » mais au final je profite même pas, je me pose trop de questions et je me bloque toute seule parce que même si je le veux sur le moment je me dis « si ça se trouve après tu vas regretter » voilà donc ça... Je fais trop attention il faudrait que j'arrive à lâcher un peu prise tout en faisant attention à ce que je veux. Ce serait un peu l'objectif d'arriver à faire ça.

L : Ok. Alors moi j'ai plutôt fini, est-ce qu'il y aurait quelque chose que tu voudrais ajouter à ce propos, quelque chose que tu as envie de dire ou de raconter ?

JADE : Hm non, je crois pas.

L : Ok c'est bon pour moi, donc du coup je coupe ?

JADE : Attends. Parce que là c'est trop bizarre ce qui vient de se passer. Bah en fait pendant que tu me parles, pendant qu'on faisait l'interview bah j'ai reçu un message Facebook de [nom du grand-père].

L : C'est, c'est vrai ?

JADE : Oui.

L : Est-ce que tu veux... ?

JADE : Mais c'est, je sais pas si c'est un vrai message parce que c'est un lien, un lien pour aller dans un groupe je sais pas quoi, du coup je ne vais pas ouvrir parce que sinon je vais me faire pirater peut-être

L : Faut pas cliquer sur le lien, du coup si y a un...

JADE : Bah j'ai pas cliqué sur le lien. Mais c'est juste que c'est bizarre qu'on parle de ça et qu'il y ait un message d'un coup.

L : Il a lu dans tes pensées.

JADE : Ouai il a les oreilles qui sifflent.

L : Nan je pense pas qu'il faille lui donner autant d'importance.

4. Colin

L : Alors ça tourne. Du coup on va commencer. La première question, enfin la première chose dont je voudrais qu'on parle c'est que tu me re-contextualises le moment où c'est arrivé, tu avais quel âge et c'était il y a combien de temps et voilà un peu placer dans le temps ce qu'il s'est passé.

COLIN : Alors je vais chopper mon sac je crois que j'ai un carnet où j'avais essayé de me rappeler, de resituer les choses et tout du coup j'avais retrouvé je crois la date avec des sms et des trucs comme ça. Je sais pas si c'est ce carnet où si c'est un autre mais on va essayer de partir de là, je note un peu n'importe quoi dedans enfin tout et n'importe quoi, mais en gros pour contextualiser pendant que je cherche, c'était... Alors je ne sais plus quel âge j'avais, c'était avant l'école, donc c'était avant 2018, donc il me semble que c'est 2016 ou 2017 et Ah ! c'est là ! Ouai c'est ça j'ai retrouvé ! [01 :20] Donc c'était le 7 juillet 2016, tain j'ai le jour ! J'ai peut-être même presque l'heure, j'avais pas noté l'heure du sms.

Mais en gros c'était une époque où j'avais fait des études de compta avant et j'avais arrêté les études de compta après avoir fait un stage en cabinet d'expertise comptable où j'avais fait genre c'est bon je suis carrément pas là où je devrais être et je savais pas encore que j'allais faire des études de ciné ou quoi, enfin je voulais en faire mais je passais les concours et je le faisais en bossant à côté sur des petits boulots, des petits trucs et tout, et... c'était un moment où je cherchais un but. Et c'était une époque où comme j'avais pas de but, je m'étais fixé celui de passer le permis moto. Du coup j'avais passé le permis moto, j'avais acheté une moto, euh gros truc mais petit, enfin le plus petit des gros trucs et j'avais acheté tout l'équipement, un blouson, casque et tout. C'était un soir, c'était je crois un mercredi un truc comme ça et c'était avec des copains avec qui j'avais fait une grosse partie de mes études à Toulouse, où on était super potes et tout et c'était l'époque où on allait dans les bars à Toulouse jusqu'à pas d'heure et où on picolait beaucoup. Donc ça c'est une chose qu'on faisait trois ou quatre ans avant que ça arrive du coup on avait tous un peu arrêté de le faire et du coup c'était le soir de l'anniversaire de [Léa] une pote de Toulouse que j'avais rencontré quand je faisais mes études de comptabilité. On était quatre en tout donc il

y avait [Léa], moi, [Erwan] et [Côme], donc [Erwan] et [Côme] c'est deux autres copains aussi de longue date de Toulouse et c'était un jour où [Erwan] venait d'apprendre le résultat de son CAPES pour devenir prof, il l'avait passé plusieurs fois, il avait eu du mal à valider son master et donc son CAPES aussi, et donc là il nous avait balancé qu'il avait eu son CAPES donc on s'est dit qu'il fallait faire un truc, marquer le coup. Donc on était allé en ville je sais plus on a commencé hyper tôt genre vers 18h un truc comme ça, et c'était un pleine semaine donc c'était pas du tout un soir où beaucoup de gens sortaient. Quand on sortait quand on était plus jeune c'était le jeudi soir à Toulouse, où t'as tout qui est moins cher, plein de trucs ouverts, donc là c'était un mercredi donc on s'est retrouvés à essayer de s'ambiancer. C'était aussi un moment où on avait tous entre 22 et, attends, 2016 ? J'avais 26 ans, donc on avait tous 26-25 ans. On avait plein de potes qui avaient terminés leurs études donc qui partaient un peu aux quatre coins de la France ou quoi donc le groupe d'amis était un peu en train de se dissoudre, et on trouvait ça un peu triste que [Erwan] il ait un truc à fêter et qu'il y ait plus grand monde pour le fêter. Donc on était allés à juste quatre, là où on avait l'habitude de le fêter avant à 10-15 ou quoi. On s'est retrouvés dans un bar qui s'appelait le Dodanu on a commencé à ce bar là et il y avait très peu de monde donc on s'est posés dans le bar on était peut-être les premiers à arriver, et on a bu une bière, ah oui nan on avait mangé des burgers, ça fait une longue histoire, assez détaillée quoi !

L : Pas de souci.

COLIN : Et donc on avait mangé des burgers, on avait bu une bière et c'est à ce moment-là qu'on avait commencé à s'ambiancer en mode « ah bah c'est ton CAPES faut marquer le coup vas-y on sort on fait la fête, on fait un truc quoi » sauf que bon bah, on était un peu les seuls à s'ambiancer pour faire la fête, personne d'autre à cette heure-là en semaine, était dans cette ambiance là et donc on est allés dans un autre bar qui n'était pas trop loin, le JaggerBar où ils faisaient, l'époque où on sortait on buvait pas mal en fin de soirée des JaggerBomb, truc immonde. En en ayant rebu ce jour-là on était tous comme « ah mais comment on a fait pour boire ça c'est dégueulasse et tout » mais en arrivant au bar on a payé une première tournée c'était un peu chacun paie sa tournée, et très rapidement on a fini par prendre une bouteille

à quatre et du coup à partir de là on a tous commencé à avoir une espèce de black-out, chacun à un moment différent.

Moi c'est le dernier souvenir conscient que j'avais de cette soirée là, c'était ça, et le moment où je reprend conscience et je me réveille, je suis, je crois que je suis debout, je sais plus si je suis nu ou si j'ai mon, mon pantalon baissé, et y a quelqu'un que je ne connais pas qui a sa bouche autour de mon sexe et je suis en mode genre euhh et du coup le souvenir que j'en ai c'est d'avoir dit stop ou arrêté je ne sais plus comment, quelle forme ça a pris mais mon non consentement, mon refus s'est exprimé à ce moment-là et du coup pris de panique je suis sorti comme ça direct, je ne me souviens même pas comment je suis sorti je me souviens juste avoir repris, pas connaissance ou quoi parce que j'avais conscience déjà à ce moment là où je m'étais réintégré à moi-même et du coup je me suis retrouvé dans la rue en slip, avec mon slip à l'envers et pas mon téléphone, rien et du coup j'ai essayé de retrouver les amis avec qui j'avais fait la soirée, parce qu'on s'était quand même organisés on s'était dit « on va boire donc on conduit pas » j'étais allé à moto à cette soirée, je l'avais garée dans une rue pas loin et on avait prévu de dormir chez [Léa] qui avait son appartement en centre-ville pas très loin. J'ai marché pendant des plombes et des plombes, j'avais les pieds noirs, j'étais pieds-nus puisque j'avais juste mon slip, je cherchais son appartement et je ne retrouvais pas le chemin, je ne savais plus où j'étais je ne reconnaissais pas l'endroit où j'étais. J'ai marché longtemps et au bout d'un moment j'ai croisé [Côme] qui était à la soirée avec nous, un des quatre et qui quand il m'a vu dans la rue à poil avec le slip à l'envers, il juste rien dit mais il a tout compris directement. On l'a jamais verbalisé ni lui ni moi, je sais plus comment on a fait le truc je crois qu'on a tous les deux déconné en mode ah [Colin] t'as encore fait ton fanfaron et tout et je crois que j'ai déconné dessus en disant ouai, je sais plus ce que j'ai dit mais sur le ton de l'humour quoi. Mais je sentais que lui il s'en voulait, enfin qu'il y avait un truc quoi.

Après on est retournés chez [Léa], il m'a ramenée chez elle et donc il y avait [Erwan] et [Léa] qui avaient dormi chez [Léa] et [Côme] avait passé une grosse partie de la nuit à faire le tour de la ville pour essayer de me retrouver et donc il m'a ramené chez [Léa] et une fois que j'étais là en sécurité ou quoi il est vite rentré chez lui, ça a été un peu le Sam de la soirée. [Léa] et [Erwan] ils étaient en train de décuver, ils dormaient mais ils m'ont vu rentrer et ils étaient en mode « ah bah t'es rentré on se demandait où t'étais et tout ça » et eux pareil quand ils m'ont vu arriver comme ça slip à l'envers leur réaction ça a été pareil « ah sacrée soirée » mais c'était pas en mode il s'est passé un

truc grave c'était plus en mode « t'as encore fait le con » et là c'était vraiment sincère, ils avaient pas senti qu'il y avait un truc qui n'allait pas. Donc après sur ça, on se rendort tous, il doit être entre 6 et 8 heures du matin, je me rendors, un peu plus tard je me re-réveille et du coup je me dis « j'ai pas d'affaires j'ai pas mes fringues, j'ai pas ma moto, j'ai pas mon téléphone, j'ai pas mon truc, où ces trucs-là sont et comment je fais pour les récupérer ? ». Je crois que c'est [Côme] qui a envoyé un sms ou passé un coup de fil sur mon téléphone et y a un gars qui a répondu, qu'il connaissait pas et donc qui était le mec chez qui j'avais repris conscience qui a répondu et du coup je ne sais plus ce que [Côme] a dit « notre copain a perdu ses affaires » ou un truc comme ça, et je crois, je ne suis pas sûr que le mec a répondu « oui bah ses affaires sont là il peut passer les prendre quand il veut » un truc comme ça. Et je sais plus comment mais je me retrouve avec un téléphone qui devait être celui d'[Léa] ou [Erwan], après que [Côme] soit parti et que je me sois re-réveillé un peu plus tard. Donc je retourne chez ce mec-là, je crois que je lui envoie un sms pour lui demander son adresse. Je sais plus si je l'appelle, je sais pas si j'entends sa voix. Je me retrouve chez lui, je sonne à l'interphone et le mec, m'ouvre sa porte en mode normal et tout et je lui dis juste « je viens récupérer mes affaires » et très gentiment, pas en mode violeur ou mec malveillant, je récupère mes affaires et je suis super gêné de le voir parce que je me dis que enfin... Du coup je prends mes affaires et je me casse et après je retourne chez [Léa] qui m'avait prêté des vêtements pour lui rendre ses affaires. Je lui rend, je mets mes habits et puis je repars chez moi après avoir suffisamment déçuvé pour pouvoir conduire la moto.

Et après la dernière chose dont je me souviens de cette longue journée, enfin, nuit, c'est d'être rentré chez mes parents dans le village en banlieue toulousaine là où j'habitais et de m'être senti, un truc assez bizarre, comme si j'avais, comme si j'étais sale mais comme si je m'étais sali tout seul, pas comme si quelqu'un m'avait souillé ou quoi, genre juste, très gêné quoi. Je refusais d'y penser, c'était pas totalement le déni parce que j'avais conscience un peu du truc et je me souviens être allé courir tout seul dans la forêt, je courais beaucoup à cette époque, j'avais arrêté de fumer et je compensais en faisant beaucoup de course à pieds et du coup là j'avais couru, je courais beaucoup à l'époque quelque chose comme une heure tous les deux jours et c'était quoi 10km un truc comme ça, et là je crois que j'ai dû courir peut-être le double ou j'en sais rien, pour évacuer le truc.

Et après j'y ai pas repensé pendant super, super longtemps, alors que je le savais, c'était pas un truc refoulé, c'était pas du déni, c'était « bon bah c'est arrivé et faut passer à autre chose » et finalement assez vite je suis passé à autre chose et j'ai pas eu l'impression que ça m'avait traumatisé outre mesure ou quoi. Parce qu'il y a ce truc de bah le mec je l'ai revu le lendemain, il était bienveillant, et du coup je l'avais pas vécu comme une agression sexuelle je l'avais plus vécu comme un accident qui serait de ma faute et pas la faute de ce mec chez qui j'étais vu qu'il a été réglo il m'a rendu mes affaires, quand j'ai repris conscience et que j'avais mon sexe dans sa bouche il m'a pas retenu en mode « non tu pars pas » il m'a laissé partir. [14 :00] Et c'est des années après où en discutant avec des psys sur d'autres problèmes qui n'avaient rien à voir, ce truc-là est revenu et la psy me disait « c'est une agression sexuelle » et tout un truc où pour moi c'était pas ça et il a fallu qu'on m'explique que c'était ça. Voilà à peu près pour le déroulement du moment où ça a eu lieu.

L : T'en a parlé avec [Léa] et, depuis ?

COLIN : Ouai, en fait j'en ai reparlé avec eux après avoir eu ce truc de y a ça qui est pas digéré, qui est pas discuté, qui est pas truc, et du coup rien que pour reconstituer ce qui s'était passé ce soir-là, mon objectif c'était de retrouver le numéro de téléphone du gars pour voir « est-ce que j'ai envie de le revoir, est-ce que j'ai envie de... » c'était la psy aussi qui disait que quand ça fait moins de cinq ans tu peux lancer une procédure judiciaire même s'il y a très peu de preuves, de grandes chances que ça n'aboutisse pas mais si toi ça t'aide à faire ton deuil ça peut être un truc donc je m'étais dit « vas-y je vais creuser le truc » et un des premiers trucs que j'ai fait c'était d'appeler [Erwan] parce que j'avais changé de téléphone depuis et alors attend je ne sais plus pourquoi j'avais appelé [Erwan], si c'est ça parce que j'avais regardé moi dans mon ancien téléphone les sms, enfin j'avais essayé de retrouver le jour, le machin, le truc et j'avais retrouvé des sms, c'est assez flou dans ma mémoire mais c'était je sais qu'il y avait des échanges de sms avec [Côme], [Léa], « ah on est au Dodanu, rdv 18h pour manger burgers » et donc à partir de là j'ai retrouvé quelques trucs, donc j'avais la date, j'ai appelé [Erwan] pour lui dire « tiens j'essaie de me rappeler tu sais cette soirée... J'essaie de retrouver les messages enfin de comprendre ce qu'il s'est passé, la chronologie de ce qu'il s'est passé cette nuit-là. » Donc on a ressorti son vieux téléphone à lui dans lequel il y avait aussi des sms ou des trucs. Et dedans il y avait

un message pas le numéro, on a retrouvé un numéro, j'ai encore jamais appelé ce numéro mais je sais pas si c'est celui du gars ou si c'est un autre numéro de cette nuit ou quoi mais je l'ai noté là, j'en ai jamais rien fait donc après avoir discuté avec [Erwan] de ce téléphone je lui ai expliqué ce qu'il s'était passé cette nuit-là, le truc de je perds connaissance et quand je reprends connaissance je suis chez quelqu'un que je connais pas en mode « j'ai pas trop envie d'être là » et du coup c'est là où il m'a dit « ah mais j'imaginai pas du tout que c'était ça ou quoi » comme il était resté sur le truc de la blague et il s'en est vachement voulu « désolé si j'avais su... » et voilà il a été très empathique, dans la culpabilité mais pas à ne pas en dormir la nuit.

Après j'en ai parlé à [Côme] qui avait été un peu le Sam, je crois que c'est celui à qui j'en ai parlé en dernier, entre temps j'en ai parlé à [Léa] que j'avais pas vue depuis un moment, [Léa], [Côme] et [Erwan] je ne les avais pas revu depuis au moins deux ou trois puisque j'étais parti faire l'école peu de temps après ça, je suis entrée à l'école en 2017-2018 et le moment où j'ai essayé de recoller les bouts c'était y a peut-être un an un truc comme ça. Donc [Léa] je l'avais pas revue depuis un an et pareil je lui explique que j'essaie de comprendre ce qu'il s'est passé ce soir-là et c'est en discutant avec elle qu'elle me dit « on a mangé un burger au début au Dodanu, puis après on est allés au JaggerBar, c'est là qu'on a bu et après on est allés aussi dans un autre truc le Californication » qui était un espèce de bar/boite qui était pareil dans le coin où y avait tous ces bars-là, et elle disait « après ça moi j'étais ([Léa]) super mal et j'étais dans la rue en train de vomir et [Erwan] s'est occupé de moi, [Côme] était là, c'est le moment où on a décidé de rentrer et toi tu étais là, après on t'a perdu de vue à ce moment-là et on t'a retrouvé le lendemain » et du coup je lui ai dit « bah moi ce soir-là ce qu'il s'est passé, enfin le souvenir que j'en ai » et un peu comme [Erwan] elle était en mode « désolée j'imaginai pas que c'était ça » et après en parlant avec elle en fait il y avait, un ou deux ans peut-être avant, on faisait aussi ce type de soirées où on sortait et on buvait, elle me disait qu'elle avait vécu un truc un peu similaire dans un bar où on était allé pareil avec trois, quatre copains, je crois qu'il y avait [Erwan] aussi ce soir-là, c'était un peu le même groupe de personnes, et où on était au bar, alors je ne sais plus comment il s'appelait... Le Communard ! Voilà. C'était un ami, dans ce groupe d'ami qui était parti, il y en a un qui était parti faire médecine en internat à Marseille et qui revenait de temps en temps et là c'était un des soirs où il était revenu avec sa copine qui était une très bonne amie de [Léa] et donc [Léa] m'avait chauffé en mode « bah viens , il y a Mickaël et Clotilde qui sont à Toulouse » donc on sort on va

boire des coups, on y était allé, je l'avais accompagnée là-bas. On avait bu, moi pas beaucoup, elle plus que moi, et pareil c'était moi la manière dont j'avais perçu cette soirée c'était en mode on avait bu et tout et puis à un moment on était partis et en fait elle me disait que elle ce soir à elle avait picolé pas mal, on avait fait la fermeture du bar et on était partis après. Elle me disait que ce soir là elle avait bu et qu'il y avait le videur qui lui faisait un peu du rentre dedans, du flirt et qu'elle était pas intéressée mais qu'elle discutait avec le mec parce que, par politesse. Que le mec lui avait proposé de prendre de la coke ou un truc comme ça et qu'elle en avait pris et qu'après pareil elle a eu un espèce de blackout et qu'elle a repris connaissance dans les toilettes du bar avec le videur qui l'intéressait pas spécialement, et pareil qu'elle avait son pantalon baissé et le mec qui avait sa tête entre ses cuisses et un peu pareil que moi elle me disait « j'ai rejeté le mec en lui disant non non, stop. » et là elle me disait que le mec lui avait répondu « non mais c'est toi qui m'a chauffé t'en avais envie et tout » du coup elle disait qu'elle lui avait dit « non mais c'est bon là j'ai plus envie » et que hop elle était partie quoi. Donc après la soirée avait continué on était allés je ne sais plus peut-être dans un autre bar avant de tous rentrer chez quelqu'un l'un d'entre nous qui avait un appart en ville pour dormir. Et d'en parler avec elle ça m'avait fait bizarre de me dire tiens, ça se ressemble vachement la manière dont on l'a vécu et la manière dont pour elle c'était aussi « bah c'est moi qui étais habillée comme une aguicheuse, lui il a eu envie, en même temps quand j'ai repris conscience il m'a dit nan mais c'est toi qui m'a chauffé » elle me disait « s'il faut c'est moi qui ai vraiment machin » donc elle était un peu comme moi en mode « c'est ma faute si ça m'est arrivé. ». Enfin ça me fait penser à autre chose mais après ça va trop digresser.

Pour terminer du coup l'histoire de [Léa], [Erwan] et [Côme], le dernier que j'ai vu c'était [Côme], qui avait été le Sam de la soirée donc c'est lui qui m'a dit « on a fait Dodanu, on a fait truc, donc quand on était au Dodanu, burger, machin, bière, après au JaggerBar, là on a tous bu » et [Côme] avait aussi beaucoup bu au JaggerBar quand on a commandé cette bouteille il a bu autant que nous sauf qu'il tenait super bien l'alcool, parce que je sais pas pourquoi, parce que c' était pas celui qui buvait le plus d'entre nous il était assez sage, enfin ce soir-là ça ne lui a pas fait le blackout qu'on a un peu tous eu et donc après le Jaggerbar on est allés au Californication, et après le bar était un peu vide donc c'était un peu la boîte déserte mais on était genre trois à être surchauds, moi, [Léa] et [Erwan] pour fêter son diplôme et [Côme] en mode « Je surveille les gamins qui vont encore faire des conneries ». La boîte s'est remplie petit

à petit mais comme on est arrivés super tôt et qu'on avait continué à boire on était complètement défaits au moment où la boîte commençait à se remplir. Donc c'est à ce moment-là qu'on est sortis et c'est là où [Léa] était mal et que [Erwan] la soutenait et tout et [Côme] a dit « bon stop là ça suffit, on rentre » et du coup il était partagé entre « tiens il est où [Colin] et ah j'ai [Léa] qui est pas bien qui est là » donc il s'est dit « bon allez je la ramène et puis je vais chercher [Colin] la dernière fois que je l'ai vu il avait l'air bien » et du coup c'est ce moment-là où ils sont rentrés à l'appartement et après il a commencé à me chercher toute la nuit.

Et donc moi ce que je me raconte c'est que entre-temps y avait des, je crois qu'ils m'ont vu discuter avec des gens qui allaient entrer dans le bar et ils ont dû se dire, enfin [Côme] a dû se dire « il est bourré, il est en train de brancher tout le monde » donc je pense que ce qu'il s'est passé, je sais que ces soirs là quand j'avais bu j'étais pas méfiant et je parlais à tout le monde sans peur et sans me dire que cette personne pouvait être malveillante ou malintentionnée, et je me dis qu'il y a un groupe que j'ai dû suivre, j'ai dû brancher quelqu'un qui a continué à discuter avec moi et que j'ai dû raccompagner chez lui parce qu'aussi à chaque soirée j'ai le truc du Saint-Bernard d'aider les gens qui ne vont pas bien ou qui truc, et c'est typiquement quelqu'un qui va rentrer chez lui tout seul je vais proposer de le raccompagner pour qu'il lui arrive pas des embrouilles donc je pense que j'ai dû me faire intégrer dans un groupe et qu'il devait y avoir ce mec-là, dedans et que je les ai suivis, et que le mec a dû rentrer chez lui en me proposant sans doute gentiment « tu ne vas pas dormir dehors, tu dors où, bah écoute reste dormir là » et que voilà une fois que j'étais chez lui ça a pris une tournure, mais c'est là où je me raconte mal entre ce moment et le moment où je reprends conscience, et où mon sexe est dans sa bouche quoi. Parce que je me disais aussi, l'alcool ça ne change pas ce que tu as au fond de toi quoi, si c'est là c'est là donc je me dis est ce que j'ai été attiré par ce mec et je l'ai suivi chez lui parce que j'avais du désir pour lui et c'est ça qui fait que je me suis retrouvé dans son lit avec mon sexe dans sa bouche, ou est-ce que le mec m'a, dans un truc de séduction un peu amené, mis dans son lit quoi finalement. Et c'est là où j'arrive pas trop à savoir, comme je sais que, je suis toujours très conciliant, j'évite les conflits, j'essaie de faire plaisir, je me dis que je peux très bien avoir été capable de « oh non je veux pas le vexer » et puis reprendre conscience au moment où « ah ouai nan mais là quand même j'ai peut-être laissé le mec aller un peu trop loin par rapport à ce que je peux tolérer » enfin voilà. C'est ce qu'on se disait avec [Léa] aussi c'est que c'était bizarre

ce moment de prise de conscience où on est dans un état où on est complètement bourrés et y a quand même un truc à l'intérieur qui fait que tu reprends connaissance au moment où t'as franchi ta limite. Et ça c'est un des trucs que disaient la psy à qui j'en avais parlé c'était ce truc que pour elle c'était agression sexuelle dans le sens où t'as pas consenti et/ou t'étais pas en état de consentir, donc c'est vrai que je vois dans l'histoire de [Léa] ou la mienne, y a vraiment ce truc- là de, que ce soit un truc de désir qu'on ait eu l'un ou l'autre ou quoi, le fait qu'on ait eu prise de conscience et qu'on ait refusé à ce moment-là, ça veut dire que si on avait été conscients plus tôt, on aurait refusé plus tôt.

L : Ok. Du coup tu notes, dans le carnet tu as noté des choses par rapport à ça, tu m'as dit que c'était il y a un an à peu près que tu avais essayé de t'en souvenir, le fait de noter est-ce que ça t'aide, comment est-ce que, qu'est-ce qui t'as amené à te dire ok maintenant on va y réfléchir, et essayer de retrouver ce qu'il s'est passé et d'y repenser ?

COLIN : Le moment où c'est revenu à la surface, je sais plus quand c'était, je crois que la toute première fois où j'ai reparlé de ça, après l'avoir mis de côté pendant des années c'était quand j'avais une petite amie, l'année dern- enfin y a un an et demi maintenant et où je lui avais raconté ce truc-là, je ne sais plus comment on en était venu sur ce sujet, et je lui avais dit « tain c'est vrai qu'un soir j'avais vécu ça » et je lui raconte le truc du blackout et de quand je reprends connaissance et ça m'avait fait très bizarre parce que sa réaction ça avait été en mode comme si c'était insignifiant et la discussion elle s'était terminée sur « en fait ce qui t'es arrivé c'est ce qui arrive à toutes les meufs donc en gros fais pas chier quoi » et, sachant qu'elle ne m'a pas parlé d'un vécu pareil, gros manque d'empathie, c'est ce que je me suis dit sur le moment. Et donc voilà ça c'est ce que je me suis dit sur le moment. Ça c'est une des premières fois où c'est remonté, et après, 6 mois plus tard, du coup c'était l'année dernière avec le mémoire, la fin d'école ça a été juste horrible et ça a abouti à une hospitalisation en psychiatrie. J'ai un gros passif de troubles psychiques ou quoi et, en fait en 2016, deux ans avant en 2014, j'avais fait une bouffée délirante aigue, où je fumais beaucoup de cannabis, c'était un stade où j'avais fait pousser 10 pieds de beuh dans mon appartement à Toulouse, c'était quand j'étais en compta et que j'étais un peu perdu ou quoi et ça avait fini par une première hospitalisation en psychiatrie et après pendant

des années j'en ai plus eu, j'étais pas suivi par un psychiatre, j'avais pas de médicaments, j'ai mis un an à me remettre de cette première hospitalisation, à arrêter tous médicaments. Et pour la fin des études, j'avais l'angoisse de la fin des études, la pression de ce mémoire où c'était compliqué, et j'étais encadré par quelqu'un dont j'ai tout de suite senti qu'il avait aussi des troubles psys, [...] pour ne pas le nommer. C'est rigolo parce que c'est comme des animaux blessés. Il a senti que... et moi j'ai senti aussi. Un peu comme Élodie aussi et moi avec cette histoire. Un truc où les animaux blessés se reconnaissent entre eux je pense. Et donc ce truc de mémoire, ce truc de confinement aussi, de retourner chez les parents à Toulouse. L'angoisse d'intégrer la vie active, le fait de fêter mes 30 ans et d'à peine terminer mes études à 30 ans. Une rupture ultra violente avec la petite amie dont j'ai parlé, et voilà tout ça a fait que gros burnout et là c'est une des fois où je suis tombé le plus bas que j'ai pu. Là c'était en mode tentative de suicide, trucs comme ça, donc là j'ai re-fini en hôpital psy et, enfin, avant les tentatives de suicide, je les ai faites après l'hospitalisation, mais ça va mieux hein. Et après ce truc en psychiatrie, ah non même c'était avant, enfin comme c'est assez récent, la chronologie de tout ce truc-là est pas encore très honnête. [32 :47] Nan je crois qu'avant cette hospitalisation, avant le point de rupture il y a quand même eu toute une phase où je tenais le coup et dans cette phase-là ma mère était vachement inquiète et c'est elle qui m'a dit « faut que tu ailles voir une psy pour tenir, pour te soutenir » et j'étais assez réticent mais je sentais quand même que j'approchais de nouveau de mes limites et j'ai fait « bon on va quand même y aller, j'ai pas envie de retourner à l'hôpital psy ». Donc là je suis allée voir une psychothérapeute que ma mère avait vu elle quand elle avait fait un burnout deux ans avant et où elle, elle avait un bon feeling avec cette dame qui l'avait vachement rassurée ou quoi et donc je suis allée le voir et c'était quelqu'un de très bienveillant qui était tout de suite dans l'empathie et un peu un truc de, pas de maternage mais de viens je vais te faire un câlin quoi en gros. J'ai oublié la question.

L : C'était par rapport au fait que tu écrives et que tu recherches, que tu aies fait des recherches sur ce qui s'était passé.

COLIN : Oui c'était ça parce que du coup ça m'avait amené à raconter comment c'était revenu. Donc voilà avec cette psy, quand j'étais allé la voir mon gros trauma, c'était cette rupture amoureuse, du coup je balançais tous les trucs qui m'avaient énervé

dans cette relation, y avait eu notamment cette réaction par rapport à cette confession et donc c'est là où j'ai commencé à en reparler avec elle. Et y a eu un autre truc aussi où, je ne sais plus comment c'était venu. Parce que je reproche vachement à mon père la manière dont il nous a éduqués moi et mon frère parce que j'ai des troubles psy mais mon frère en a aussi, et je le tiens en grosse partie responsable de ça par rapport à plein de choses de l'éducation, l'exigence, l'ultra-exigence, qui ont fait que mon petit frère a pété son câble la première fois, que moi j'ai fait pousser dix pieds de beuh chez moi, par provoque en mode « vas-y je fais ce que je veux tu fais chier ». Et à un repas de famille, on se retrouve à parler de schizophrénie, parce que mon petit frère est schizophrène, et avec oncles, tantes, grand-mère et tout, et y a le copain de ma tante qui commence à parler, il joue dans un groupe de rock, il commence à parler de leur guitariste. On est à un stade dans la famille où la parole sur la psychiatrie, l'hospitalisation est assez libérée, et donc tout le monde est au courant que mon frère a des troubles pys. Et donc le copain de ma tante parlait de quelqu'un qui connaît qui est guitariste dans son groupe de musique qui est aussi schizophrène, pour dire qu'il a trouvé un équilibre, que maintenant ça va, mais que c'est pas évident parce qu'il vit chez ses parents, qu'il est pas totalement autonome et que dès qu'il a un peu trop de pression ça le fait rechuter. Et moi c'est un des trucs sur lesquels je bataillais avec mon père que mon petit frère quand on lui met trop de pression ça le refait craquer. Un peu ce qu'il m'est arrivé aussi avec le mémoire et le cumul de tout ce qui m'est tombé dessus l'année dernière. Et donc voilà il parle de ça et la discussion a commencé à venir sur les origines de ça et il explique que ce type là il a eu une enfance super difficile où il a été agressé sexuellement, violé quand il était enfant et c'est là après avoir parlé de ça où mon père sort un truc que je trouve complètement con, je ne sais plus ce qu'il dit précisément ou quoi mais je me dis genre, qu'il est complètement à côté de ses pompes et c'est là où je balance « ah oui mais moi aussi j'ai été violé » je crois que j'utilise même le mot violé pour être encore plus choquant pour mon père même si techniquement c'est pas un viol c'est plus une agression sexuelle, du moins c'est ce que me faisait comprendre la psychothérapeute avec laquelle j'en parlais. C'était l'un des moments où malgré moi c'est arrivé genre « je vous mets ça là ». C'est les moments où c'est revenu à moi malgré moi ou parce que j'ai cherché et donc voilà sur ce carnet c'est juste ça qu'il y a marqué, c'est des notes, ça tient ça quoi, ça fait 5cm d'une demi-page sur un carnet. Et oui du coup y a aussi ce truc là que je te disais où pour moi c'est pas trop difficile d'en parler là tu vois je t'en

parle et j'en ai parlé à une psy avant et tout et quand tu me posais la question, tu prends des notes ou quoi, c'est pas en mode j'ai écrit comme dans un journal intime pour me raconter l'histoire, ou pour sortir de moi, ce qui fait que j'ai sorti le truc de moi c'est essentiellement le fait d'en avoir parlé avec ceux qui étaient là à la soirée, le fait d'en avoir parlé avec la psychothérapeute, et en fait je me rends compte, avec le temps, et c'est aussi un truc avec l'épisode psychiatrique, je pense avec les traumatismes en général c'est que tu arrives à vivre avec le jour où tu arrives à te raconter une histoire avec ce qui t'arrive. [38 :50] Le fait d'en avoir parlé avec [Léa], avec [Erwan], avec [Côme], avec une psy, d'avoir lâché le truc sur mes parents et d'en parler encore aujourd'hui, ça fait que tu peux vivre avec. Alors que pendant, ouai entre 2016 et 2020, c'était 2020, c'était une histoire qui n'existait pas mais qui était quand même là, et le fait de raconter l'histoire ça la sort de toi. Pour terminer la boucle de ce truc que tu en parles à des gens et des gens te parlent qu'ils ont vécu la même chose, ce truc que je disais d'animal blessé, quand j'en ai parlé, ma mère m'en avait déjà parlé il y a longtemps où je me souviens qu'elle s'était énervée sur un truc où elle trouvait que je n'avais pas de raison de me plaindre d'un truc, je ne sais plus ce que c'était, je me suis toujours beaucoup plaint, et ma mère ça l'avait agacée et elle avait dit « pourquoi t'es pas heureux, t'as tout ce que tu veux, que tu pourrais avoir, on te donne tout ce dont tu as besoin. » Je faisais encore une dépression après avoir raté le concours de médecine. Et elle m'avait sorti « regarde, moi quand j'étais jeune, je me suis faite violer » en mode j'ai plus de raisons de me plaindre que toi , et j'étais là « tu t'es fait violer quand t'étais-, bah viens on en parle quoi » et sur le coup elle avait pas voulu en parler ou quoi mais j'avais senti que c'était sorti malgré elle un peu comme moi à ce repas de famille. Et quand j'ai balancé ça à ce repas de famille mon père c'était « putain, t'es con mon fils, il s'est encore mis dans un truc pas possible » enfin je me mets à sa place aussi, ton fils il fait pousser 10 pieds de beuh, après il va en hôpital psy, après bref... Et ma mère après ce truc-là elle était plus « mais pourquoi tu nous l'a jamais dit ? » elle était un peu dans un truc de « t'as tellement pas confiance en nous que tu peux pas en parler avec nous » mais c'est aussi un truc où pendant des années, la communication entre moi et mes parents, on n'était pas suffisamment proches, par rapport à eux la manière dont ils sont connectés à leurs émotions et à celles des autres, mais voilà, toujours est-il qu'après ce truc-là elle a été prête à en parler et du coup moi je lui ai raconté ce truc du blackout et tout et elle m'a raconté ce qu'elle avait vécu où c'était dans un, quand elle avait la vingtaine où elle était dans un

ascenseur avec un mec, et que le gars a commencé à la plaquer sur l'ascenseur, à lui ouvrir les vêtements ou lui baisser le pantalon, elle me disait que c'est le moment où l'ascenseur est arrivé en haut et où les portes se sont ouvertes, elle s'est barrée tout de suite dès qu'elle a pu. Y a que maintenant quand je le dis là en te le racontant que je me dis que s'il faut elle m'a raconté cette version en mode minimiser le truc et que c'était peut-être plus trash que ça. En tout cas c'est un des rares moments où elle a été capable d'en parler. Je pense qu'elle en a parlé à personne, peut-être à mon père comme ils sont plutôt proches, enfin j'imagine, mais je pense qu'elle n'en a pas parlé à sa mère ou à des copines ou à des trucs, je pense qu'il y a que mon père à qui elle aurait pu dire ce qui est arrivé. Mais bon après là c'est peut-être moi qui imagine trop loin.

L : Du coup ouai fin en fait fin, toi tu as vraiment aucun problème pour en parler, tu penses que ça c'est du justement ou fait que tu ais fait le travail avec une psy d'abord de discuter de tout ça puis d'avoir été suivi pendant longtemps ou que c'est plus naturel de ta part de...

COLIN : Non parce que la psy en fait je l'ai vue y a, ça devait être en septembre octobre de l'année dernière, 2020 et j'ai très vite arrêté de la voir parce qu'il y a un moment où la relation faisait que j'avais l'impression de ne pas être compris. J'avais l'impression d'avoir affaire à quelqu'un qui était très bienveillant, à l'écoute mais qui ne pouvait pas vraiment saisir ce dont je parlais. Parce qu'il y avait aussi tout ce passif de la psychiatrie et finalement après cette psychothérapeute, après 10 d'errance psychiatrique j'ai enfin trouvé une psychiatre avec qui j'ai accroché et où, elle a trouvé un traitement ultra adapté, qui a pris trois mois à se mettre en place pour que ça arrive au bon dosage, et cette psychiatre elle m'a diagnostiqué troubles de la personnalité limite, borderline quoi, et donc le traitement qu'elle a trouvé, parce que j'ai pris plein de médicaments dans le parcours psychiatrique que j'ai fait, au début on m'a dit bipolaire puis schizophrène puis machin parce que tout est tellement... Les frontières sont ultra floues et donc voilà j'ai pris un milliard de médicaments qui n'étaient pas du tout adapté et après ma première hospitalisation j'étais sorti avec des médicaments où pendant un an je bavais et je dormais 23 heures par jour et je regardais le plafond, donc j'ai arrêté au bout d'un an et c'est là où j'ai commencé à reprendre pieds dans la vie réelle avec Yohan notamment en jouant à des jeux vidéo avec des copains. Donc

j'ai mis tout ça de côté pendant des années, c'est là aussi où j'ai cherché un but, j'ai passé le permis moto, j'ai essayé de reprendre des études, de passer les concours des écoles de cinéma.

Et pour revenir à cette psychiatre elle a trouvé un traitement adapté et maintenant je fais un travail de psychothérapie pour parler de choses en général mais je pense que ce qui fait que je peux en parler facilement c'est que je réfléchis beaucoup sur moi-même depuis longtemps et qu'en fait dès que j'essaie d'écrire un truc, sur n'importe quel sujet, je crois que le mémoire quand j'ai commencé à l'écrire j'ai dû commencer par les films de famille, parce que c'était le sujet que je voulais faire au début, « quand j'avais 8 ans mon père m'a filmé aux pieds des Pyrénées avec un caméscope nananana » et puis assez vite, peu importe ce que j'écris, ça digresse vers de l'autobiographique et ça arrive à ma première hospitalisation, c'est un truc qui revient tout le temps. Et c'est le gros morceau que je vais mettre vachement de temps à digérer. Et du coup ce traumatisme à côté me paraît plus, j'ai l'impression d'en avoir un plus gros et du coup celui-là paraît moindre à côté quoi, même si je pense qu'il est quand même... Enfin après celui que j'ai vécu j'ai l'impression qu'il est plutôt light, j'en sors pas avec des séquelles physiques, je pense que quand ça va plus loin tu le portes dans ton corps et moi je me sens pas marqué dans mon corps.

L : Ça t'a jamais posé de souci, enfin de réactions corporelles ?

COLIN : Nan bah du coup, enfin si un peu. Avec du coup la petite amie dont je parlais qui m'a initié au plaisir anal et du coup ça avait été tout un truc de « t'es qu'un sale con de mec parce que le plaisir anal ça t'intéresse pas tu penses que c'est que pour les pédés et tout » et du coup j'étais là en mode « ouai je sais pas » et du coup ça m'avait réveillé ce truc-là de je me suis retrouvé chez ce mec-là donc au fond est-ce que je cherchais pas un truc comme ça, et je ne sais plus comment j'en suis venu à parler de ça, j'ai perdu le fil.

L : C'était par rapport à physiquement si ça avait...

COLIN : Ah oui c'est ça ! Je racontais ça parce que je te disais que c'était revenu en rêve aussi ce truc et ça a pris une forme assez particulière, avec la découverte du plaisir anal avec cette fille, et où du coup j'ai fait un rêve qui mélangeait plein de choses

donc j'ai pris le carnet aussi où je l'ai noté, c'est pendant ce moment où j'étais avec cette psychothérapeute et c'était un moment où je n'arrivais plus à rien faire, un moment où j'arrivais pas à lire, j'arrivais pas à regarder de films, j'arrivais pas à sortir, à rien. Et un des trucs que j'arrivais à faire, comme on est assez proches avec mon petit frère, pour plusieurs raisons et notamment pour avoir un passif psychiatrique tous les deux, qu'on a vécu tous les deux très différemment d'ailleurs, il lisait à cette époque là, *l'interprétation des rêves* de Freud et du coup je m'étais mis à le lire et je me souviens jamais de mes rêves, et en lisant ce bouquin, le soir je réfléchissais à mes rêves et le matin souvent je me réveillais en me souvenant de mes rêves. C'est l'un des effets secondaires des médicaments que je prends pour le trouble de la personnalité limite, c'est que je me souviens de mes rêves et c'est un truc dont je n'ai pas du tout l'habitude, pendant un moment je notais mes rêves et maintenant j'ai un peu lâché l'affaire parce que ça fait beaucoup de choses à noter. Et tu vois vite des trucs qui reviennent. Et donc y avait un rêve où je m'étais dit c'est marrant ça à l'air d'être lié. Je l'ai peut-être noté sur une feuille à part parce que je ne voulais pas le mettre dans le carnet, c'est quand même un truc que je veux garder un peu caché, ou ailleurs. Mais je trouve ça intéressant du coup.

L : Tu les dessines aussi ?

COLIN : Certains rêves ouai, bah tu sais avec le trucs du ciné tu fais des plans au sol vu du dessus et je me souviens souvent plus du, d'un espace et du coup je le dessine, tu vois ça c'est un camion, les portes sont ouvertes et là je vais descendre du camion, j'ai pas mis les positions de caméra mais j'aurais presque pu. Ah ça doit être sur une de celles-là. Ouai c'est ça parce qu'au début j'avais pas de carnet, je les notais sur des feuilles, et c'est mon petit frère qui m'a filé ce carnet quand il a vu que je notais sur un milliard de feuilles, il m'a dit « bah attends j'ai des carnets bien ». Euh...

Ah oui je mettais des titres à un moment, ah bah j'ai peut-être même la date où j'ai fait ce rêve. Celui-là je l'ai appelé le *Skrasnote*, [rire] je ne sais pas ce que c'est.

La mort et le caca, je pense que c'est ça. [rire] Ça fait longtemps que je l'ai pas relu, je vais te le lire je vais le redécouvrir avec toi [51 :30]

L : Ok.

COLIN : Si je rougis tu m'en veux pas ?

L : Non y a pas de souci, c'est un rêve vraiment

COLIN: C'est assez intime du coup, je ne pense pas que je puisse faire plus intime. Alors « J'arrive devant une grande maison, je suis à vélo ou à moto, je me gare devant la porte, je rentre dans la maison, je me retrouve très rapidement avec des gens dans un espèce de salon, une cave. J'ai l'impression qu'il y a des gens de ma famille, on regarde un film en vidéo-projection, on est tous installés sur des poufs, je sens que quelqu'un est en train de me faire des choses, que quelqu'un que je ne vois pas est en train de pénétrer mon anus. (tain c'est précis) Ça me gêne beaucoup parce que je me dis que je suis en famille, que c'est forcément quelqu'un de la famille, ça me dégoûte je ne veux pas me retourner, je ne veux pas voir qui me fait ça, c'est très inconfortable, ça devient insoutenable, il faut que j'aille aux toilettes, évacuer quelque chose dans mon cul et il faut absolument que je parte, que je sorte de cette pièce. Mais ma mère est là elle a un saladier comme pour faire le pain, elle voit que je suis en panique, elle pose le saladier au sol, tout le monde continue de regarder le film, je m'accroupis au-dessus du bol et je me vide. Du sperme jaillis de mes fesses presque comme si c'était le mien, ma mère n'a pas l'air surprise, comme si elle savait ce qui allait sortir de mes fesses, ce qui allait remplir son saladier. Elle ne dit rien, elle ne fait aucune remarque déplacée, elle ne me juge pas, je vois qu'un inconnu me regarde depuis le début, il me fixe, il me dégoûte, il a 40-50 ans, il est plutôt vieux et moche, sale, il a l'air fier de lui. Je me sens mal, je me sens encore plus mal parce que j'ai pris du plaisir quand le sperme a jailli de mes fesses, il faut que je sorte je ne supporte plus d'être dans cette pièce en présence de cet homme qui s'est glissé dans ma famille et en moi. Je cherche des toilettes mais la maison est très grande je n'en trouve pas, je vais dans la salle de bain, mais les toilettes sont encombrés par plein d'objets, je les enlève pour pouvoir m'asseoir sur les toilettes mais elles ne marchent pas, j'essaie d'aller aux toilettes de l'entrée comme à Pibrac, mais à gauche de la porte (j'ai un souvenir précis de la géométrie du truc) mais je n'y arrive pas, je ne sais pas pourquoi, alors que mon père m'avait dit, « va-y elles sont là » je reviens sur mes pas et je vais dans la pièce à côté de laquelle tout le monde regarde un film. »

Ouh là je sais plus où ça part après, c'est plus vraiment intelligible.

L : Pas de souci, en vrai c'est...

COLIN : C'est rigolo là en le relisant je vois tous les trucs où j'ai rigolé, tous les trucs c'est des trucs qui sont ressortis quand on se parlait là, mon rapport à mon père, mon rapport à ma mère, ils sont là-dedans, le truc de la moto ça y est, le truc de l'inconnu, de se sentir sale, le truc du mélange de plaisir et de trauma du coup.

L : Tu te souviens de son visage d'ailleurs à la personne ou ?

COLIN: Je me souviens qu'il avait les cheveux très courts, qu'il avait la peau assez vieillie, assez vieille, tu sentais qu'il avait... Je sais pas comment décrire, je pense que c'est quelqu'un qui devait avoir peut-être 40 ans mais qui paraissait plus vieux que ce qu'il devait être en réalité. Je me souviens de sa peau et que, j'ai pas souvenir d'avoir été attiré par lui, en tout cas le souvenir que j'ai de l'image que j'ai de lui, c'était pas, un truc où j'étais attiré. Après si non un des trucs bizarres dont je me souviens aussi c'est d'avoir pris du plaisir dans la fellation qu'il m'avait fait à ce moment-là. Où on va dire que c'était la meilleure fellation que j'ai jamais vécue et que ça vienne de quelqu'un pour qui je n'éprouvais pas de désir, c'était très perturbant, et je me souviens qu'il avait les cheveux courts et sa peau un peu grise et c'est ça ! C'est flasque le mot que je cherchais, pas comme quand t'es jeune où les bébés qui ont la peau toute... Tu sentais qu'il y avait un truc, elle dégoulinait sur lui sa peau quoi.

L : Est-ce que tu penses que tout ce que tu as vécu, tout ça, c'est des choses que, enfin le fait de faire du cinéma, t'as envie de parler de ça du coup dans ce que tu fais ?

COLIN : Ah dans ce que je fais ?

L : Ouai, est ce que tu penses que c'est un moyen d'expression qui te correspond ?

COLIN : Un peu en mode art thérapie ou quoi ?

L : Oui.

COLIN : Non parce que du coup comme je te disais le truc à digérer pour moi c'est plus la psychiatrie. Et du coup c'est plus ça qui m'a attiré vers le cinéma. Dans le cinéma t'as tous les films qui représentent la psychiatrie ou la folie où c'est toujours le même fantasme, truc idéalisé, cliché, et c'est d'autant plus traumatisant que tu as des gens comme Raymond Depardon qui au début de leur carrière ont fait des films sur la psychiatrie en allant filmer dans un hôpital psychiatrique qui étaient des films que je trouvais bien à l'époque et après mon hospitalisation que je trouve toujours bien mais pas, grâce au réalisateur. Grâce au fait qu'on ait des images d'archives, de choses qu'on ne devrait pas pouvoir voir. Et j'étais super en colère la première année de Louis-Lumière quand j'ai vu le film qu'il a fait sur la psychiatrie et je me suis dit tain ce mec dont j'aimais vachement les photos, le travail et tout, en fait il a vraiment fait un film nul à chier et même pire que ça, il s'est branlé la nouille en retournant dans un animal se disant « wow je vais refaire ce que j'ai fait il y a 30 ans, je suis trop fort, c'est trop bien ce que je fais », puis après il était venu à l'école parler et puis là j'avais eu confirmation que c'était un gros con, enfin, de mon point de vue. Mais que sa femme ingé son avait l'air adorable, parce que pour supporter un mec comme ça faut se lever tôt.

Bah du coup ça me fait rire parce que cet après-midi j'ai rencontré un réalisateur pour un film qu'il prépare où il cherchait un chef-opérateur, et c'est quelqu'un qui fait des films de sensibilisation, sur, là c'est un film sur les aidants familiaux, et où c'était un peu un entretien d'embauche et au bout de peut-être 5 minutes je commence à lui raconter la psychiatrie, le truc et tout parce que je sens que c'est quelqu'un qui est vachement à l'écoute et qui cherche à aider les gens à raconter leurs histoires et qui fait jouer des comédiens non professionnels dans ses films où ils jouent leur propre rôle, ça rejoint un peu l'art thérapie, il me disais qu'il a rencontré dans les films qu'il a fait quelqu'un qui a travaillé toute sa vie en tant qu'infirmier dans les hôpitaux psychiatriques et qui justement était en train de se dire, il manque un film qui permette de faire le tour plus large de ce qu'est la psychiatrie et qui est un film qui n'intéressera personne parce que c'est pas sensationnel mais qui intéressera les gens qui ont été confrontés de près ou de loin à cette question-là. Ça m'a fait tiquer parce que c'est vraiment une des raisons pour lesquelles j'avais envie de faire du cinéma et là j'avais l'impression de rencontrer un réalisateur qui un jour envie de bosser sur ce film là et qui connaît quelqu'un et ainsi de suite. Je ne sais pas trop où ça mènera mais ça m'a rappelé ce truc-là, après trois ans à avoir fait Louis-Lumière et que des choses qui

n'ont pas de sens, de se retrouver face à pourquoi on fait les choses, ça fait bizarre et c'est dommage que ce ne soit pas pendant l'école qu'on apprenne à faire face aux choses qui sont au fond de nous.

5. Eva

L : La première chose dont j'ai besoin ce serait que tu re-contextualises au niveau chronologique, enfin, quand est-ce que ça a commencé, et que tu donnes à peu près des dates si c'est possible.

EVA : Ok. Du coup, actuellement j'ai 26 ans. J'ai eu les premiers souvenirs de mon trauma quand j'avais 14 ans et demi-15 ans.

J'ai eu ces premiers souvenirs suite à une première relation sexuelle, où c'était ma première relation, je pensais être ma première relation et j'avais complètement idéalisé la chose, j'avais choisi la date, j'avais choisi presque l'heure c'était une personne en qui j'avais complètement confiance et j'avais plein d'idées de comment ça allait se passer en fait. Je me disais que j'allais saigner, je me disais que j'allais avoir mal mais que ça allait être un beau moment je me préparais en fait physiquement à avoir ce premier rapport. Et le moment où ça s'est passé, au moment où il est entré en moi, j'ai rien ressenti, il est rentré en moi sans problèmes et j'ai rien senti. En fait j'ai comme déconnecté de moi-même et j'ai eu un espèce de dégoût de ce qui était en train de se passer parce que c'était familier, la sensation était familière et je savais pas pourquoi. Et le moment où j'ai pris conscience de ça, je dirais quelques secondes après que ça ait commencé, je l'ai repoussé violemment et j'ai commencé à, pas à convulser mais à trembler. Je suis partie de la chambre et je suis descendue et je suis allée me mettre dans le -il avait une très grande maison- je suis allée me mettre dans le petit salon, toute seule donc j'étais avec un T-shirt et une culotte donc j'avais 14 ans et demi et je me suis mise à avoir ma première vraie crise d'angoisse. Lui m'a pas suivie parce que je pense qu'il avait peur que ses parents nous voient moi en train de pleurer, lui en train d'essayer de me calmer donc j'étais vraiment seule et là j'ai eu le premier relent de mon enfance j'ai vu je me suis vue dans un lit très très jeune et quelqu'un ou quelque chose, j'arrivais pas à savoir à l'époque ce que c'était, sur moi en train de me bloquer. C'était une sensation de comme si quelqu'un m'écrasait c'est le mot qui revient à chaque fois quand j'y pense. J'avais une sensation de, d'être sous un poids énorme et de ne pas pouvoir bouger. Sur ça il y a sa mère qui est arrivée qui m'a vue en train de pleurer et qui a rien dit, elle est venue vers moi, elle m'a pris dans ses bras. Elle m'a calmée avec, enfin j'ai ressenti une espèce de chaleur, de bienveillance de

tout ce que j'aurais aimé avoir pendant toutes ces années, que j'ai jamais eu, quelqu'un qui me protégeait en fait. Elle m'a posé quand même la question de savoir si son fils m'avait fait mal, s'il y avait eu un problème avec lui, je lui ai dit non qu'il y avait rien, on en a pas parlé plus que ça je me suis calmée, je suis retournée me coucher. Le lendemain j'allais au lycée, donc c'était ma première année de lycée et j'ai continué ma vie comme si rien n'était.

Quelques jours après elle m'a appelée, elle m'a dit « écoute je suis allée voir mon psy, j'ai parlé de toi, j'aimerais savoir si tu veux que je t'emmène voir mon psy et j'aimerais savoir si tu veux qu'on parle de ce qu'il s'est passé. ». Je devais y retourner le week-end d'après donc j'y suis retournée, elle m'a pris à part, c'est devenu en fait ma deuxième maman, c'est une femme qui est extrêmement importante pour moi dans ma vie, qui l'est toujours. Je suis restée trois ans avec son fils, de mes 15 ans à 18 ans, elle m'a permis de partir de chez moi, je suis partie de chez moi quand j'avais 15 ans. **Donc comment est-ce que ça s'est passé, [04 :45]** je suis allée voir son psy, j'ai évoqué les souvenirs que j'avais, j'ai évoqué les souvenirs avec lui et puis avec elle. Et puis j'en ai pas parlé à mes parents. J'avais peur parce qu'en fait je savais pas qui c'était, j'arrivais pas à savoir qui m'avait fait ça, je savais juste que c'était quelqu'un de familial et je savais pas quelle durée, je savais pas... Je savais pas en fait.

Et puis l'été qui a suivi, je suis allée chez ma grand-mère et en fait ça faisait des années où quand j'allais la voir -ma grand-mère habite dans le sud de la France- ça faisait des années et des années que à chaque fois que j'allais la voir je faisais des crises on était dans sa cuisine avec elle et on parlait de la vie de tous les jours enfin voilà et je me mettais soudainement à pleurer elle me disait que c'était bien de pleurer qu'il fallait pleurer, qu'il fallait que ça sorte, elle savait pas de quoi on parlait moi non plus je ne savais pas de quoi on parlait mais il fallait que je pleure, donc je pleurais et à tel point que je me faisais vomir. Ça se passait tous les étés et un été donc le fameux été, elle a invité une amie à elle et cette amie est pédopsychiatre. Elle m'a pas dit pourquoi elle était là, elle m'a pas dit ce qu'elle faisait dans la vie elle m'a juste dit j'ai une amie qui est là en même temps que toi. On a passé quasiment un mois ensemble, cette dame m'a analysée en fait clairement. Et il y a un jour où ma grand-mère est partie se coucher, elle faisait la sieste et je suis restée toute seule avec cette femme et elle m'a fait parler. Elle m'a fait parler et j'ai sorti ce qu'il s'était passé quelques mois auparavant

en disant « ma première fois s'est passée comme ça, j'ai eu des souvenirs je sais pas qui c'est, je sais juste que j'ai été violée. » [06 :40]

Elle me dit qu'elle va essayer de m'aider, qu'on va essayer de parler, je me souviens plus du tout de ce qu'on s'est dit je sais juste qu'on était sur une grande table, l'une en face de l'autre, en bout de table et j'ai dit que je voulais que ça s'arrête, que j'avais peur, que j'avais peur d'être dans ma famille. Et le mot famille est sorti. Elle m'a dit, est ce que c'est ton père ? est ce que c'est ton frère ? Non. Et l'image de mon grand-père est revenue de manière très forte à ce moment-là donc j'ai dit, que c'était mon grand-père. En réalité je savais pas réellement si c'était lui ou pas à ce moment-là. Je le pressentais mais j'arrivais pas, j'arrivais pas, pourquoi parce que j'ai, à l'époque j'ai complètement occulté ce qui s'est passé en fait, et toujours actuellement, j'ai beaucoup plus de souvenirs, on en parlera plus tard mais...

Donc 14 ans et demi, je sors ça à cette dame, 15 ans presque, et elle le dit à ma grand-mère. Ma grand-mère sort un album de famille et elle me montre le visage de mon grand-père. J'ai eu une espèce d'envie de vomir à nouveau, je me suis mise à pleurer et c'était sûr, c'était lui. Du coup je lui ai fait promettre de ne pas en parler à ma mère parce que -donc c'est le père de mon père- parce que j'étais pas sûre de moi en fait parce que j'étais avec une espèce de vérité à moitié vraie, je savais que c'était la vérité mais je voulais pas que ce soit la vérité en fait et j'avais pas assez d'informations pour être sûre, et je voulais être sûre. Donc je lui ai fait promettre de ne pas lui dire. Je suis partie de là, je suis rentrée à Paris, ma mère m'attendait et elle savait. Ma grand-mère l'avait appelée entre temps. Donc j'en parle à ma mère puisqu'elle me posait des questions et je lui dit que je ne veux plus jamais le revoir, je ne veux plus être au contact de lui, je ne veux plus. Alors on a trouvé des subterfuges, elle était d'accord pour que j'arrête de le voir. Elle m'a pas cru, enfin, en fait c'est compliqué. Elle m'a cru dès le début, mais elle a fait tellement de choses par la suite que c'est compliqué pour moi de me dire qu'elle m'a toujours cru, voilà.

Donc j'ai arrêté de le voir à 15 ans, j'ai 26 ans quand j'ai arrêté de le voir, ma mère prétextait des « elle a des amis à voir, elle a son copain à voir etc. etc. » et en fait lui a complètement pété un câble, il m'a appelée, j'ai pas décroché, il m'a appelée il m'a laissé un message en disant que j'étais, à lui, que peu importe ce que je deviendrai, peu importe qui je serai, je serai toujours ce qu'il avait fait de moi. Donc là c'était une forme de validation, enfin clairement une validation de mes souvenirs mais j'avais

toujours pas de souvenirs. Les souvenirs ont commencé à revenir de manière complètement incontrôlée. C'était, et ça a toujours été plus de la mémoire de mon corps que de ma tête. J'ai des images de euh, en fait je pense que la première agression sexuelle j'avais 3 ans. J'étais sur le canapé il était à côté de moi, il m'a dit que j'étais sale qu'il fallait me laver, donc il m'a déshabillée, c'était la première agression sexuelle, donc il prétextait de me laver et... Voilà. En fait ce qu'il a fait et maintenant avec de recul et la thérapie je pense que c'est pour ça que j'ai aussi peu de souvenirs visuels, j'ai détourné le regard en fait. Au moment où il a rentré ses doigts dans moi, j'ai détourné le regard et il a pris mon visage et il a, il m'a dit « regarde-moi ». [11 :20]

Il y avait un truc hyper sadique en fait. Ça a toujours été super malsain, au-delà de l'inceste, au-delà du viol, parce qu'après coup je me suis beaucoup documentée sur pourquoi ? Comment est-ce qu'on peut faire ça à un enfant, comment est-ce qu'on peut faire ça à sa petite fille, comment ? Y a des documentaires qui t'expliquent que c'est parce que c'est facile, un enfant, ça parle pas, un enfant ça a pas le choix, j'ai envie d'une relation sexuelle, je prends. Et puis il y a aussi j'ai été moi-même sujet à des abus, je reproduis ce que je connais, je ne veux plus être la victime, donc je suis le bourreau. Lui c'était pas ça, lui c'était vraiment clairement « je vais te détruire, je veux te faire du mal, je veux jouir de ma puissance, je veux t'écraser ».

Ça a duré très longtemps, j'ai des souvenirs entre 3 et 12 ans. Je crois que le pire c'est pas la question des viols c'est la question de, j'ai un petit frère en fait et j'ai toujours voulu le protéger de ce qui m'arrivait. Je ne voulais pas qu'il voit, je ne voulais pas qu'il entende. J'ai des souvenirs de moi en train de foutre mon frère dans un clapier à lapin -parce qu'il y avait un clapier à lapin chez eux- de l'enfermer, de le foutre sous une table, de voilà... En fait, moi c'était pas grave, les autres c'était grave, il fallait pas que ça arrive à quelqu'un d'autre, j'avais l'impression que peu importe ce que je faisais ça allait arriver, peu importe si j'étais gentille peu importe si j'étais polie, ça allait arriver.

Ça s'est arrêté quand j'avais à peu près 12 ans parce que j'ai commencé à, à porter en fait j'ai beaucoup somatisé, première somatisation quand ça s'est passé quand j'avais trois ans, toutes les nuits je me mettais à vomir, donc en fait je toussais toussais toussais jusqu'à me mettre à vomir donc ma mère me mettait dans la petite pièce qui

était attenante juste à sa chambre, clairement ma chambre était 9m2, enfin toute petite, pour m'entendre parce que je vomissais tout le temps, donc ça a commencé comme ça, elle pensait que j'avais des problèmes digestifs ou respiratoires, elle a toujours essayé de trouver une excuse à ce qu'il se passait, physique en fait, jamais elle a pensé qu'il m'arrivait quelque chose de ce type-là, jamais. Et en suite, 2^e somatisation, j'ai eu des gros problèmes de dos, qui ont miraculeusement disparus quand ça s'est terminé. Et donc j'ai du porter un corset qui était donc alors je sais pas si tu arrives à visualiser ce qu'est un corset mais voilà, qui au départ était de mon bas du ventre jusqu'à en dessous des seins et puis ensuite au-dessus des seins et puis ensuite, jusqu'à la gorge. Donc à partir du moment où j'avais mon corset, il y a eu un truc où il a arrêté, alors je sais pas, peut-être que j'étais trop âgée, peut-être que je sais pas, mais il a arrêté quand j'ai porté mon corset. C'était un peu comme, enfin c'était carrément une armure pour moi en fait. Et du coup ça s'est transformé. Les agressions n'étaient plus d'ordre sexuelles, c'était plutôt psychologique, il me faisait asseoir à côté de lui à la table familiale où y avait tout le monde et il mettait sa main sur ma cuisse et il me pinçait, il me faisait hyper mal et il fallait pas que je bouge il fallait pas que je parle, il fallait pas que je fasse un mouvement sinon c'était pire. Et donc il faisait ça et il mettait ma mère à côté ou en face de moi et je pouvais rien dire en fait j'étais complètement soumise à lui. À chaque fois ses justifications c'était « il faut te calmer » ça c'est un truc hyper important parce que c'était hyper récurrent en fait, c'était « c'est de ta faute, si je suis comme ça avec toi ou si je m'en prends à toi, ou si je te viole, ou si je te frappe c'est parce qu'en fait t'es en tort, t'as fait une bêtise, t'es sale » il faut que j- y- enfin voilà, « c'est de ta faute ». Donc c'est pour ça que je dis que peu importe ce que j'allais faire, peu importe si j'étais gentille ou quoi, dans tous les cas ça se passait, il trouvait toujours une justification pour agir.

Il avait donc une femme, ma grand-mère, qui était complètement au courant de ce qu'il se passait avec moi. L'un des premiers souvenirs que j'ai eu, c'était, j'étais toute petite je devais avoir, 4 ans, je me vois enfermée dans les toilettes je regarde mes pieds, mes pieds sont tout petits dans des petites chaussures vernies j'ai une robe et j'entends quelqu'un qui hurle de l'autre côté, j'entends quelqu'un qui tape à la porte et en fait je suis tétanisée et à côté de moi y a les journaux, y a le papier toilette et tous ces éléments là ils sont hyper importants parce qu'en fait ce souvenir-là est remonté - je vais finir le souvenir mais- parce qu'en fait ma mère, quelques années, enfin vers

mes 15 ans, a changé de marque de papier toilette c'était le même papier toilette, je l'ai vu et en fait, j'ai eu ce souvenir-là qui est remonté, bref. J'entends quelqu'un qui, il est pas remonté d'un coup, il est remonté en plusieurs étapes. Première étape je suis là j'entends quelqu'un qui hurle j'arrive pas à comprendre ce qu'il dit ou ce qu'elle dit, deuxième étape, j'entends distinctement ma grand-mère qui hurle, elle frappe à la porte et elle me dit « si tu sors pas, c'est ton frère qui y passe ». J'ouvre la porte, je me fais attraper par elle y avait son lit, enfin les toilettes donnaient sur la chambre - salle de bain, toilettes et la chambre- je me fais attraper, mettre sur le lit, elle me regarde même pas, elle se retourne, y a mon grand-père qui rentre et la porte se ferme. Et c'est le premier souvenir distinct où je le vois rentrer dans la chambre, parce qu'avant c'étaient que des, des contractions, des odeurs des dégouts, tout ça, mais pas d'accès à mes souvenirs visuels en fait, j'ai complètement occulté ce qui s'était passé entre mes 12 et 15 ans, comme si, mais même actuellement, je suis incapable de te dire comment était mon collègue, comment étaient mes amis, mes profs, j'ai pas d'accès à ça, tout ça a été mais complètement mais effacé. Ma meilleure amie je l'ai rencontrée quand j'avais 10 ans, je ne me souviens pas en fait l'avoir rencontrée. Donc c'est elle qui m'a raconté comment on s'était rencontrées tu vois ? Il m'a, au-delà du fait de m'avoir fait ce qu'il m'a fait, il m'a volé mon enfance.

Donc me voilà à 15 ans me voilà en train de revivre ça seule, ma mère accepte que je parte de plus en plus souvent et de manière assez définitive en vrai, chez mon copain. Et je lui fait promettre ne pas en parler à mon père. Je ne veux pas que mon père le sache parce que je pressens qu'il ne, il va pas me croire. Je me mets à avoir des crises d'accès de violence, vis-à-vis de moi, alors je me fais pas du mal concrètement, juste je, je hurle, je deviens extrêmement violente seule, seule, pas vis-à-vis des autres j'ai l'impression d'avoir un démon en moi, c'est injuste ce qui est en train de se passer dans ma vie c'est injuste, je veux, je veux, je veux le vivre à 200% en fait et je veux pas le maîtriser et du coup le fait de ne pas le maîtriser je suis partie complètement en live. Ma relation avec mon frère est de plus en plus... Inexistante. J'arrive pas à lui parler, j'arrive pas à le regarder, je... Il continue à voir mes grands-parents, mon père continue à voir son père et sa mère, ma mère est entre deux, elle est obligée de se médicamenter pour les voir mais elle ne veut pas qu'il y ait de, elle veut pas qu'il y ait de problème donc elle continue. Mon grand-père donc pète un câble en m'envoyant

un message mais après ça c'est terminé, il essaie plus de me parler, il essaie plus de prendre contact avec moi, c'est terminé.

À mes 18 ans, je ne suis plus avec mon copain, je prends un appartement, ma mère m'aide à payer mon appartement, un an se passe, j'ai qu'une peur c'est de le croiser dans la rue parce que je suis dans une ville où il va souvent, où y a sa famille, où y a ma famille, j'ai peur, j'ai arrêté de voir complètement mes cousins cousines, enfin tout le monde, d'un coup. Et y a un jour où je vais prendre le train pour aller à la fac, j'ai 18 ans ou 19 ans, et je sens, je rentre dans le wagon, et je sens l'odeur de ma grand-mère. Je la sens de manière hyper forte et je sens la crise d'angoisse monter. Je suis dans un lieu public, y a du monde, j'ai peur, j'essaie de regarder autour de moi, je vois pas ma grand-mère, je vois pas mon grand-père et je suis prise de panique, il y a un moment de flou dans ma tête où juste bah je me retrouve à l'autre bout du train, dans une position fœtale, d'ailleurs je suis toujours comme ça, voilà, donc je suis comme ça en position fœtale en train de faire une crise d'angoisse, j'attends Versailles, je sors à Versailles et je me mets à, pas à pleurer mais de enfin très fort, y a un agent de sécurité qui arrive, qui me demande ce qu'il s'est passé, j'arrive pas à le dire, donc il reste avec moi le temps que le train d'après arrive, je prends le train et le je me dis « ok [Eva] y a vraiment un truc, faut que tu te fasses aider. Enfin en fait t'es pas capable de juste faire comme si ça allait aller, le simple fait de ne plus le voir ne change pas la donne. » Il était toujours dans ma tête.

Il y avait une, j'ai toujours voulu être forte, pour ma famille, pour moi, je ne voulais pas imposer ça aux autres. Et puis c'est dur aussi de dire « Oui, j'ai été violée, j'ai été incestée, mais non, j'ai pas d'accès direct à mes souvenirs ». Comment tu veux ? Parce qu'on te le demande, les premières questions qu'on m'a posées c'était euh, sur combien de temps ? Comment ça se passait ? C'était quand ? Euh est-ce qu'il t'a pénétrée, la fameuse question parce que sinon c'est pas un viol tu comprends bien hein voilà. Et tout ça j'étais pas capable de le dire, j'arrivais pas à le dire, même à moi-même en fait, même si je me regardais dans une glace, donc, on parlait plus ou moins des drogues, je ne suis pas du genre à prendre de la drogue, mais il m'arrive de fumer et y a des fois où j'étais complètement déchirée et je me mettais devant la glace et j'avais l'impression d'avoir enfin accès à, oui parce que faut que j'explique ça. Pendant très très très longtemps, là je suis un peu moins dans ça mais quand même, pendant

très très très longtemps j'ai vraiment fait une scission entre moi enfant et moi adulte. Y avait deux moi qui coexistaient, y avait [Eva], moi-même, enfant et moi-même, adulte. Et la partie enfant a vécu ce qu'elle avait vécu mais c'était pas moi, tu comprends ?

Donc je sais plus ce que je voulais dire mais oui donc, stone, je me regarde et j'avais l'impression de pouvoir communiquer en fait avec cette deuxième moi. Et c'est les seuls moments où j'avais l'impression d'être honnête avec moi-même. Parce que quand j'étais pas défoncée je n'arrivais pas du tout à lier les deux donc y avait des moments où mes souvenirs d'enfant remontaient de manière violente et je pouvais pas faire autrement, et le reste du temps, c'était mis sous le tapis et je voulais pas regarder.

À 19 ans j'ai travaillé un peu avec mon père pendant l'été et, alors faut savoir que mon père et moi on n'a pas une bonne relation du tout, j'ai beaucoup transféré sur lui, parce qu'il ressemble beaucoup à son père, j'avais un dégoût pour lui, il ne pouvait pas, il ne peut pas d'ailleurs toujours, me toucher. Mon père est très tactile donc quand il te dit bonjour, il te dit bonjour avec, il te touche tu vois. C'était pas possible. Il fallait que je sois loin de lui enfin bref. Donc 19 ans, je ne suis plus chez moi, j'ai quand même de bons rapports avec ma famille, je vois plus mes grands-parents, ça pose toujours problème on sait pas pourquoi je fais ça mais bon. Je travaille un peu avec mon père et puis je me dis bon, je peux lui faire confiance, je peux lui en parler, donc je me vois dans la voiture et il me ramène et chez moi et je lui dis. Je lui dis « Voilà papa, je sais que tu te sens pas bien parce que tu te sens exclu de quelque chose, je sais que tu n'arrives pas à savoir ce que c'est, c'est de ma faute, c'est moi qui ai demandé à maman de ne pas te le dire, je me sentais pas prête à te le dire, ton père m'a violée pendant des années ». Première réaction : il s'est énervé. Il s'est mis à gueuler dans la voiture et il m'a dit de sortir donc je suis sortie, il s'est pas énervé contre moi, il s'est énervé avec lui-même je crois et il est parti en trombe. Je pensais qu'il allait le tuer, je pensais qu'il allait voir mon grand-père et qu'il allait le tuer. Pas du tout, absolument pas, il a fait comme si rien n'était, voilà.

On en a jamais reparlé, pendant, des mois, il a esquivé, il voulait plus me voir et il a continué à voir ses parents pendant deux ans. Ça, ça a été la fin de ma relation avec mon père, il a continué donc à voir ses parents comme si de rien n'était.

Deux ans plus tard, j'ai été quittée violemment, c'était une période compliquée pour moi, je venais de faire une fausse couche, je viens de me faire quitter, je suis toute seule à Paris, c'est souvent dans les périodes où ça va très très mal qu'il y a le plus de souvenirs qui remontent, j'ai eu des souvenirs de viols qui sont très précis et j'ai envie de mourir. Première fois de ma vie où, je dois avoir 21 ans, 21 ans et demi, un truc comme ça, j'ai envie de crever, enfin c'était... Je me disais « Nan, c'est un cauchemar, je vais me réveiller, ça va s'arrêter, en fait je ne peux pas vivre avec tout ça, je ne suis pas assez forte. ». Donc comme je suis quelqu'un d'assez méthodique, j'avais planifié, j'en avais parlé à personne mais j'avais planifié les choses, donc j'étais pas encore quittée, on était dans une sorte de break bizarre enfin voilà, mais donc j'avais commencé à planifier ça et le jour où j'ai décidé vraiment de passer à l'acte, j'ai appelé ma mère et je lui ai dit que je l'aimais, que c'était pas contre elle mais que je ne voulais plus être là, je lui ai dit au-revoir. J'étais à ce moment-là en Irlande avec mon ex, je suis revenue d'Irlande, elle est venue me chercher à l'aéroport, et elle m'a emmenée directement à Sainte-Anne. Dans la voiture j'ai fait promettre à ma mère de ne pas m'interner, je l'ai suppliée, je lui ai dit, je suis prête à me faire aider, je suis prête à parler, je sais que c'est pas normal mais je ne veux pas me faire interner donc ne fais pas ça s'il te plaît. On est entré à Sainte-Anne, j'ai rencontré une psy qui m'a dit « Mais là on ne peut pas vous laisser sortir, vous savez déjà quand, comment vous voulez vous suicider, enfin c'est pas possible on ne peut pas vous laisser sortir. Puis vous avez jamais traité votre trauma. » Là les mots « Syndrome Post Traumatique » ont été posés, c'était la première fois en fait que j'entendais en fait ce que je vivais donc les crises d'angoisse, le fait de me mettre en danger, le fait d'être incapable d'être face à un homme de plus de 50 ans blanc, sans rougir et devenir, de transpirer du visage de manière incontrôlée, ça a duré sur des années ça, bref, de revivre des traumatismes parce qu'il y a un bruit, ou y a des odeurs ou y a une personne ou y a une attitude, enfin bref. Elle m'a dit « Je peux pas vous laisser sortir » donc j'ai dit « Mais moi je ne veux pas rentrer donc on fait comment ? », elle me dit « Y a pas de souci on appelle votre mère ». Donc ma mère est rentrée dans la pièce et la dame lui a dit « Ah mais si vous la laissez sortir, si vous refusez qu'elle se fasse interner, elle va mourir et ce sera de votre faute ». Ma mère se met à pleurer, et comme d'habitude, les autres c'est grave, moi c'est pas grave, donc moi qui ne voulait pas du tout aller dans un hp, j'ai vu ma mère au plus mal et j'ai dit « Ok, c'est bon, je rentre, y a pas de souci je, ok. » Donc, merci mon Dieu je suis une juriste, merci mon Dieu je connais mes droits,

j'avais plus de 18 ans, je suis rentrée de mon propre chef, je savais que je pouvais sortir quand je voulais. J'arrive dans cet hôpital psychiatrique et je dis, « Je veux pas être au contact d'hommes, » « Oui, oui vous inquiétez pas. » « Et je ne veux pas être médicamentée » « Oui, oui vous inquiétez pas. », ok.

Donc j'arrive dans la chambre, je ne suis pas toute seule dans la chambre, la personne qui était avec moi, était en train de faire des trucs annexes, elle n'était pas là, et donc j'arrive dans la chambre, et j'ai envie d'aller faire pipi. On est en août, il fait super chaud, je ne suis pas démaquillée machin, je me dis bon je vais rentrer dans la salle de bain, je vais me débarbouiller, je vais faire pipi et puis voilà. Je rentre dans cette salle de bain et y avait de la merde, partout. Partout donc, sur les toilettes, par terre, sur les murs, dans la douche, partout, donc je ferme la porte, je fais pipi, je flippe. Je me mets dans le lit et j'entends cette femme rentrer donc là je ne savais pas du tout qui j'avais dans ma chambre, j'avais juste peur donc j'ai mis mes draps comme une enfant, d'ailleurs c'est ce que je faisais quand j'étais petite, j'ai mis mes draps au-dessus de ma tête de façon à être complètement bordée, je me suis bordée moi-même dans le lit. Je passe la nuit la pire de ma vie et le matin y a un mec, qui entre dans ma chambre, et qui me secoue, c'était pas du tout un personnel soignant, c'était quelqu'un de l'hôpital, qui me secoue et qui me dit « vite il faut se lever » et j'ouvre les yeux, je vois ce mec dans ma chambre, qui me touche, et en fait, j'ai, même pas eu peur, je me suis mis en mode pilote automatique je me suis levée d'un coup, je l'ai suivi, je me suis assise dans une pièce où il y avait d'autres personnes, je vais peut-être pas raconter toute la journée parce que c'était un peu euh bon voilà, on va accélérer.

Je rencontre lors de cette journée, une première psy, qui me dit à nouveau « vous avez besoin d'être soignée, il faut rester là plus d'un mois, etc. etc. Vous êtes avec des tendances suicidaires, syndrome post-traumatique, machin, vous avez jamais traité » Bla bla bla bla bla, et elle me dit « il faut prendre des médicaments ». Non. Je ne veux pas. Donc elle me dit « Mais vous n'avez pas le choix en fait, c'est-à-dire que soit vous les prenez tranquille, soit moi j'appelle des gens puis on vous les fait prendre de force. ». Alors je dis ok, je prends les médicaments et elle me dit « Non vous ne sortirez pas ». Alors comme je ne suis pas quelqu'un à qui on, je suis plutôt têtue de nature, je pense que ça m'a sauvée, je dis « ok, est ce qu'il y a un deuxième psy, ici ? », j'ai demandé ça à une autre patiente, elle m'a dit « Bah ouai ouai, y a un autre psy enfin c'est un mec, mais bon ça va être chaud dans la même journée de le voir... ». J'ai fait le pied de grue, toute la journée, j'ai attendu, il a bien voulu. Alors élément important,

pendant que j'attendais j'ai rencontré une dame, 60 ans qui n'arrêtait pas de pleurer, elle arrêtait pas, elle arrêtait pas de pleurer, et y a une jeune qui est arrivée et je dis « mais pourquoi est-ce que cette dame pleure, enfin qu'est-ce qu'il se passe ? » et elle me dit « elle s'est fait violée quand elle était plus jeune par son frère, elle a jamais réglé le trauma maintenant elle pleure tous les jours ». Voilà donc je vois cette dame et je me dis, je ne veux pas, je veux pas finir comme ça en fait les gars, mais je veux pas non plus rester ici, y a pas tellement de, enfin, en réalité j'étais plutôt à l'aise avec les gens qui m'entouraient, mais juste les personnels soignants que j'ai rencontré n'étaient pas ouf, je voulais partir.

Donc je rencontre en fin de journée le deuxième psy qui a accepté de me rencontrer, il appelle mes parents, mes parents arrivent et là mon père est là. Mon père me voit dans une robe de chambre avec, donc il faisait super chaud, les marques de transpi qui vont bien, Sainte-Anne c'est vraiment pas un endroit idyllique, ça fait flipper, pas démaquillée, enfin vraiment, au top de ma forme quoi. Il me voit dans cet espèce de truc et le psy lui dit « Comment est-ce que vous pouvez continuer à voir vos parents ? », il le culpabilise en fait. Alors sur le moment j'étais, y a eu un truc de « Bah ouai mon gars, il va falloir que t'assumes y a un moment donné où tu dis que tu me crois mais tu fais rien derrière en fait, tu veux pas casser ». [35 :50] En fait c'est ça, je pense avec du recul c'est, la place d'une personne incestée est super compliquée pourquoi ? Parce que pendant que tu te fais, violer, les autres membres de la famille ne sont pas forcément au courant ou ne veulent pas être au courant. Y a une dynamique familiale qui est là. Mon père il avait sa place d'enfant, sa place de mari, sa place de père. À partir du moment où j'ai ouvert ma bouche, où j'ai dit, ça a tout fait voler en éclat. Donc il a préféré passer sous silence ce que moi j'avais vécu, ce que mon père, enfin, son père m'avait fait vivre plutôt que de détruire la dynamique familiale. Donc qu'est-ce qu'il a fait, il m'a rejetée. Donc là il me voit, à Sainte-Anne, on sort de Sainte-Anne et j'ai eu droit à la fameuse question de « Mais t'es sûre que c'est lui ? Et t'es sûre qu'il t'a violée ? Et est-ce qu'il t'a pénétrée ? Est-ce que c'était pas simplement des attouchements ? » Bref.

S'en est suivi un épisode dramatique où j'ai donc essayé de me suicider, où ma mère était là et où donc j'étais dans mon appartement, j'ai dit à ma mère de sortir. Je lui ai dit « Maman je t'aime et je peux plus, enfin j'en ai marre », donc je lui ai demandé de sortir de l'appartement, elle est sortie, et j'ai été toute seule face à moi-même, j'ai eu

une forme de soulagement de j'ai le choix en fait, j'ai le choix de vivre, j'ai le choix de mourir, on me laisse prendre ce choix. J'ai le choix d'accepter de ne pas accepter et puis j'ai imaginé ce qui allait se passer après en fait, si je faisais ça mon frère allait se retrouver tout seul, ma mère allait se retrouver toute seule avec mon père qui [souffle] assumait pas du tout ce qui se passait, donc j'ai hurlé dans l'appartement. Ma mère était de l'autre côté de la porte elle attendait, elle était pas partie en réalité, elle a tambouriné la porte, j'ai ouvert la porte et j'ai décidé de vivre.

J'avais 21 ans et j'avais l'impression d'avoir vécu tellement d'horreur dans une vie j'étais « c'est bon les gars » [pleure]

Elle est restée avec moi pendant un mois, après c'est ma meilleure amie qui a pris le relai, et j'ai pas, j'ai pas traité mon trauma. Je me suis dit que j'allais être plus forte que tout ça, que, qu'en fait je voulais pas avoir plus de souvenirs que ça, que, ce dont je me souvenais c'était bon, c'était ok, je savais que je me mentais pas, parce qu'il y a ça aussi, est ce que j'ai inventé, est ce que ça s'est vraiment passé, qu'est ce que je suis en train de faire à ma famille en fait, peut-être que c'est juste moi qui ai tout imaginé, peut-être que j'ai juste vu un film ou lu un livre, ou, peut-être que ça ne s'est pas passé en fait, je sais pas j'ai pas de souvenirs. Je me suis toujours raccrochée à mon corps en fait, tous ces moments là où j'ai douté, je me suis toujours raccrochée à mon corps je me suis dit « non [Eva] enfin » -Pardon je vais repartir- « Pourquoi est ce que t'es dans le métro et qu'il y a un mec qui te met mal à l'aise tu deviens rouge et tu transpires enfin, pourquoi est-ce que quand je sors du métro, ça s'arrête instantanément, pourquoi est-ce que j'ai envie de vomir quand je vois une scène de viol, pourquoi est-ce que j'arrive pas à prendre de plaisir sauf quand c'est violent ? » [pleure]

Bref tout ça pour dire que je me suis toujours raccrochée à ma mémoire, corporelle on va dire, je sais pas si ça se dit mais... J'ai des goûts j'ai des, je sais pas comment t'expliquer, je vais continuer bon vas-y...

L : Est-ce que tu veux qu'on fasse une petite pause ?

EVA : Non ça va, t'inquiète, parce que, si on s'arrête je vais déconnecter donc, vaut mieux poursuivre.

Euh 21 ans, ok, donc je décide de pas aller voir une psy, je mens à tout le monde, je dis oui oui je vais voir une psy, je n'y vais absolument pas, la psy qu'on m'a trouvée après Sainte-Anne ne me convient pas du tout, c'est dans un endroit hyper glauque, la meuf me dit de la merde, je lui dis... ah oui ! Parce que j'arrive pas à dire non aux hommes, alors elle me dit « Comment ça vous arrivez pas à dire non aux hommes » alors je lui dis « Bah je suis en soirée y a un mec qui me drague, je sais pas dire non, j'arrive pas à dire non ». Et du coup y a ce truc-là du du bah en fait mon consentement... Y a pas de consentement enfin je dis rien, je dis pas oui, je dis pas non, elle me dit « bah il faut dire non » Ah bah super, merci j'y avais pas pensé enfin genre, bon bref, je n'aime pas cette meuf. Donc je dis à tout le monde que je continue à aller la voir mais en fait pas du tout et je rencontre la personne avec qui je suis restée trois ans, qui a été vraiment pour moi... Ah bah ça aurait pu m'amener à... à la fin.

Mais ça m'a amenée à un nouveau début. En fait y a tellement, maintenant je le vois, y a tellement de similitudes entre les deux, c'est hallucinant. Donc une personne qui avait des problèmes, de type, relations sexuelles hein, qui est donc hyper violent, enfin problèmes, il avait besoin de faire ça 8 fois par jour, il était méga violent dans l'acte, la première fois où il a couché avec moi, IL a couché avec moi, on a pas couché ensemble hein, la première fois où il a couché avec moi, ça a été d'une violence et en fait c'était tellement violent, que j'ai joui, et c'est la première fois de ma vie entière, vie sexuelle qui a donc commencé à 14 ans et demi, j'ai donc 21 ans, où j'ai joui. Mon corps joui, pas ma tête hein pas moi, je suis pas en mode youhou c'est génial, réellement, mon corps à joui. Et là j'ai envie de gerber, je m'enferme dans la salle de bain, je me douche, j'ai besoin de me doucher, je me douche et c'était super familier en fait, et je suis devenue presque accro à ça parce que ça me permettait de me souvenir. C'était super malsain, et c'était super violent et la relation a été mais, atroce, du début à la fin, lui aussi il me disait que c'était pour me calmer qu'il me frappait, lui aussi il avait un gros problème avec l'eau, à chaque fois il me foutait sous l'eau, donc je faisais un truc qui lui convenait pas ou enfin, il me foutait habillée sous l'eau, sous l'eau froide, mon grand-père pareil, lui aussi il me pinçait, lui aussi me mordait, lui aussi était extrêmement manipulateur et violent psychologiquement, il me rabaissait constamment. Et puis je ne pouvais pas m'en sortir sans lui, ma vie n'existait pas sans lui. J'en parlais à personne. Je me disais, j'avais conscience hein que c'était pas normal, mais c'était ma norme à moi en fait. C'était ça ma vie, c'était familier, je me

dirigeais vers quelque chose que je connaissais en réalité. Il a beaucoup usé du fait que quand il me frappait, je ne me débattais pas, je me déconnectais complètement de ce qui était en train de se passer et j'avais même pas de souvenirs après coup de ce qui s'était passé, et lui en jouait en me disant « Mais nan il s'est rien passé. Mais nan pas du tout je ne t'ai pas tapée, pas du tout ». Je me suis quand même pris une table dans la gueule, des enceintes dans la gueule, enfin bref. C'était avec un tout petit peu de recul, ça fait deux ans maintenant que c'est terminé, un an et demi, deux ans, je pense que c'était une manière pour moi d'arrêter de me voiler la face. J'avais besoin à ce moment-là de ma vie -je sais pas si c'est un besoin mais- ça m'a permis de faire le lien. Ce qui m'était arrivé enfant c'était pas que un truc imaginaire ou arrivé à une plus petite que moi, une autre que moi, ça m'était arrivé à moi et ça m'arrivait encore à moi adulte.

Quand ça s'est terminé, j'ai donc été voir les flics, y a eu toute une procédure, on est encore en procédure l'un contre l'autre, je me suis retrouvée toute seule et j'ai eu une envie de me battre en fait. De la même intensité que j'avais eu envie de mourir, j'ai envie de vivre. C'est pour ça que je dis que c'est en dents de scie en fait. Plus ça a été violent, plus j'ai eu de souvenirs donc, je pense que j'avais besoin que ce soit violent pour me souvenir, et aujourd'hui avec toutes les pièces que j'ai, le puzzle n'est absolument pas complet, pas du tout, mais j'arrive à accepter que ça m'est arrivé, réellement, et à ne pas dire « oui, oui, ça m'est arrivé » sans assimiler que ça m'est réellement arrivé.

Ça fait un an et demi que je suis en thérapie, un an, un an que je suis en thérapie. Au départ j'esquivais beaucoup, je parlais pas réellement de les souvenirs, je parlais pas réellement de tout ça, j'esquivais énormément. Le jour où j'ai accepté d'en parler, comme je disais au début, mon corps est mon meilleur ami, il s'est passé un truc super chelou. C'est-à-dire que, est apparu sur mon bras, des espèces de tâches rouges, donc il y a un souvenir violent qui remonte et ces tâches apparaissent, j'en parle à ma psy, je lui dis « Bah voilà, c'est très bizarre mais j'ai ces tâches là qui sont apparues, on dirait des piqûres d'insecte mais très condensées, sur un même endroit enfin, très bizarre.. Elle fait les gros yeux, elle me dit « Est-ce que ça vous évoque quelque chose ? », donc je lui dis « Bah c'est apparu au moment où je me suis souvenue de ça ». On en parle, la séance est hardcore, je pleure, je sors de là, le lendemain, je me réveille et à la place de ces espèces de petites tâches, c'est des ecchymoses, j'ai deux

ecchymoses sur le bras, une ecchymose comme si on m'avait tenu le poignet, et une ecchymose comme si on m'avait mordue. Il y a des traces de dents sur mon bras. Alors première chose que je fais, je mets mes dents en me disant que si ça se trouve c'est moi qui me suis mordue dans la nuit enfin j'en sais rien. Ça ne correspond pas. Donc je prends en vidéo en me disant au moins y a une preuve parce que enfin voilà... J'en parle à ma psy et elle me dit « Oui, le corps est miraculeux c'est une façon de valider ce dont vous vous souvenez, c'est une manière qu'a votre corps de communiquer avec vous en vous disant, oui ça s'est bien passé ». La semaine suivante, je suis en voiture, je vais au travail, et j'ai un souvenir de moi enfant avec les mains en sang et je veux me laver les mains, et je suis petite, j'arrive pas à me laver les mains. C'est un début de règle, donc là dans la vie actuelle, j'ai ce souvenir qui remonte, début de règles bon, comme je suis pas hyper, enfin bref j'ai des, je fais attention à l'environnement donc j'ai des culottes de règles, et donc vraiment début de règles chill hein, je sors de la voiture et là je sens vraiment que j'ai perdu énormément de sang. Donc j'arrive au travail, je suis la première heureusement à arriver au travail, je vais dans les toilettes et puis là en fait, hémorragie. Y avait des caillots de sang enfin vraiment c'était... Et donc je me retrouve en fait à me nettoyer et à avoir les mains pleines de sang, et y a ce truc de, non mais c'est bon en fait, arrêtez de me faire revivre ce dont je me souviens s'il te plait. La semaine suivante, j'ai des espèces de contractions, je pense, souvent le soir à ça, j'essaie de faire des exercices de respirations, d'amener les souvenirs, essayer de tout ça, et là j'ai des espèces de contractions vaginales super violentes et hyper fortes, et en fait ça, ça fait donc un mois que ça se passe, à chaque fois que j'ai un nouveau souvenir, à chaque fois j'ai un truc physique qui se passe dans la journée ou le jour d'après tu vois. Donc j'aimerais bien que ça s'arrête. Parce que c'est super éprouvant physiquement et psychologiquement. Donc voilà, ça c'est pour la partie, souvenirs qui remontent.

Pour ce qui est de l'accueil de la parole... Au-delà de la question est-ce que ça s'est vraiment passé et est-ce que tu es sûre de ce que tu racontes, y a aussi la question de... Tais-toi, c'est trop, ça me dérange. Pendant des années j'ai voulu que mes parents déménagent, de cette maison où j'avais donc des souvenirs atroces. J'arrêtais pas de le dire, s'il vous plait partez d'ici machin. Deux points. Première chose on te dit comment est-ce que tu dois réagir à tes propres traumas, on te dit comment est-ce que t'es censé gérer donc moi on me disait « C'est pas la maison le problème, c'est

pas les murs le problème, c'est ton grand-père, ton grand-père il est pas là, donc il y a pas de problème ». Première chose... Donc déjà vous êtes qui pour me dire comment je dois gérer, deuxième chose : « Tais-toi, tu nous imprègne avec tes souvenirs ». Mon père m'a clairement dit « En fait tu nous pourris avec ce que t'as vécu, nous avec ta mère on a vécu des super beaux souvenirs dans cette maison, ce serait gentil que tu arrêtes. ». Voilà. Mon frère est la seule personne à m'avoir demandé pardon, parce qu'il m'a pas cru au début, et il y a très peu de temps. Lui a très peu de souvenirs aussi de notre enfance mais donc il m'a demandé pardon en me disant que à l'avenir il voulait être présent pour moi et lui aussi à fait des corrélations entre comment il agissait avec les autres et ce qu'il s'est passé quand j'étais petite. Il est tombé très amoureux d'une jeune fille qui a pas mal de problèmes et il a toujours voulu l'aider, même en se mettant en danger, je pense que mon grand-père a, pas seulement bousillé ma vie, il a bousillé la vie de toute la famille, voilà.

Comment est-ce que je vis actuellement avec ça... [53 :26] J'espère qu'un jour je serai en paix avec ce qui m'est arrivé et j'espère que je le transmettrai pas. J'ai peur en fait de si jamais je suis moi-même un jour maman, j'ai peur de transmettre mes traumatismes. J'ai envie d'aller mieux et j'ai envie d'arrêter de, de faire attention à ce que je dis, à comment je le dis, c'est arrivé, c'est pas de ma faute, ça... Donc j'ai pas à prendre des pincettes avec les gens qui m'entourent en fait, et ça c'est dur. Mon grand-père et ma grand-mère sont tous seuls maintenant, mon père a arrêté de les voir, mon frère a arrêté de les voir, et j'ai arrêté de les voir aussi. Je sais pas s'ils sont encore en vie, je sais pas ce qu'ils deviennent. Il y a pas mal de gens qui m'ont dit que pour aller mieux j'étais censée lui pardonner... Non, je pardonnerai jamais ce qu'il m'a fait. J'aimerais juste être en paix avec la petite fille et ne plus jamais accepter que quelqu'un me viole. Et d'accepter que y a pas que les autres, quand on me fait du mal, c'est grave. Y a très peu de temps j'ai appris que mon ex s'était remis en couple avec une fille, première chose qui s'est passé dans ma tête c'est « Oh mon Dieu, il va lui faire du mal » mais quand ça m'arrivait à moi c'était pas grave, et pire que ça pendant que ça m'arrivait, je montais des associations, je me battais pour d'autres filles alors que dans ma propre maison je me faisais frapper. Il y avait une sorte de dédoublement de, je sais que c'est mal, je ne supporte pas que ça arrive à une autre femme, mais, quand ça m'arrive à moi... C'est pas tout grave, enfin c'est pas, c'est comme ça, peut-être que je le mérite. Peut-être qu'effectivement j'ai dit un truc qu'il fallait pas, ou que j'ai

fait un truc qu'il fallait pas ou... Et maintenant j'ai eu entre temps une relation amoureuse dans laquelle j'ai pu m'épanouir, et où il a jamais été violent avec moi, il n'a jamais levé la main sur moi, il n'a jamais été même verbalement violent avec moi, j'ai redécouvert un monde. Donc même si c'est terminé avec cette personne actuellement, je le remercie parce que j'ai vraiment pris conscience que ça pouvait être autrement. Donc j'aimerais bien qu'à l'avenir on me croit sans que j'ai à me justifier, on me dise pas comment est-ce que je dois gérer ce que j'ai vécu, juste on m'écoute en fait, y a tellement peu de gens qui prennent vraiment le temps de t'écouter, c'est tellement un sujet touchy, puis t'as tellement le poids de toute ta famille sur toi, que tu réfléchis vraiment beaucoup à en parler. Ma mère elle voulait vraiment beaucoup de détails, elle avait besoin de beaucoup de détails et moi ce que j'arrêtais pas et ce que j'arrête pas de lui dire c'est, « je te le dois pas en fait, si j'ai pas envie de te le dire et si j'avais jamais eu envie de te le dire, c'était mon droit. Donc je comprends que tu as besoin d'entendre ce qui s'est passé, t'as besoin d'avoir des faits, mais... je te le dois pas, à aucun moment, et si je te dis juste, j'ai été violée, tu es censée me croire en fait, sans remettre en question ma parole de quelque manière que ce soit. ». J'aurais aimé que mes parents comprennent sans que j'ai à leur dire, j'aurais aimé avoir une enfance dans laquelle j'aurais pu avoir des beaux souvenirs, [pleure] j'aurais aimé, ne pas avoir à tout le temps me battre. La violence de manière générale c'est devenu, c'est ce que je disais, une norme dans ma vie et je ne veux plus du tout que ça le soit, voilà.

Dernière chose ! Qui me vient... Y a eu beaucoup de culpabilité de ma part parce que je me souviens pas. Quand j'entends des meufs parler de leurs traumatismes, que ce soit incestes ou viols, ou que sais-je et de la mémoire post-traumatique, t'as l'impression que ces gens-là, enfin tant mieux si ça leur arrive mais je suis hyper jalouse en vrai ! T'as l'impression que y a eu un déclic, et puis elles ont eu ré-accès à leurs souvenirs et à tous leurs souvenirs, euh moi c'est pas le cas. Réellement, et je me demande vraiment si un jour ce sera le cas. Et du coup je me dis, est ce que je suis anormale, est ce qu'il y a un truc qui déconne dans ma tête ? Vraiment des fois je me pose la question de est-ce que j'ai un problème de mémoire, enfin est ce que au-delà de ce qui m'est arrivé il y a un problème de mémoire ? Alors non parce que j'ai fait des études juridiques dans lesquelles t'es censé apprendre plein de trucs et où j'ai réussi, mais... J'aimerais vraiment un jour parler avec d'autres gens adultes et qui ont vécu leur

trauma enfant et confronter les expériences de vie parce que vraiment je me sens toute seule à ce niveau là, donc ça en vrai je l'aborde pas trop trop avec les gens parce que j'ai trop peur qu'on remette en question ma parole. Parce que admettre que vous avez des trous de mémoire et admettre que t'as pas accès à tous tes souvenirs, c'est admettre aussi que c'est possiblement pas vrai. Voilà. Donc ça me fait beaucoup de bien d'entendre des podcasts du style *transfert* où on parle de ces choses-là, mais en même temps... J'entends pas des gens comme moi. Voilà, j'ai fini.

L : Merci beaucoup.

EVA : Je t'en prie.

L : J'ai pas vraiment de questions, enfin tu as...

EVA : Beaucoup parlé.

L : Tu as dit ce que tu avais à dire et merci beaucoup de l'avoir fait, merci.

EVA : Je t'en prie.

6. Camille

L : Ok, ça enregistre. Euh, donc je vais commencer par te poser une première question qui est, est-ce que tu pourrais me donner une date, et m'expliquer, enfin me donner...

CAMILLE : C'était pas vraiment une date ais ça a commencé quand j'avais à peu près 10 ans et ça a continué après pendant quelques années, euh c'était aussi parce que j'avais déjà le corps d'une femme quand j'avais 11 ans, enfin pas d'une femme bien sûr mais j'avais déjà des seins, j'avais déjà une corpulence qui ressemblait plus à une femme qu'à une petite fille, mais je n'avais pas encore la maturité d'une femme bien sûr, et du coup j'avais même pas compris ce qui s'était passé en fait, au début.

L : D'accord, donc tu m'as dit, quand tu as pris contact avec moi, que c'était la première fois que tu racontais, enfin que tu en parlais.

CAMILLE : Oui.

L : Est-ce que c'est parce que tu ne voulais pas en parler ou est ce que c'est parce que tu ne t'en souvenais pas ?

CAMILLE : Je me souvenais mais, je me sentais pas légitime. Enfin pour moi c'étaient des petits trucs. Par rapport à tout ce qu'on entend sur les violences sexuelles, tout ce qu'on entend sur, enfin tous les trucs que les femmes vivent, pour moi, c'était pas assez important pour être dit et euh, c'était un truc vraiment dans le passé, enfin, maintenant ça ne m'arrive plus, et puis de toute façon maintenant si ça m'arrive, je saurais dire quelque chose, donc j'étais déjà plus du tout la même personne et je voyais pas la valeur de ré-extérioriser tout ça alors que je l'avais jamais fait avant. Et euh c'est très compliqué à expliquer mais c'est aussi parce que la culture n'est pas du tout pareille d'où je viens, tu ne peux pas parler de ça, c'est vraiment une honte de ta famille si tu parles de tout ça, donc je ne l'ai jamais dit quoi.

L : D'accord, et euh, et du coup le fait, enfin le fait là d'avoir en parler, tu saurais expliquer pourquoi tu t'es dit que tu avais envie de le faire quand même ?

CAMILLE : Parce que là je suis loin des gens qui pourraient me faire mal ou qui m'ont fait mal, ou qui pourraient me juger et du coup je me sens beaucoup plus en sécurité. J'en ai jamais parlé avant parce que j'ai pas eu entre guillemet l'occasion, ou l'envie de le faire, et aussi parce que personne ne me l'a demandé. Et là c'était comme une question ouverte posée [02 :40] et je me suis dit que peut-être ce serait temps en fait.

L : Et du coup ce serait, pour toi, tu as envie que ce soit une première fois, qu'on en parle là et que tu puisses éventuellement continuer dans cette voix là ou tu veux que ce soit juste une...

CAMILLE : Hm, après je ne sais pas si ça va vraiment aider beaucoup de gens, si, j'en parle vraiment. Si jamais je peux aider quelqu'un et que je vois que, si je leur parle de ça, ça va les aider, je peux, parce que ça ne me traumatise plus, ça ne me fait pas cet effet de « oh mon dieu il s'est passé ça de très grave » donc je ne suis pas dans le même espace mentalement si tu veux, donc je pourrais mais je ne ressens pas le besoin pressant de le faire, ouai. Ce serait très bien si ça pouvait aider quelqu'un, moi ça me va d'en parler.

L : Ok, et du coup, quand tu parles d'un événement traumatisant, est-ce que sur le coup tu l'as vécu comme ça, en te disant ok, c'est quelque chose qui est très très important ?

CAMILLE : Hm sur le coup c'était pas traumatisant parce que comme je l'ai dit, moi je ne le voyais pas comme quelque chose de très grand physiquement. Euh, je pensais que ça arrivait à tout le monde et qu'il ne fallait pas en parler, qu'il fallait juste, parce que si tu en parles c'est honteux, tu amènes de la honte à ta famille, et euh j'avais peur de faire ça. Parce que j'étais quand même, enfin, quand j'étais petite en tout cas, et même jusqu'à maintenant, j'étais un peu, la fille de mes parents, très calme, sage, qui n'a jamais fait de grosses bêtises ou quoi, et même à l'école... Et du coup de parler de ça c'était comme une tâche noire. Et surtout dans notre culture c'est très rare que les gens parlent. Les jeunes entre eux maintenant oui, heureusement mais avec les

parents, c'est la faute de la fille si elle a été harcelée, donc c'était très, c'était, je ne pouvais pas en parler, et je ne l'ai pas vécu, je l'ai juste oublié, j'ai essayé d'oublier, j'ai juste repoussé au fond de moi, et j'ai jamais repensé jusqu'à maintenant où je me dis ah mais en fait j'aurais dû faire quelque chose parce que ce n'était pas acceptable en fait.

L : Qu'est ce qui t'a fait te dire, ok c'était pas normal et te rappeler de ça maintenant, te faire ressortir ?

CAMILLE : En fait quand, depuis que j'ai vécu ça, quand on me parle de violences sexuelles, je me sens concernée mais, pas en tant que victime. Je pense que pendant très longtemps, j'ai nié le fait que j'ai été victime de ça. Juste bah par rapport à l'honneur, par rapport à beaucoup de choses qui ont été inculquées en moi et, qui sont très, très fausses en fait, c'est vraiment une vision hyper faussée, déformée de, de ce monde, mais c'est ce que j'ai vécu depuis que je suis née donc c'était mon éducation et c'est, j'en suis pas fière, mais quand j'ai vu ta question posée ouvertement comme ça, je me suis dit, en fait si, ce que j'ai vécu c'était ça, ça rentre totalement dans la case de ce qu'on pourrait appeler une violence sexuelle prolongée même, pendant des années. Et du coup, c'est, je ne sais pas pourquoi ça ne m'a pas traumatisée, c'est peut-être aussi parce que je l'inté- enfin j'étais, en dehors de mon corps, je ne ressentais pas mon corps, et je ne l'acceptais pas, donc je l'ai pas senti. Ça m'a aussi sauvée dans un sens, et du coup, je l'ai pas senti, mais je l'ai quand même vécu, et c'est très compliqué et je sais qu'il faut que j'en parle pour vraiment essayer de m'en débarrasser, parce que je sais que c'est toujours au fond de moi en fait, c'est jamais sorti.

L : Le fait que tu dises que tu es sortie de ton corps, c'est, est-ce que pour toi, tu as déjà ressenti de nouveau cette sensation de mise en retrait ?

CAMILLE : Je ressens toujours ça, quand je, j'ai des expériences artistiques fortes. Par exemple des films qui font pleurer les gens ou des films d'horreur ou des choses très très fortes, je ne parle pas de trucs, oui il y a des films qui sont tristes et on pleure devant, qui sont heureux et tout, mais des trucs vraiment profonds où je me dis mais ça me fait aucun effet, mais en fait c'est parce que je ne me laisse pas, je ne laisse

pas mon corps s'emballer dans ça, et je pense que j'ai appris à le contrôler mais je n'ai pas appris à lâcher prise donc ça reste en moi et après parfois, ça m'est déjà arrivé que je fasse mal aux gens après, parce que c'est sorti d'un coup, parce que je l'avais pas, je l'avais pas sorti avant quoi. Et ça c'est très mauvais, c'est comme un volcan, ça explose à un moment, ça c'est, je fais mal aux gens à qui je tiens beaucoup et il ne faut pas que je fasse ça. Et du coup oui je le vis au quotidien maintenant, parce que je sais comment, enfin je sais contrôler et en même temps, pas du tout. C'est très bizarre.

L : Tu saurais développer un petit peu plus dessus ou ?

CAMILLE : Hm ben par exemple, imagine je regarde un film, qui parle de choses très sensibles, enfin moi je suis personnellement très sensible aux personnes désavantagées dans la société, que ce soit physiquement mentalement ou quoi, et du coup quand il y a des films sur ça, des documentaires ou autres, je les regarde mais je ne ressens pas, parce que je sais que si je décide de ressentir ça, ça va aller très loin et ça va m'emballer et je vais vraiment pas aller bien. Du coup après je garde ça de côté, enfin je ne le vis pas pleinement et après à un moment, mon corps va se dire, en fait maintenant il y a trop de choses refoulées et du coup là il faut que tu ressentent et du coup je vais faire des crises d'angoisse ou d'autres choses qui se ressentent, enfin je ne vais même pas lier le fait, l'événement qui est en train de se passer, avec l'événement que j'ai vécu et que j'ai décidé de ne pas ressentir mais par, avec le recul je sais que c'est ça. Et du coup sur ces moments-là, ça m'est déjà arrivé de hurler sur quelqu'un, sur mes parents et de leur faire mal. C'est pas de leur faute si je vis ça, c'est surtout ça, j'en ai très honte, c'est quelque chose sur lequel je travaille encore, que j'essaie d'améliorer, de ressentir les choses au bon moment, et de ne pas les laisser croître quelque chose comme ça, mais c'est pas facile, c'est toujours pas facile quoi.

L : Et du coup pour ce qui est du souvenir et de tout ce que tu as pu refouler, dans toi tu dirais que ça se manifeste comment ? Des images, des sons, enfin comment est-ce que tu ressens les choses du souvenir ?

CAMILLE : C'est surtout quand, quand je suis en France, ça va. Mais à chaque fois que je suis rentrée, dans mon village parce que c'était surtout là-bas, dans les trains

avec plein de gens et tout, parce que c'est surtout là que ça s'est passé, enfin que j'ai expérimenté, que j'ai eu ces expériences là. Je sais que je vais pas bien, je ne sais pas toujours pourquoi mais, je sais qu'il faut que je sorte de là, il ne faut pas que je reste très longtemps parce que je sens l'angoisse monter et je ne, parfois j'ai vraiment aucune raison d'être angoissée, c'est des paysages hyper beaux, que je regarde, c'est une chance d'être là avec ma famille mais je suis quand même, je ne peux pas être là parce que je suis hyper angoissée. Et quand je suis ici du coup je vais beaucoup mieux mais à chaque fois que je parle à certaines personnes de ma famille, ça revient et après bah pareil, je bloque, je bloque tout parce que j'ai pas envie de ressentir ça. Donc c'est plutôt, sinon dans la vie quotidienne je ne le ressens pas, je n'ai pas d'images traumatisantes qui me reviennent dans la tête ou d'odeurs ou de sons ou de souvenirs qui me lancent sur une crise d'angoisse ou quoi, c'est juste si je reviens vers ces gens-là, ça passe beaucoup par la parole, par les relations humaines.

L : D'accord, et c'est ton corps qui te le fait ressentir en premier plutôt que ton esprit ou c'est, comment est-ce que ça se...

CAMILLE : Je pense que c'est mon corps. Je, la manière, je ne comprenais pas avant ce qu'il se passait en fait, mais maintenant je sais que le fait d'être angoissée en parlant à certaines personnes, à certains moments, c'est à cause de ça. Avant je ne savais pas le placer, je pensais que c'était complètement autre chose, la dernière fois que je suis rentrée en Inde, j'attendais ma copine qui venais en avion et j'avais une peur irrationnelle d'avion qui s'écrase, j'étais là « mais non mais son avion va s'écraser je ne vais jamais plus jamais la voir » et en fait c'était insensé, ça m'est jamais arrivé, j'ai jamais eu peur de prendre l'avion, je le prends depuis que j'ai genre 8 ans, tout va bien, mais en fait c'est parce que j'étais à un endroit où j'avais vécu des choses et j'avais pas envie d'être là et du coup ça s'est manifesté comme ça mais à l'époque je ne l'ai pas réalisé et ça je ne suis pas du tout forte à ça, de me rendre compte de pourquoi je vis ce que je vis. Mais c'est aussi parce que je contrôle mon corps bizarrement, enfin je le contrôle à certains moments et pas d'autres et du coup c'est émotionnellement pas très stable quand je suis avec certaines personnes à certains endroits. Ouai.

L : Et du coup, enfin là avec ta copine par exemple tu ne lui en a jamais parlé ?

CAMILLE : Non, mais c'est pareil, j'avais pas envie de lui infliger ça alors que je... On a une relation très pure et très très belle et j'avais pas envie de ramener ça dans la discussion, qu'elle se sente mal à l'aise, avec moi ou qu'elle se dise que je me sente peut-être mal à l'aise dans mon corps devant elle, beaucoup de questions comme ça. Je pourrais lui en parler, je pense qu'elle, enfin elle est très compréhensive et elle me soutiendrait mais je n'ai jamais ressenti le besoin, de dire ça devant elle.

L : Ok, et, parce que du coup, pour toi ça n'aurait aucun impact ?

CAMILLE : Non je ne pense pas, pour moi physiquement ça n'a aucun impact, émotionnellement, déjà elle, elle vit des choses dans son corps et j'ai pas envie qu'elle se bloque à cause de moi en fait, parce qu'elle est déjà assez bloquée dans son corps, et j'ai pas envie qu'elle se dise que moi aussi potentiellement je suis bloquée dans mon corps devant elle, parce que je pense que ça ne lui ferait pas du bien. Je pense que je vais lui en parler un jour, plus tard, quand elle sera un peu plus à l'aise dans son corps. Mais pour l'instant j'attends.

L : D'accord. Est-ce que, du coup, ça c'est une question, est ce que c'étaient des personnes que tu pouvais connaître, ou que tu as pu recroiser depuis ?

CAMILLE : Y en avait, bah y en a qui sont morts. En fait beaucoup d'entre eux sont morts maintenant et je ne les ai pas recroisés depuis que je suis partie de ma famille, sinon y en a d'autres que je ne connaissais pas du tout. Comme je l'ai dit c'était surtout dans le train, que je prenais très souvent pour aller dans mon village, donc c'était mais, systématiquement, c'est ça que j'avais pas compris, je ne comprenais pas si c'était parce que je m'habillais comme une fille qui ne vient pas du village, parce que j'étais, j'ai jamais compris pourquoi moi et je ne sais pas si d'autres ont vécu la même chose, enfin mes amies ont vécu la même chose et qu'elle ne me l'ont jamais dit, mais sinon oui voilà c'étaient surtout des gens que je ne connaissais pas, qui étaient dans le train, et y en a d'autres, y en avaient d'autres, que je ne pourrais pas nommer, que ma famille connaissait très bien et qui ne sont plus là depuis mais... Je m'y attendais pas. Et j'ai même essayé de les excuser dans ma tête, essayé de me dire ah mais non en fait c'était très innocent, c'est juste parce qu'ils me voient comme une petite sœur ou

un truc comme ça mais en fait non pas du tout, c'étaient pas du tout des caresses innocentes, donc ouai, c'était, je les ai pas, je ne les ai pas revus depuis.

L : Et du coup maintenant par rapport à ça est ce que tu leur en veux ou c'est quelque chose que tu ?

CAMILLE : C'est quelque chose que j'ai du mal à... J' trouve que c'est compliqué d'en vouloir aux gens que tu sais, ne sont pas aussi éduqués, parce que ce sont des gens qui sont rarement allés à l'école et même au-delà de l'éducation, qui n'ont pas une ouverture au monde, qui trouvaient peut-être ça normal aussi, qui avaient, je sais pas des pulsions, ça n'excuse en rien ce qu'ils ont fait, juste j'arrive pas à, mais je m'en veux, c'est aussi parce que je m'en veux à moi aussi, de ne pas l'avoir dit à ce moment-là, de ne pas avoir dit « En fait c'est mauvais » parce que si ça se trouve, si je leur avais dit ça, ils auraient pas fait ça à d'autres filles, peut-être qu'il y en a d'autres qui ont été victimes à cause de moi, à cause du fait que je suis restée silencieuse et ça je m'en veux beaucoup. J'en veux surtout à ma, aux gens, enfin à ma famille et aux gens proches de moi qui m'ont fait comprendre que ce n'était pas normal de parler de ça et que, j'étais juste pas confortable autour d'eux. Donc je pense que je n'aurais pas du tout vécu ça si la culture était différente. Mais aux gens qui ont fait ça, pas tant que ça en fait.

L : Ok, et par rapport à ça justement, le fait que, que ta famille t'ai fait comprendre qu'il ne fallait pas parler de ça, est-ce que du coup quand tu étais plus petite, où forcément on a un peu moins conscience ce que l'on peut dire ou ce qu'on ne peut pas dire, tu penses, est-ce que tu as un souvenir d'avoir tenté de dire ?

CAMILLE : Je sais que dès le moment où, où j'ai commencé la puberté, ma maman était très inquiète par rapport à beaucoup de choses. Elle voulait tout le temps que j'ai la bonne taille de soutien-gorge, de tout, qu'il n'y ai rien qui se montre de vêtements, tout ça, donc je comprenais et aussi de tâches de sang par exemple quand j'avais mes règles et tout donc elle faisait très attention elle m'achetait des pantalons noirs, donc je savais déjà que c'était quelque chose, enfin je ressentais que c'était quelque chose qu'il ne fallait pas montrer au monde. Et en terme de violences sexuelles, j'ai jamais entendu parler, je n'ai jamais entendu ces mots-là sortis de la bouche de ma famille.

Jusqu'en 2012 où il y a eu un cas de viol très violent en Inde où ça a changé la loi, c'était impossible de ne pas en parler en fait, et là, ils m'ont dit, « oui si jamais il y a des choses qui t'arrivent tu nous le dis » mais c'était pas du tout, enfin l'intention n'était pas là. Je ressentais très bien que sous ces mots très jolis, l'intention c'était « si jamais ça t'arrive, surtout tu ne parles pas de ça dans la société, parce que tu vois ce qui arrive à la fille qui a été violée, sa famille vit une honte absolument monstrueuse et ça ne va pas du tout. ». Donc j'ai jamais essayé. Même pas avec mes amis parce que j'ai jamais, je ne voulais pas, installer une lourdeur dans notre relation mais je ne sais pas pourquoi maintenant. [20 :45]

L : Donc même en étant petite ça te, ça te ?

CAMILLE : Même en étant petite c'était pas possible d'en parler, et quand j'étais vraiment, quand j'avais 10 ans, 11 ans, j'avais pas les mots. À 12 ans j'ai eu les mots parce que j'ai eu un groupe d'amis très très sympas en fait, et j'aurais très bien pu en parler avec eux, c'étaient des garçons mais ils étaient très matures, incroyablement matures pour des garçons de 12 ans au collège et c'est eux qui m'ont fait mon éducation sexuelle entre guillemet enfin du coup je me verrais très bien en parler avec eux, on se parle toujours d'ailleurs, mais pareil j'ai jamais osé du coup parce qu'en plus à ce moment-là je me disais « ça ne m'arrivera pas » et à chaque fois que je rentrais ça m'arrivait, et à chaque fois je me disais « nan c'est des caresses innocentes » donc euh... J'ai jamais intériorisé tout ça.

L : Et le fait de ne pas avoir les mots quand on est très très jeune est ce que ça c'est quelque chose qui, qui pour toi du coup a vraiment joué dans le fait que pendant longtemps tu ne puisses pas en parler ?

CAMILLE : Je pense oui. Je pense que vu que au moment où je l'ai vécu je n'ai pas pu mettre de mots dessus j'ai pas pu mettre de mots dessus pendant très longtemps après. [22 :05] Ou j'ai pas voulu faire ça pendant très longtemps. Et ça c'est vraiment, ça me déchire parce qu'en même temps quand quelqu'un a 10 ans t'as pas envie forcément, enfin t'as envie de l'éduquer sur les dangers du monde mais pas forcément prendre l'innocence de la personne tu vois. Je ne sais pas à quel point on peut l'éduquer surtout dans une société où on en parle pas. Donc tu sais que si ton enfant

se met à parler de ça devant tout le monde les gens vont questionner ton éducation en tant que parents, c'est hyper compliqué et ça je trouve ça vraiment dommage parce que je trouve que n'importe qui devrait pouvoir parler de ça. Même, je sais qu'il y a des gens qui ont vécu ça quand ils ont, quand ils avaient 4-5 ans, qui ont été traumatisés à vie et qui ne sont pas bien dans leur corps, j'ai eu la chance de au moins pas avoir vécu ça mais... Ils ont jamais pu dire un mot quoi et tout retombe sur la société, sur la culture, et je trouve ça vraiment dégueulasse.

L : Oui. Je ne sais pas trop euh...

CAMILLE : Je ne sais pas si je réponds bien à tes questions.

L : Si si tu réponds très bien, y a pas de, enfin comme je t'ai dit tout à l'heure il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse c'est, c'est ton vécu. Est-ce que tu penses que le fait de ne pas forcément mettre de mots quand tu étais plus jeune ou quoi, ça t'a, est-ce que tu penses que tu en parlais d'une autre façon, que tu as développé un autre langage pour parler de ça ?

CAMILLE : Je dessinais beaucoup. Surtout quand j'avais 10-11 ans et au moment où j'ai vécu ça, j'ai commencé à dessiner des corps nu, surtout de femmes. Et c'était sans détails, juste le corps sans plus de détails que ça, juste la corpulence et ma maman avait trouvé mes dessins, et elle avait trouvé ça hyper déplacé pour une jeune fille de 11 ans, 10 ans de dessiner des corps de femmes nus, elle m'a demandé pourquoi est-ce que je faisais ça, elle ne m'a pas grondée, ce qui m'avait surpris parce que je pensais qu'elle allait le faire et elle m'a demandé pourquoi je faisais ça et je lui ai dit « je trouve ça juste joli ». Et elle m'avait regardé très bizarrement mais elle ne m'a rien dit de plus, donc je pense qu'elle a compris quelque chose, elle avait compris peut-être que j'avais besoin de faire ça ou que je ne faisais pas ça juste par mépris ou par vulgarité parce que c'étaient, c'étaient pas des dessins vulgaires. De toute façon, moi j'ai été éduquée autrement mais maintenant je sais que dessiner des corps nus c'est pas vulgaire, avant je ne pensais pas ça, ce qui est aussi un autre truc qui m'a beaucoup chagrinée quand j'étais petite alors que j'aurais très bien pu ne pas être coup-, ne pas me sentir coupable d'avoir dessiné des corps nus. Mais ouai c'est ça que j'ai fait, ouai c'est surtout le dessin en fait, je dessinais beaucoup beaucoup

beaucoup. Et après petit à petit j'ai commencé à faire de la musique et d'autres choses mais ça, enfin la musique c'était surtout pour m'aver-, surtout pour ne pas penser à ça alors que le dessins c'était quelque chose qui venait, enfin c'était comme une pulsion, ça me venait très naturellement de juste mettre sur le papier... Sans mettre mes vécus, je ne dessinais pas des femmes qui étaient en train d'être harcelées ou quoi, c'étaient juste des corps de femmes.

L : Ok. Et du coup est-ce qu'aujourd'hui tu dessines encore ?

CAMILLE : Oui je dessine encore mais je ne dessine pas du tout des choses pareil enfin je dessine des trucs genre animés, un style manga, beaucoup moins qu'avant en fait et je dessine surtout sur ordi enfin sur Photoshop quoi.

L : Ok. Moi je pense avoir ce qu'il faut, j'ai juste deux petites questions un peu en dehors, il y a d'abord, si jamais toi tu as quelque chose à dire que tu n'aurais pas dit à laquelle tu penses et qui te semble importante ?

CAMILLE : C'est juste que maintenant je ne suis plus en colère. Je pense que j'ai jamais vraiment été en colère parce que quand j'aurais pu l'être, je ne l'ai pas été et après c'était trop tard et je n'ai pas senti le besoin d'être en colère et j'étais en colère contre personne en fait parce que, c'est pas la faute d'une seule personne et je sais que j'aurais pu mieux gérer la situation mais j'ai, enfin on ne m'a pas appris à mieux gérer ça, donc non je, c'est juste ça, je n'ai plus d'émotions négatives envers cette expérience-là, enfin ça ne me choque plus, ça ne me choque plus d'en parler, ça ne me fait pas de mal d'en parler, ça me fait plutôt du bien, voilà c'est tout.